Titel Werk: Homiliae diversae Autor: Basilius von Cäsarea Identifier: CPG 2845ff. Time: 4. Jhd.

Titel Version: Homélies et discours choisis de S. Basile-le-Grand Sprache: französisch Bibliographie: HOMÉLIES ET DISCOURS CHOISIS DE S. BASILE-LE-GRAND. TRADUITS PAR M. L’ABBÉ AUGER, VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE LESCAR, MEMBRE DE L’ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS ET DE CELLE DE ROUEN. NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE, A LYON, CHEZ F. GUYOT, LIBRAIRE-EDITEUR, GRANDE RUE MERCIÈRE, N. 39, AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES, 1827

# HOMÉLIES ET DISCOURS CHOISIS DE S. BASILE-LE-GRAND.

## HOMÉLIE SUR CES PAROLES DE L’ÉVANGILE : Je détruirai mes greniers et j’en construirai de plus grands; ET CONTRE L’AVARICE. Luc. 12. 18.

%%% exegetischparänetische Predigten - Fünfte Predigt

### SOMMAIRE.

CETTE Homélie est une des plus belles de saint Basile par la vivacité des mouvements , le pathétique des sentiments , la beauté des pensées , la richesse des expressions. Il n’a pas suivi de plan marqué, suivant son usage. Il attaque avec force , dans la personne du riche de l’Evangile , la folie et le crime de l’homme avare et cupide, à qui ses richesses ne causent que des soucis et des inquiétudes; qui n’use de ses biens que pour satisfaire sa sensualité; qui, au lieu de rendre grâces à un Dieu bienfaisant, l’irrite par de honteuses débauches; qui, malgré l’incertitude d’une vie aussi courte , se prépare de longues jouissances; qui , loin de soulager les misérables , trafique de leurs misères; qui prétend jouir seul de ce qui lui a été donné pour le partager avec les autres; que ni le plaisir de soulager les malheureux , ni lei récompenses promises aux Oeuvres de miséricorde , ni les peines réservées à la dureté du riche impitoyable , ne peuvent rendre sensible aux infortunes d’autrui ; dont toute la conduite enfin tend à lui attirer, dans les jours de la justice , les malédictions du souverain Juge. On voit dans ce discours , le plus touchant tableau d’un père infortuné , qui , pressé par le besoin , se détermine à vendre un de ses fils.

### 1.

IL est parmi nous deux sortes d’épreuves. Nous sommes attaqués dans ce monde , ou par l’affliction , qui , comme l’or dans le creuset , éprouve notre aie et fait connaître sa force en exerçant sa patience , ou par la prospérité même , qui est un autre genre d’épreuve. Car il est également difficile , et de ne pas nous laisser abattre dans les peines de la vie , et de ne pas nous laisser emporter par l’orgueil dans l’excès du bonheur. Job nous fournit un exemple de la première sorte d’épreuve. Cet athlète généreux et invincible, qui , lorsque le démon venait fondre sur lui comme un torrent impétueux, a soutenu tous ses efforts avec un coeur ferme et inébranlable, s’est montré d’autant plus grand , d’autant plus élevé au-dessus des disgrâces , que son ennemi lui livrait des combats plus rudes et plus cruels. Le riche de l’évangile qu’on vient de lire , nous offre un exemple , entre mille autres , de l’épreuve dans les heureux succès ; ce riche qui possédait déjà de grandes richesses, et qui en espérait de nouvelles , parce qu’un Dieu bon n’avait point puni d’abord son ingratitude , mais qu’il ajoutait tous les jours à ses biens, pour essayer si en rassasiant son coeur , il pourrait le tourner vers la sensibilité et la bienfaisance.

Les terres d’un homme riche , dit l’Evangile , lui ayant rapporté des fruits en abondance , il se disait à lui-même : Que ferai-je ? Je détruirai mes greniers et j’en construirai de plus grands ( Luc. 12. 16 et suiv. ). Pourquoi donc gratifier de cette abondance de fruits , un homme qui n’en devait faire aucun bon usage ? c’est pour qu’on vît se manifester avec plus d’éclat l’immense bonté de Dieu, qui s’étend jusque sur de pareils hommes ; qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, et lever son soleil sur les méchants et sur les bons ( Matth. 5. 45. ). Mais ce Dieu bon et patient amasse de plus grands supplices contre les criminels qu’il diffère de punir. Il a envoyé des pluies sur une terre cultivée par des mains avares, il a ordonné au soleil d’échauffer les semences et de les multiplier au centuple. Un terrain fertile , une température favorable , des semences abondantes , des animaux robustes , compagnons des travaux , et les autres avantages qui font prospérer la culture : voilà les bienfaits dont Dieu a comblé le riche de l’Evangile. Et que voyons-nous dans ce riche ? des mains fermées à toute largesse, un coeur dur , insensible aux besoins et aux souffrances d’autrui. Voilà comme il a reconnu les dons multipliés de son bienfaiteur. Il ne s’est pas rappelé que les autres hommes sont ses semblables , il n’a pas songé à faire part aux indigents de son superflu , il n’a tenu aucun compte de ces préceptes: Ne cessez pas de faire du bien au pauvre ; que la foi et une charité bienfaisante ne vous abandonnent jamais ; rompez votre pain avec celui qui a faim (Prov. 3. 3 et 27. — ls. 58. 7. ). Les leçons, les cris de tous les prophètes et de tous les docteurs ont été pour lui inutiles. Ses greniers trop étroits et trop faibles , rompaient sous la multitude des fruits dont ils étaient chargés; son âme avide n’était pas encore satisfaite. Ajoutant sans cesse à ce qu’il avoir déjà, grossissant toujours ses biens par les productions de chaque année , il tomba enfin dans un embarras et des perplexités dont il avait peine à sortir. Son avarice ne lui permettait pas d’abandonner les anciennes récoltes ; il ne pouvait renfermer les nouvelles , vu leur abondance ; il était donc embarrassé, il ne savait à quoi se résoudre.

Qui n’aurait pas eu pitié de ce riche , malheureux par sa propre richesse , misérable par les biens qu’il possédait , plus misérable encore par ceux qu’il attendait ? Ce sont moins des revenus que lui produisent ses terres , que des gémissements. Ce ne sont pas des fruits qu’il amasse, mais des peines d’esprit, des inquiétudes et des embarras cruels. Il se lamente comme le pauvre. Celui qui est pressé par l’indigence fait entendre ces plaintes: Que ferai-je ? d’où tirerai-je ma nourriture et mes vêtements ? Que ferai-je? dit aussi ce riche. Son âme est oppressée et agitée par les soins et les soucis. Ce qui réjouit les autres inquiète l’avare. L’abondance qui règne dans sa maison ne le satisfait pas ; ses celliers qui regorgent de biens lui causent une peine intérieure ; il appréhende que venant par hasard à jeter les yeux sur les objets qui l’environnent, il ne trouve une occasion de soulager les indigents.

### 2.

Il me paraît être une parfaite image de ces gourmands insatiables , qui aiment mieux charger leur estomac outre mesure et se nuire à eux-mêmes , que d’abandonner leurs restes à celui qui est dans le besoin.

Reconnaissez, ô riche, celui dont vous tenez vos richesses ; rappelez-vous qui vous êtes, quels sont les biens que vous administrez, quel est celui dont vous les avez reçus , et pourquoi il vous a préféré à tant d’autres. Vous êtes le dispensateur d’un Dieu bon , l’intendant et l’économe de vos semblables. Ne croyez pas que les productions abondantes de vos champs soient destinées uniquement à satisfaire votre avidité. Ne regardez pas comme étant à vous les biens que vous avez entre les mains ; ces biens qui , après vous avoir réjoui quelques instants, ne tarderont guère à être dissipés; ces biens dont on vous demandera un compte rigoureux. Vous doublez les portes et les serrures pour les enfermer tous , vous les scellez et les enchaînez de toutes parts ; craintif et inquiet , vous veillez à leur garde , et délibérant avec vous-même, prenant l’avis d’un mauvais conseiller , vous vous demandez : Que ferai-je ? La réponse était prête et toute simple: Je soulagerai la faim du pauvre , j’ouvrirai mes greniers , et j’appellerai tous les indigents. A l’exemple de Joseph , je ferai retentir ces paroles aussi pleines de grandeur que d’humanité : O vous tous qui manquez de pain, accourez à moi , recevez chacun votre subsistance de la bonté de Dieu , prenez votre part des biens qui coulent comme d’une fontaine publique ( Gen. 47. ). Mais vous êtes bien loin , oui , vous êtes bien loin de ressembler à Joseph, vous qui enviez aux autres hommes la jouissance de vos possessions ; vous qui , tenant conseil au-dedans de vous-même, et prenant un parti funeste aux pauvres , pensez non à soulager les besoins de chacun, mais à garder pour vous seul ce que vous recueillez, et à priver tons les autres de l’avantage qu’ils pouvaient tirer de vos richesses. On était près de redemander l’âme du riche de l’Evangile ( Luc. 12. 20. ) , et il songeait à manger les fruits de ses terres ; on devait la lui redemander cette nuit même , et il imaginait des jouissances pour plusieurs années. On lui a permis de consulter à loisir , et de manifester ses sentiments , afin de lui faire subir la sentence digne de sa résolution criminelle.

### 3.

Craignez de tomber dans la même faute. L’Ecriture nous offre son exemple , afin que nous évitions son erreur. Imitez la terre , produisez comme elle , et ne vous montrez pas inférieur à un être inanimé. Observez cependant que ce n’est point pour sa propre jouissance, mais pour votre usage , que la terre fait éclore ses fruits ; tandis que vous, vous amassez pour vous-même les fruits de bienfaisance que vous faites paraître au-dehors : car tout l’avantage des bonnes oeuvres re-tourne à celui qui les fait. Vous avez nourri l’indigent ; ce que vous lui avez donné vous revient avec usure. Et comme la semence qui tombe sur la terre , profite à celui qui la jette ; de même le pain jeté dans le sein du pauvre , est du plus grand rapport pour celui qui le donne. Ayez pour fin dans vos cultures de recueillir la semence céleste. Semez , dit un prophète , semez pour vous-même dans la justice (Osée. 10. 12.). Pourquoi vous tourmenter ? pourquoi vous fatiguer ? pourquoi cet empressement à enfermer vos biens dans des murs de boue et de briques ? Une bonne réputation vaut mieux que de grandes richesses ( Prov. 22. 1. ). Si vous les estimez, ces richesses, pour les honneurs qu’elles procurent , considérez combien il importe plus à votre gloire d’être appelé le père d’un millier de pauvres , que de compter dans votre bourse mille pièces de monnaie. Vous laisserez vos biens sur la terre malgré vous ; mais l’honneur qui vous reviendra de vos bonnes oeuvres, vous le transporterez dans le ciel, lorsque tout le peuple , environnant le tribunal du souverain Juge , vous appellera son père nourricier , son bienfaiteur , et vous donnera les autres noms que vous aura mérités votre bienfaisance. Vous voyez des hommes, jaloux de donner des spectacles de baladins et d’athlètes, spectacles qu’on doit avoir en horreur, vous les voyez prodiguer l’or pour repaître leur vanité d’un honneur frivole , pour entendre les cris et les applaudissements du peuple : et vous , vous épargnez la dépense lorsque vous devez obtenir une gloire que rien n’égale. Un Dieu qui reçoit vos présents , les anges qui applaudissent à votre libéralité, les hommes de tous les siècles qui envient votre bonheur, une gloire éternelle, une couronne incorruptible, le royaume des cieux ; telle est la récompense dont sera payée la distribution que vous aurez faite de quelques matières périssables. Vous ne pensez à aucun de ces avantages , et votre amour pour les biens présents vous fait oublier les biens futurs.

Distribuez ici-bas vos richesses pour les besoins du pauvre , et soyez jaloux de vous distinguer dans ces pieuses dépenses. Qu’il soit dit de vous : Il a répandu ses biens dans le sein des indigents , sa justice subsistera dans tous les siècles (Ps. III. 9. ). N’aggravez pas les nécessités des misérables , en faisant augmenter le prix de leur subsistance. N’attendez pas la disette pour ouvrir vos greniers. Le monopoleur est maudit du peuple ( Prov. II. 26. ). Que la soif de l’or ne vous fasse pas épier la famine ; que la passion de vous enrichir ne vous fasse point profiter de la misère commune , et craignez de trafiquer des calamités de vos semblables. Que la colère divine ne soit pas pour vous une occasion de grossir vos trésors , n’aigrissez pas les plaies des malheureux qu’affligent de cruels fléaux. Mais vous ne considérez que l’or , et jamais votre frère. Vous connaissez les marques de la monnaie , vous savez distinguer celle qui est bonne de celle qui est fausse ; et vous affectez de méconnaître votre frère dans le besoin.

### 4.

L’éclat de l’or vous réjouit ; et vous ne faites aucune attention au pauvre qui voudrait vous faire entendre ses gémissements.

Comment vous mettrai-je sous les yeux sa situation déplorable ? Après avoir examiné autour de lui quelles peuvent être ses ressources , il ne se voit ni argent, ni espérance d’en acquérir. Un petit nombre d’habits et de meubles, qui tous ensemble valent à peine quelques oboles , voilà tout ce que possède son indigence. Il finit par tourner ses regards vers ses enfants; il songe à les conduire an marché[[1]](#footnote-24) , pour suspendre la mort qui le menace. Imaginez-vous un combat entre la faim qui le presse et l’affection paternelle. La faim lui présente la mort la plus triste , la nature le retient et lui persuade de mourir avec ses enfants. Souvent poussé , souvent arrêté , enfin il cède , forcé et vaincu par une nécessité impérieuse et un besoin pressant. Entrons dans le coeur d’un père pour y voir les réflexions qui l’agitent, Qui vendrai-je le premier ? qui d’entre eux un dur marchand de grains verra-t-il avec plus de plaisir ? Choisirai-je l’aîné ? mais je respecte son aînesse. Irai-je au plus jeune ? mais j’ai pitié de son âge tendre qui ne sent pas encore son malheur. Celui-ci est la plus parfaite image de ses parents : cet autre est propre aux sciences. Quel cruel embarras ! que devenir? que faire ? qui de ces infortunés dois-je attaquer ? me dépouillerai-je des sentiments humains ? prendrai-je ceux d’une bête féroce ? Si je veux conserver tous mes enfants , je les verrai tous périr de faim. devant moi. Si j’en abandonne un seul , de quel oeil verrai-je ceux qui resteront , auxquels je ne serai devenu que trop suspect ? comment habiterai-je ma maison , après m’être privé moi-même de mes enfants ? comment me présenterai-je à une table où sera servi un pain acheté à un tel prix ? Il part donc en versant un torrent de larmes, pour aller vendre le plus cher de ses enfants. Son affliction ne vous touche pas , vous ne pensez pas qu’il est homme comme vous. La faim presse ce malheureux père ; et vous marchandez avec lui , vous le retenez, vous prolongez les douleurs qui le déchirent. Il vous offre ses propres entrailles pour vous payer sa nourriture ; et , loin que votre main tremble en recevant de son infortune ce qu’elle vous vend. de plus précieux , vous disputez avec lui , vous craignez d’acheter trop cher, vous cherchez à recevoir beaucoup en donnant peu, aggravant ainsi de toutes parts les disgrâces de cet infortuné. Insensible à ses pleurs et à ses gémissements , votre coeur dur et cruel est fermé à la commisération. Vous ne voyez que l’or , vous n’imaginez que l’or. L’est la pensée qui vous occupe pendant votre sommeil, c’est la pensée qui vous occupe encore à votre réveil. Et comme les personnes dont la tête est dérangée par la folie , ne voient pas les objets mêmes , mais ceux quo leur présente une imagination malade ; de même votre âme , vivement frappée de l’amour des richesses , ne voit que l’or , ne voit que l’argent. Vous préféreriez la vue de l’or à la vue même du soleil. Vous souhaitez que tout se convertisse en or sous vos mains , et vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour que votre voeu s’accomplisse.

### 5.

Que de moyens n’employez-vous pas pour avoir de l’or ? pour vous le blé devient or , le vin se durcit en or , la laine se transforme en or. Tous vos commerces, tous vos projets , vous apportent de l’or ; enfin l’or même, multiplié par l’usure , vous produit de l’or.

Les désirs de l’avarice ne peuvent être rassasiés ni satisfaits. Nous laissons quelquefois des enfants gourmands se gorger à leur volonté de ce qu’ils aiment davantage, et nous parvenons à les dégoûter en les rassasiant. Il n’en est pas ainsi de l’avare. Plus il se remplit d’or, plus il en désire. Si les richesses abondent chez vous , n’y attachez pas votre cœur , vous dit le roi Prophète (Ps. 1.). Mais vous les retenez lorsqu’elles débordent, et vous fermez exactement tous les passages. Enfermées et retenues de force dans la maison du riche, que font-elles ? elles rompent toutes les digues, se répandent malgré lui, et faisant violence comme un ennemi qui vient fondre tout-à-coup, elles renversent et détruisent ses magasins et ses greniers. Il en construira de plus grands , dira-t-on. Mais qui est-ce qui l’assure qu’il ne les laissera pas à son héritier, avant qu’il les ait rétablis ? car il pourra être enlevé du milieu des vivants, avant qu’il ait pu relever, selon ses désirs avares , les édifices où il renferme ses récoltes. Le riche de l’Evangile a trouvé une fin digne de ses résolutions iniques. O vous qui m’écoutez, suivez mes conseils : ouvrez toutes les portes de vos greniers et de vos maisons ; donnez de toutes parts à vos richesses de libres issues. Comme on pratique des milliers de canaux pour que les eaux d’un grand fleuve se distribuent également dans une terre qu’elles fertilisent; de même ouvrez à vos richesses divers passages, pour qu’elles se répandent dans la maison des pauvres. Les eaux des puits n’en deviennent que plus belles et plus abondantes lorsqu’on y puise souvent ; trop longtemps reposées, elles croupissent. L’or arrêté dans les coffres n’est qu’un fonds mort et stérile ; mis en mouvement par la circulation , il devient fructueux et se divise pour l’utilité commune. Quels éloges ne mérite-t-il pas à celui qui le répand pour le bien de ses frères? ne dédaignez point ces éloges. Quelle récompense ne lui obtient-il pas du juste Juge ? regardez cette récompense comme assurée.

Que l’exemple du riche condamné dans l’Evangile , se présente sans cesse à vous. Attentif à garder les biens dont il jouit déjà , inquiet pour ceux qu’il s’attend de recueillir, sans savoir s’il vivra le lendemain, il prévient ce lendemain par les fautes qu’il commet dès aujourd’hui. Le pauvre n’est pas encore venu le supplier, et il manifeste déjà la dureté de son coeur ; il n’a pas recueilli ses fruits, et il donne déjà des marques de son avarice. La terre officieuse et libérale lui offrait toutes ses productions ; elle lui montrait dans ses champs des moissons épaisses; dans ses vignes, les ceps chargés de raisins; dans ses divers plants, les oliviers et les autres arbres , dont les branches courbées sous les fruits, lui annonçaient une pleine abondance. Pour lui , il était déjà dur et. resserré ; il enviait déjà à l’indigent ce qu’il n’avait pas encore. Toutefois , de quels périls ne sont pas menaces les fruits avant leur récolte ! souvent la grêle les brise et les écrase , une sécheresse mortelle nous les arrache des mains, des pluies excessives qui fondent des nues , les noient et les submergent.

Que n’adressez-vous donc vos prières au Souverain des cieux, pour qu’il accomplisse ses faveurs ? Mais vous vous rendez d’avance indigne des biens qu’il vous destine.

### 6.

Vous parlez en secret au-dedans de vous-même; et le Ciel a jugé vos paroles, et il vous vient d’en haut des réponses terribles. Mais que se dit à lui-même l’avare ? Mon âme , tu as beaucoup de biens en réserve ; bois, mange , réjouis-toi tous les jours ( Luc. 12, 19.). Quelle étrange folie ! Si vous aviez l’âme d’une bête immonde, quel autre plaisir lui prépareriez-vous ? Vous êtes si courbé vers la terre , vous comprenez si peu les biens spirituels, que vous offrez à votre âme de grossières nourritures, et que vous lui destinez, ce que les entrailles mêmes rejettent. Si votre âme était décorée de vertus , pleine de bonnes oeuvres et amie de Dieu, elle serait comblée de biens, elle goûterait une volupté légitime et pure. Mais puisque vous n’avez que des idées terrestres, que vous vous faites un dieu de votre ventre, que vous êtes tout charnel, entièrement asservi à vos passions , écoutez la réponse qui vous convient ; ce n’est pas un homme , c’est le Seigneur qui vous la fait lui-même. Insensé, on vous redemandera cette nuit votre âme , et ce que vous avez mis en réserve, à qui reviendra-t-il (Luc 12. 20.)?

La conduite du riche de l’Evangile est plus extravagante que le supplice éternel n’est rigoureux. Il va être enlevé de ce monde , et quel est le projet qu’il inédite ? Je détruirai mes greniers et j’en construirai de plus grands. Je détruirai mes greniers ! Vous ferez bien , pourrais-je lui dire. Les magasins d’iniquité ne méritent chue trop d’être détruits. Renversez de vos propres mains ce que vous avez élevé criminellement. Ruinez ces celliers dont personne ne se retira jamais soulagé. Faites disparaître toute votre maison, l’asile et le refuge de votre avarice. Enlevez les toits, abattez les murs, montrez au soleil le blé que vous laissez pourrir : tirez de leurs prisons les richesses qui y sont enchaînées : exposez aux yeux du public ces cachots ténébreux où vous tenez vos trésors. Je détruirai mes greniers et j’en construirai de plus grands. Mais si vous remplissez encore ceux-ci , quel parti prendrez-vous ? les détruirez-vous de nouveau, et en construirez-vous d’autres ? Eh ! quoi de plus insensé que de se tourmenter sans lin, que de construire et de détruire sans cesse avec la même ardeur ? Vous avez, si vous voulez , des greniers , les maisons des pauvres. Amassez-vous des trésors dans le ciel (Matth. 5. 20.) : ce que vous y mettrez en réserve ne sera ni mangé par les vers, ni rongé par la rouille, ni pillé par les voleurs. Je donnerai aux pauvres, direz-vous, lorsque j’aurai construit de nouveaux greniers. Vous fixez un long terme à votre vie. Prenez garde que la mort ne se presse et ne devance ce terme. Promettre de faire du bien annonce plutôt un coeur dur qu’une âme bienfaisante. Vous promettez , non pour donner par la suite , mais pour vous débarrasser dans le moment. Car enfin, qui vous empêche de donner dès aujourd’hui le pauvre n’est-il pas à votre porte? vos greniers ne sont-ils pas pleins ? la récompense n’est-elle pas prête ? le précepte n’est-il pas clair ? L’indigent périt de faim, le pauvre nu tremble de froid , l’infortuné débiteur est traîné en prison ; et vous remettez l’aumône au lendemain ! Ecoutez Salomon : Ne dites pas à celui qui vous demande: Revenez, et je vous donnerai demain; car vous ignorez ce qui arrivera le jour suivant (Prov. 3. 28.- 27. 1. ). Quels préceptes vous méprisez, parce que l’avarice vous bouche les oreilles! Vous devriez rendre grâces à votre bienfaiteur, être joyeux et content, vous applaudir de n’être pas obligé vous-même d’aller assiéger les portes d’autrui, mais de voir les malheureux se tenir à la Vôtre: et vous êtes triste , abattu, d’un abord difficile , évitant d’être rencontré , de peur que le moindre don ne vous échappe des mains malgré vous. Vous ne connaissez que cette parole : Je n’ai rien, je ne donnerai pas, je suis pauvre moi-même. Oui, vous êtes réellement pauvre et dénué de tout bien spirituel. Vous êtes pauvre de charité , pauvre de bienfaisance, pauvre de confiance en Dieu, pauvre d’espérance éternelle. Ah! partagez vos récoltes avec vos frères ; donnez à celui qui a faim un blé qui demain sera pourri. C’est le genre d’avarice le plus cruel de tous, de ne pas faire part aux indigents, même des choses qui se corrompent.

### 7.

Quel tort fais-je , direz-vous peut-être, de garder ce qui est à moi ? Comment à vous ? où l’avez-vous pris ? d’où l’avez-vous apporté dans ce mon-de ? C’est comme si quelqu’un , s’étant emparé d’une place dans les spectacles publics, voulait empêcher les autres d’entrer, et jouir seul, comme lui étant propre, d’un plaisir qui doit être commun. Tels sont les riches. Des biens qui sont communs, ils les regardent comme leur étant propres, parce qu’ils s’en sont emparés les premiers. Que si chacun, après avoir pris sur ses richesses de quoi satisfaire ses besoins personnels , abandonnait son superflu à celui qui manque du nécessaire, il n’y aurait ni riche ni pauvre. N’êtes-vous pas sorti nu du sein de votre mère ? ne retournerez-vous pas nu dans le sein de la terre Et d’où vous viennent les biens dont vous êtes possesseur ?

Si vous croyez les tenir du hasard, vous êtes un impie; vous méconnaissez celui qui vous a créé; vous ne rendez pas grâces à celui qui vous les a donnés. Si vous avouez qu’ils vous viennent de Dieu , dites-vous pourquoi vous les avez reçus de ce Maître commun? Dieu ne serait-il pas injuste d’avoir fait un partage aussi inégal des biens de ce monde? Pourquoi êtes-vous riche, et votre frère est-il pauvre ? n’est-ce pas afin que vous receviez le prix de votre bienfaisance et d’une administration fidèle , et que lui, il soit abondamment récompensé de sa résignation et de sa patience? Vous qui engloutissez tout dans le gouffre d’une insatiable avarice, vous croyez ne faire tort à personne, lorsque vous privez du nécessaire tant de misérables. Quel est l’homme injustement avide? n’est-ce point celui qui n’est pas satisfait lorsqu’il a suffisamment? Quel est le voleur public? n’est-ce pas celui qui prend pour lui seul ce qui est à chacun ? N’êtes-vous pas un homme injustement avide , un voleur public, vous qui vous appropriez seul ce que vous avez reçu pour le dispenser aux autres ? On appelle brigand celui qui dépouille les voyageurs habillés : mais celui qui ne revêt pas l’indigent nu, mérite-t-il un autre nom ? le pain que vous enfermez est à celui qui a faim ; l’habit que vous tenez dans vos coffres est à celui qui est nu ; la chaussure qui se gâte chez vous est à celui qui n’en a pas ; l’or que vous enfouissez est à celui qui est dans le besoin. Ainsi vous faites tort à tous ceux dont vous pouviez soulager l’indigence.

### 8.

Voilà de beaux discours , direz-vous ; mais l’or est plus beau. Ainsi, lorsqu’on parle de sagesse à ceux qui vivent dans le désordre, le mal qu’on leur dit de la femme avec laquelle ils ont un commerce criminel, ne fait, que réveiller le souvenir de leur passion et les enflammer davantage. Que ne puis-je donc vous mettre sous les yeux toute la misère du pauvre, afin que vous sentiez de quels gémissements et de quelles larmes vous composer votre trésor ! De quel prix ne vous paraîtront pas au jour du jugement ces paroles ! Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été pi épuré depuis la constitution du monde : car j’ai eu faire, et vous m’avez donné à manger ; j’ai eu soif, et vous m’avez donné à boire ; j’étais nu , et vous m’avez revêtu (Matth. 25. 34 et suiv.). Combien ne frémirez-vous pas au contraire, quel sera votre terreur et votre tremblement, quand vous entendrez cette condamnation ! Retirez-vous de moi, maudits , allez dans les ténèbres extérieures qui étoffent préparées au démon et à ses anges : car j’ai eu faim, et vous ne m’avez pas donné à manger ; j’ai eu soif , et vous ne m’avez pas donné à boire ; j’étais nu , et vous ne m’avez pas revêtu (Matth. 25. 41 et suiv.). Ce n’est point celui qui a pris, que l’Evangile condamne, mais celui qui n’a pas donné.

Je vous ai parlé pour vos vrais intérêts : si vous suivez mes conseils, vous êtes assurés des biens qui vous sont destinés et promis ; si vous refusez de m’écouter , vous savez quelles sont les menaces de l’Ecriture : je souhaite que vous ne les connaissiez point par expérience, et que vous preniez de meilleurs sentiments, afin que vos richesses deviennent pour vous la rançon de vos péchés, et que vous puissiez parvenir aux biens célestes qui vous sont préparés, par la grâce de celui qui nous a appelés tous à son royaume, à qui appartient la gloire et l’empire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE PRONONCÉE DANS UN TEMPS DE FAMINE ET DE SÉCHERESSE.

%%% exegetischparänetische Predigten - 7. predigt

### Sommaire

Après avoir rapporté des paroles du prophète Amos et excité ses auditeurs à l’écouter avec attention , saint Basile fait une peinture frappante de l’état déplorable où la sécheresse avait réduit les campagnes. Il attribue cette calamité à leurs péchés , et surtout à la dureté envers les pauvres. Il se plaint de leur indifférence dans les prières adressées à Dieu pour le fléchir; il oppose à cette indifférence l’ardeur et l’empressement des Ninivites à apaiser le courroux céleste. Il s’élève avec force contre les avares usuriers, et leur demande à quoi servira leur or , si la terre ne produit pas de fruits pour leur subsistance. On ne doit pas murmurer contre Dieu parce qu’il châtie, on ne doit pas croire qu’il ait cessé d’être bon. Il a prouvé sa bonté pour les hommes par trop d’effets pour qu’on en puisse douter. Il faut profiter des châtiments au lieu de se révolter contre la main qui châtie. Les circonstances malheureuses où l’on se trouve doivent être regardées comme un temps favorable où l’on peut exercer la miséricorde et nourrir l’indigent qui manque de pain. Ici l’orateur fait un tableau affreux de la faim; il invite ceux qui l’écoutent à exercer la charrie , par des exemples pris dans l’Ancien et le Nouveau Testament : il les exhorte à avoir soin de leur âme, par la vue des récompenses et des peines éternelles.

### 1.

LE lion rugira , qui est-ce qui ne sera point saisi de crainte ? le Seigneur Dieu a parlé , qui est-ce qui ne prophétisera point (Amos. 3.8.) ? Le prophète Amos nous fournira le commencement de ce discours. Nous prendrons pour nous diriger dans ce que nous avons à vous dire, cet homme inspiré, qui a remédié aux mêmes maux que ceux que nous éprouvons : il nous servira de guide pour vous exposer nos sentiments et vous donner nos avis. Ce prophète s’apercevant que de tout temps les Juifs n’étaient que trop accoutumés à s’éloigner de la piété de leurs pères, à fouler aux pieds les lois divines , et à se porter au culte des idoles , se mit à prêcher la pénitence , exhorta les prévaricateurs à se convertir, et les effraya par la rigueur des punitions dont ils étaient menacés. Plût à Dieu que j’eusse une partie du zèle dont l’histoire sainte nous représente ce saint homme animé ! mais à Dieu ne plaise que nos péchas aient des suites aussi funestes qu’eurent alors les péchés des Juifs! Ce peuple, comme un cheval fougueux et indompté , qui mord son frein, négligea les avis sages qu’on lui donnait; et s’écartant du droit chemin, refusant d’écouter son conducteur, il courut au hasard et sans règle jusqu’à ce que, tombé dans les abîmes et dans les précipices , il essuya une destruction totale, juste châtiment de ses crimes. Puissiez-vous éviter de pareils malheurs, vous , mes chers enfants , que j’ai engendrés par l’Evangile , que j’ai comme enveloppés de langes par la bénédiction de mes mains ! Ecoutez-moi attentivement, avec un esprit docile et, un désir sincère de profiter de mes paroles: recevez mes avis comme une cire molle reçoit l’empreinte du cachet , afin que votre ardeur me fasse recueillir le fruit agréable de mes travaux , et que vous aussi , vous voyant affranchis des maux qui vous pressent, vous ayez à vous louer de votre docilité.

Quel est donc le sujet que je me propose de traiter dans ce discours, sur lequel je vous tiens en suspens, vous faisant attendre, et ne ions déclarant pas aussitôt l’objet dont je veux vous entretenir ?

### 2.

Maintenant, mes frères, le ciel est sans eaux et sans nuages, il est pur et serein; mais cette pureté même et cette sérénité nous attristent, quoique nous les ayons si ardemment désirées, lorsque les nuées qui enveloppaient le firmament , obscurcissaient l’air et nous dérobaient les rayons du soleil : la terre est horrible et affreuse de sécheresse , sans fruits et sans moissons ; fendue et entrecoupée, elle reçoit jusque dans ses entrailles les rayons ardents qui la brûlent. Les fontaines les plus vives et les plus abondantes sont taries ; les plus grands fictives sont épuisés ; les petits enfants passent les rivières à pied sec ; les femmes les traversent avec leurs fardeaux ; la plupart de nous manquent de boissons et des choses les plus nécessaires à la vie. De nouveaux israélites désirent un nouveau Moïse et une baguette féconde en prodiges : ils voudraient que les rochers frappés de nouveau apaisassent la soif d’un peuple altéré, et que des nues merveilleuses se distillant en manne, envoyassent encore aux mortels une nourriture extraordinaire. Nous avons lieu de craindre que nos malheurs et la famine que nous souffrons ne servent d’exemple à la postérité. J’ai considéré nos campagnes, et j’ai poussé des gémissements; j’ai versé des torrents de larmes, en voyant leur stérilité , en voyant que le ciel continue à nous refuser de la pluie. Les graines se dessèchent avant de sortir de terre , et restent telles quelles ont été couvertes par la charrue ; ou si , perçant la superficie , elles fleurissent un moment, brûlées par le soleil, elles ne tardent pas à se dessécher d’une manière pitoyable. Nous pouvons donc nous écrier aujourd’hui, en renversant les paroles de l’Evangile :

il y a beaucoup d’ouvriers et point de moisson ( Luc. 10. 2.). Les laboureurs assis dans les campagnes , les mains croisées sur leurs genoux pour exprimer leur affliction, déplorent l’inutilité de leurs travaux et de leurs peines ; ils regardent en gémissant leurs petits enfants; ils fixent en pleurant leurs épouses ; ils touchent les tiges des blés sèches et brûlées , et se lamentent comme des pères qui auraient perdu leurs fils dans la première jeunesse. Le prophète dont nous venons de parler au commencement de ce discours, peut nous adresser à nous-mêmes ces paroles : J’empêcherai que la pluie ne se répande sur vous trois mois avant la vendange; je ferai pleuvoir sur une ville, et empêcherai qu’il ne pleuve sur une autre : une partie sera inondée ; l’autre partie sur laquelle je ne ferai point pleuvoir sera desséchée. Deux ou trois villes s’assembleront pour chercher de l’eau , et elles n’en trouveront point , parce que vous ne vous êtes pas convertis à moi, dit le Seigneur (Amos. 4. 7.). Apprenons de ces paroles que Dieu nous envoie ces plaies , parce que nous nous éloignons de lui, et que nous négligeons de le servir. Il ne cherche pas à nous détruire; il ne songe qu’à nous corriger. Il nous traite comme un père raisonnable traite ses enfants qui manquent à leur devoir. La colère de ce père et ses rigueurs n’ont point pour but de faire du mal à ceux qu’il chérit, malgré leurs buttes, mais de les ramener de leurs égarements et de les rappeler à une meilleure conduite. Ce sont nos crimes multipliés qui ont changé la nature des saisons et qui ont altéré leur utile température. L’hiver n’a pas été , selon sa coutume , sec à la fois et humide ; mais enchaînant toutes les eaux par la glace , il a tout desséché , et s’est écoulé tout entier sans neiges et sans pluies.

Le printemps ne nous a montré que la moitié de la température qui lui est propre , de la chaleur sans humidité. Le chaud et le froid ont passé les bornes que la nature semblait leur avoir prescrites , et conspirant pour notre perte , ils nous ravissent les aliments qui soutiennent notre vie.

Quelle est la cause de ce désordre et de cette triste confusion ? pourquoi les saisons ont-elles changé à notre préjudice ? Examinons les choses en hommes sensés et raisonnables. Est-ce qu’il n’y a point d’être pour régler cet univers? est-ce que l’Administrateur suprême ne sait plus comment il faut nous gouverner ? a-t-il perdu une partie de sa force et de sa puissance ? ou, s’il a toujours le même pouvoir , est-il devenu dur et sévère à l’excès ? son amour tendre et ses soins attentifs pour le genre humain se sont-ils changés en haine pour les hommes ? Nulle personne sage ne pourrait parler de la sorte : mais voici la véritable raison pour laquelle Dieu change de conduite à notre égard. Nous sommes comblés de ses biens; et nous n’en faisons point part aux autres. Nous louons la bienfaisance; et nous ne soulageons point l’indigent. Nous avons été mis en liberté quoique nous fussions esclaves; et nous n’avons nulle pitié des compagnons de notre servitude. On nous fournit une nourriture abondante ; et nous laissons périr le pauvre de faim. Dieu est prodigue en notre faveur , ses trésors coulent sur nous sans cesse : et nous nous conduisons envers les misérables avec une économie sordide. Nos troupeaux sont féconds; et quelle foule de malheureux restent nus ! Nos magasins regorgent, trop étroits pour contenir toutes nos provisions ; et nous ne sommes pas touchés du sort de celui qui est dans la détresse. C’est pour cela que le souverain Juge nous menace.

Dieu ne nous ouvre plus sa main, parce que nous fermons les nôtres dans les besoins de nos frères. Nos champs sont desséchés, parce que notre charité est refroidie.

### 3.

Les prières que nous adressons à Dieu sont inutiles ; nos cris s’évanouissent et se perdent dans l’air, parce que sans doute nous ne daignons pas même écouter le pauvre. D’ailleurs, comment prions-nous ? Les hommes, si l’on en excepte quelques-uns, passent tout leur temps livrés au négoce; les femmes secondent leurs époux, et ne sont occupées qu’à amasser de l’argent. Je me trouve presque seul à l’exercice de la prière ; le peu de fidèles qui m’y accompagnent donnent toutes les marques extérieures d’ennui; ils attendent avec impatience le dernier verset des psaumes , et sortent de l’église avec la même joie que s’ils sortaient d’une prison. Peu touchées de la calamité publique; nos jaunes étudiants laissent leurs livres et leurs écoles pour venir chanter avec nous: ils se réjouissent de ce qui cause notre tristesse ; c’est pour eux un temps de fête , parce qu’ils se voient délivrés d’un maître incommode et d’études ennuyeuses. Une multitude d’hommes faits , un peuple de coupables courent par la ville, sans inquiétude et avec une sorte de satisfaction ; eux dont les péchés sont la cause des maux qui nous accablent, eux dont les désordres et les vices ont attiré le fléau qui nous désole. Des enfants innocents et qui n’ont point encore l’usage de la raison, viennent en foule dans ce temple ; mais , outre que ce ne sont pas eux qui ont causé nos malheurs, ils ne sont pas encore en état de prier le Dieu qui nous châtie. O vous qui êtes chargé de crimes, venez à l’église , prosternez-vous , pleurez , gémissez, laissez les enfants faire ce qui convient à leur âge. Pourquoi vous cacher , puisque vous êtes le criminel ? pourquoi présenter celui qui n’est pas coupable ? croyez-vous tromper notre juge en mettant à votre place une personne supposée: Il est bon que les enfants viennent au temple, mais avec vous et non pas seuls.

Voyez les Ninivites : ils voulaient apaiser Dieu par la repentir ; ils pleuraient les péchés contre lesquels Jonas, au sortir du sein de la baleine s’était élevé avec force; ils ne se contentèrent pas d’obliger leurs enfants à faire pénitence, tandis qu’ils vivaient dans les délices et dans les festins : mais après avoir commencé eux-mêmes par s’imposer le jeûne le plus austère et l’abstinence la plus rigoureuse, ils contraignirent leurs en fans, comme par surcroît, à pleurer aussi, afin que la tristesse de la pénitence s’étendit sur tous les âges depuis le plus tendre, et que tout le monde sans distinction y participât , les uns de bonne volonté, les autres par contrainte. Lorsque le Seigneur vit les Ninivites humiliés s’infliger à eux-mêmes les peines les plus sévères, touché de compassion, il révoqua la sentence prononcée contre eux, et fit succéder la joie à une tristesse si raisonnable. O pénitence bien réfléchie, ô affliction sage et prudente ! ils firent partager leur jeûne aux animaux eux-mêmes, et trouvèrent un moyen pour les obliger de crier comme eux au Seigneur. Le veau fut séparé de la génisse , l’agneau fut éloigné de la brebis qui l’allaitait. Les mères et les enfants, renfermés dans des étables particulières, se répondaient, les uns aux autres par des voix lamentables. Les petits altérés redemandaient en criant les sources de lait ou ils puisaient leur nourriture. Pénétrées d’une affection naturelle, les mères appelaient par des cris pitoyables leur tendre progéniture. Parmi les hommes pareillement, les enfants à la mamelle étaient arrachés des bras de celles qui leur avaient donné le jour. Pressés par la faim et par la soif , ils se tourmentaient et criaient jusqu’à perdre haleine. Les mères sentaient leurs entrailles déchirées par de vives douleurs. Voilà pourquoi la divine Ecriture a consigné dans ses livres la pénitence des Ninivites pour servir d’exemple à toute la terre. Les vieillards se lamentaient et arrachaient leurs cheveux blancs ; les jeunes gens versaient des larmes amères ; les pauvres gémissaient ; les riches, oubliant leurs délices, se livraient à une affliction méritoire: le prince lui-même changea en une humiliation utile toute sa pompe et toute sa magnificence; il déposa la couronne et se couvrit la tête de cendre; il quitta la pourpre et se revêtit d’un sac ; il descendit du trône et se coucha par terre dans un extérieur misérable ; il renonça aux délices , compagnes ordinaires de la royauté, et gémit avec le peuple, comme un homme du commun, parce que le Seigneur de tous les hommes était irrité.

### 4.

Voilà comme se conduisit un peuple sensé; voilà comme des pécheurs firent pénitence. Pour nous, nous sommes aussi faciles et aussi ardents à commettre le péché, que lâches et négligents à en faire pénitence. Qui de nous en priant verse des larmes, afin d’obtenir une pluie salutaire? qui est-ce qui, pour effacer ses péchés, arrose son lit de ses pleurs, à l’exemple der bienheureux David ( Ps. 6. 7. ) ? Qui est-ce qui lave les pieds des étrangers et essuie la poussière qu’ils ont amassée dans le voyage, afin d’apaiser à propos un Dieu qui nous châtie par une sécheresse désolante ? qui est-ce qui nourrit le pauvre orphelin , afin que Dieu nourrisse le blé altéré et desséché par l’intempérie de l’air ? qui est-ce qui secourt les veuves dans leur détresse , afin de recevoir du Ciel les aliments dont il a besoin Déchirez toute obligation injuste, afin d’effacer par-là vos fléchés. Détruisez ces contrats qui enfantent de funestes usures , afin que la terre produise ses fruits accoutumés. C’est parce que l’or et l’airain, stériles par leur nature , deviennent féconds entre vos mains, que la terre, naturellement féconde , est condamnée à la stérilité pour punir ses coupables habitants. Que ces hommes qui honorent la cupidité et l’avarice , qui grossissent sans fin leurs richesses, nous montrent le pouvoir et l’utilité de leurs trésors, si le Seigneur irrité prolonge plus longtemps le fléau dont il nous châtie. Non , ils ne tarderont pas à devenir plus pâles que cet or qu’ils accumulent , s’ils viennent a manquer de ce pain qu’ils méprisent aujourd’hui , parce qu’ils l’ont en abondance. Qu’il n’y ait plus de blés dans les magasins, qu’il n’y ait plus personne pour en. vendre , à quoi vous servira , dites-moi , d’avoir vos bourses pleines ? ne serez-vous pas enterré avec cet or qui n’est proprement que de la terre une boue inutile ne reposera-t-elle pas auprès de votre corps qui n’est que de la boue ? Vous avez tout d’ailleurs , et la seule chose nécessaire vous manque, la faculté de vous nourrir vous-même. Avec toutes vos richesses formez une seule nuée , faites descendre quelques gouttes de pluie, obligez la terre à vous donner ses productions, étalez votre faste insolent pour faire cesser la calamité publique. Peut-être implorerez-vous quelque homme de bien , afin que par ses prières il arpète le cours de nos malheurs ; un homme qui, comme le prophète Elie (3. Rois. 18. ), soit pauvre, rendu pâle par la faim, sans maison , sans lit, sans chaussure, sans ressource, vêtu d’un seul habit et d’un seul manteau n’ayant pour compagnon et pour associé que la prière et le jeûne. Si en priant un tel homme vous eu obtenez quelques secours, ne dédaignerez-vous pas ces possessions, sources d’inquiétudes ? ne mépriserez-vous pas l’or ne jetterez-vous pas comme un vil fumier cet argent que vous regardiez comme le plus puissant mobile, comme le meilleur ami , et que vous reconnaîtrez être d’un bien faible secours dans de tels besoins. C’est à cause de vous que Dieu nous envoie une calamité funeste; c’est parce qu’étant riche vous ne donnez rien aux pauvres; c’est parce que vous négligez de nourrir ceux qui ont faim , de consoler ceux qui sont affligés; c’est parce que vous n’avez nulle compassion du malheureux prosterné à vos genoux. Les crimes de quelques particuliers entraînent souvent les maux de tout un peuple qui expie la faute d’un seul homme. Toute une armée fut punie pour le sacrifice d’Achan ( Josué. 17. ). Zambri se prostitue à une Madianite, et tout Israël en porte la peine ( Nomb. 25).

### 5.

Ainsi tous examinons nos consciences en particulier et en public. que la sécheresse soit pour chacun de nous un maître qui l’avertisse de ses fautes. Prononçons cette parole pleine de sens du bienheureux Job: c’est la maux du Seigneur qui ma frappé ( Job. 19. 21.) Croyons avant tout que nos péchés sont la cause de la calamité présente. On peut ajouter encore que de pareilles afflictions sont quelquefois envoyées aux hommes pour les éprouver, soit qu’ils soient pauvres, soit qu’ils soient riches, afin que la patience les fasse connaître parfaitement tels qu’ils sont. C’est surtout dans la conjoncture présente que l’on voit si les uns sont charitables et amis de leurs frères , si les autres sont disposés à remercier Dieu loin du s’en plaindre, s’ils ne changent pas de sentiments dans les diverses révolutions de la vie. J’en ai connu plusieurs qui, lorsqu’ils étaient dans l’abondance, et qu’ils avaient, comme on dit, tout à souhait , rendaient grâces à un Dieu. bienfaiteur, et lui témoignaient une reconnaissance, sinon parfaite, du moins louable: mais si les choses venaient à changer de face, s’ils perdaient leurs richesses, leur santé, leur réputation; s’ils devenaient pauvres, malades et décriés, ils se plaignaient de Dieu, éclataient contre lui en murmures, dédaignaient de le prier, le regardaient comme un débiteur qui différait de s’acquitter entiers eux, et non comme un maître qui leur faisait sentir son courroux. Mais bannissez de votre esprit des pensées si injustes; et lorsque vous voyez Dieu nous refuser ses bienfaits ordinaires, dites en vous-mêmes : Dieu manque-t-il donc de puissance pour nous fournir notre nourriture? et comment en manquerait-il, lui qui est le maître du ciel, de la terre, et de toutes les beautés qu’ils renferment; lui dont la sagesse gouverne l’univers , règle les saisons , les fait succéder les unes aux autres avec une harmonie admirable, afin que leur diversité nous serve dans nos différents besoins, afin que le chaud et le froid, le sec et l’humide se remplacent mutuellement, et soient répandus dans l’année avec un heureux mélange ? C’est donc une chose certaine et reconnue, que Dieu ne manque point de pouvoir. Manquerait-il de bonté? on ne peut pas non plus le dire. Car s’il n’était pas un être bon, quelle force aurait pu le contraindre dans l’origine à créer l’homme ? qui est-ce qui aurait pu l’obliger malgré lui à prendre de la terre, pour faire avec du limon un si bel ouvrage ? qui est-ce qui l’a amené par nécessité à former l’homme à sa ressemblance, à lui donner la raison , et par-là à le rendre capable de s’instruire dans les arts, et de raisonner soir les matières les plus sublimes auxquelles ses sens ne peuvent atteindre? Ces réflexions doivent vous convaincre que la bonté est naturelle à Dieu, et: qu’elle se fait sentir même dans ce temps de calamité. Et pourquoi, je vous le demande, la sécheresse actuelle n’est-elle pas un embrasement général ? pourquoi le soleil , s’écartant un peu de sa route ordinaire, ne s’approche-t-il pas des corps terrestres, et ne brûle-t-il pas en un moment tout ce que nous voyons ? ou pourquoi ne tombe-t-il pas du ciel une pluie de feu comme il en tombait jadis pour punir des mortels coupables. Rentrez donc en vous-mêmes, ô hommes, et faites de sages réflexions. N’imitez pas ces enfants sans raison, qui , lorsqu’ils sont châtiés par leurs maîtres, s’en prennent dans le dépit à leurs livres; qui arrachent l’habit de leur père , parce que, pour leur bien il défend de leur donner à manger; qui déchirent avec leurs ongles le visage de leur mère. La tempête fait connaître le pilote, la lice l’athlète, le combat le capitaine, la calamité l’homme magnanime ; les malheurs sont l’épreuve du chrétien. Lame est éprouvée par l’adversité, comme l’or par le feu. Vous êtes pauvre! ne vous laissez pas abattre. L’excès de la tristesse jette dans le péché, parce que l’âme noyée d’ennuis tombe aisément dans le désespoir, et que le désespoir porte à l’ingratitude. Ayez une ferme espérance dans la bonté de Dieu. Il regarde votre détresse: il tient dans ses mains votre nourriture, et il ne diffère à vous la donner que pour éprouver votre constance, que pour voir si vous ressemblez à ces ingrats parasites, qui, lorsqu’ils sont assis à la table d’un riche, le louent, le flattent, l’admirent; et qui, aussitôt qu’ils en sont exclus, déchirent par de sanglantes médisances celui que les délices de ses repas leur faisaient honorer peu auparavant à l’égal d’un dieu.

Parcourez l’Ancien et le Nouveau Testament: vous y verrez des marques de cette divine providence qui a nourri ses serviteurs par des voies extraordinaires. Le prophète Elie s’était retiré au Carmel, montagne élevée et déserte, n’ayant pour toute possession que sa grande âme, pour toute nourriture que l’espérance en Dieu. Cependant il ne périt pas de faim: les plus rapaces et les plus .aides des oiseaux étaient chargés de le nourrir (3. Rois. 17.). Ils devinrent les ministres et les officiers de l’homme juste ; et tout portés qu’ils sont à enlever les vivres d’autrui, ils lurent, par l’ordre de Dieu, les gardiens fidèles de la subsistance du prophète. Nous savons par les Livres saints que des corbeaux lui apportaient à manger. La fosse de Babylone (Dan. 14.) renfermai un jeune Israélite, prisonnier par le malheur des circonstances, mais libre par la grandeur de ses sentiments.

### 6.

Qu’arriva-t-il ? les lions s’abstinrent de le dévorer, malgré leur férocité naturelle; Abacuc, chargé de le nourrir, fut porté dans les airs par un ange avec des vivres; et pour que le juste ne mourût pas de faim, le prophète fit en un moment le trajet de Judée à Babylone. Et le peuple que Moise conduisait dans le désert, comment vécut-il durant l’espace de quarante ans ? Il n’y avait là ni laboureur jetant la semence, ni boeuf traînant la charrue, ni grange, m pressoir, ni cellier, ni grenier. Les Israélites, sans labourer ni semer, trouvaient leur nourriture : un rocher leur fournissait une eau qu’il ne contenait pas auparavant, mais qu’il faisait jaillir pour leurs besoins.

Je n’entre pas dans le détail des prodiges qu’a opérés un Dieu attentif, ou plutôt un père tendre , pour témoigner l’amour qu’il porte aux hommes; mais je vous exhorte à supporter patiemment la calamité présente. Imitez le courage de Job, ne vous laissez pas abattre par la tempête; ne perdez rien des vertus que vous portez avec vous; conservez, comme le plus précieux des trésors , cette disposition de l’âme qui nous fait rendre grâces à Dieu, laquelle vous vaudra plus que toutes les délices. Souvenez-vous de cette parole de l’apôtre: Rendez grâces à Dieu en toute chose ( Thess. 5. 18. ). Vous êtes pauvre ! un autre est plus pauvre que vous. Vous avez du pain pour dix jours, il n’en a que pour un jour. Faites part libéralement de votre superflu à celui qui ira rien. Ne sacrifiez pas le salut de tons à votre intérêt personnel. Toute votre subsistance se réduit-elle à un pain si un pauvre se présente à votre porte, tirez de votre garde-manger ce pain unique, et levant les mains au ciel, adressez à Dieu ce discours aussi touchant que raisonnable : Je n’ai que ce pain que vous voyez, Seigneur, le péril est évident; mais je sacrifie tout à votre précepte, et je donne du peu que j’ai à mon frère qui a faim : assistez vous-même votre serviteur qui est en péril. Je connais votre bonté, je me repose sur votre puissance, vous n’avez pas coutume de différer vos grâces; vous répandez vos dons lorsqu’il vous plaît. Si vous parlez et agissez de la sorte, le pain que vous donnerez dans votre détresse produira des fruits multipliés; il sera le germe d’une moisson abondante , le gage de votre nourriture, le garant de la miséricorde divine. Rappelez-vous à propos l’histoire de la veuve de Sidonie, et répétez les paroles qu’elle prononçait dans une circonstance semblable : Vive le Seigneur Dieu ! je n’ai que ce pain dans ma maison, pour nie nourrir moi ,et mon fils (3. Rois , 17. 12.). Si vous donnez de votre indigence, vous aurez, comme elle, un vase d’huile qui nec diminuera jamais, et une mesure de froment qui. ne s’épuisera pas. La libéralité de Dieu sur ses serviteurs fidèles rend le double de ce qu’elle reçoit; elle ressemble aux eaux vives, dans lesquelles ou puise toujours sans que jamais elles, s’épuisent. Vous qui êtes pauvre, prêtez à un Dieu riche. Confiez-vous à celui qui reçoit pour lui-même ce que vous donnerez aux malheureux, et qui se charge d’acquitter sa dette. C’est une excellente caution que cet être dont les trésors s’étendent sur la terre et sur la mer. Quand vous lui demanderiez votre dette dans le cours d’one. navigation, il vous satisferait avec usure au milieu des ondes; car il s’acquitte libéralement de ce qu’il doit.

### 7.

Quoi de plus triste que la faim! c’est la plus horrible de toutes les misères humaines; c’est la plus affreuse de toutes les maladies; c’est la plus cruelle de toutes les morts. Le tranchant de l’épée en un instant met fin à nos jours; la violence du feu nous arrache promptement la vie; les dents des bêtes féroces déchirent nos principaux membres et ne nous font pas languir longtemps: la faim est un long martyre, une douleur prolongée, une maladie sourde et interne, une mort toujours présente et qui tarde toujours à frapper le dernier coup, Elle épuise l’humeur radicale, éteint la chaleur naturelle, consume tout l’embonpoint, mine peu à peu les forces. La chair flétrie s’attache aux os; le teint perd sa fleur; le rouge disparaît avec le sang qui diminue; le blanc s’évanouit par la maigreur qui noircit la peau; le corps livide offre un triste mélange de noirceur et de pâleur. Les genoux tremblants ne se remuent qu’avec peine; la voix devient faible et grêle; les yeux creusés et enfoncés dans leur orbite, ressemblent à la noix desséchée dans son écorce; le ventre vide, rétréci, défiguré, entièrement abattu et retiré par le desséchement des entrailles, n’est plus attaché l’épine du dos. Celui qui rencontre un homme dans un état si pitoyable, et qui passe sans être touché, de duel excès de cruauté ne sera-t-il, pas capable? ne doit-il pas être compté parmi les bêtes farouches, regardé comme un scélérat et un assassin? oui, celui qui ne remédie pas, quand il le peut, à un mal aussi funeste, et qui diffère par avarice, pourvoit être condamné comme homicide. La faim en a réduit plusieurs à manger les corps de leurs concitoyens. On a vu une mère dévorer son propre enfant , et faire rentrer dans ses entrailles, celui qui était sorti de ses entrailles. L’histoire des Juifs, composée par Josèphe[[2]](#footnote-38), écrivain fort exact, nous offre cette aventure tragique, qui eut lieu lorsque les plus grands maux vinrent fondre sur les habitants de Jérusalem, pour les punir de leur attentat contre le Seigneur Jésus. Vous voyez que le Fils de Dieu lui-même, souvent moins sensible aux autres misères humaines, est vivement touché du sort de ceux qui ont faim. J’ai compassion, dit-il; de ce peuple ( Matth. 13. 32.). Aussi, dans le jugement dernier, lorsque le Seigneur appelle les justes, celui qui donne aux pauvres obtient le premier rang; celui qui les nourrit est le premier récompensé ; celui qui donne du pain est appelé avant tous; l’homme bienfaisant et libéral est envoyé à la vie éternelle avant les autres justes l’avare au contraire, qui ne donne rien, est livré avant tous aux flammes éternelles ( Matth. 25 et 41.).

Voici le temps de pratiquer le premier de tous les préceptes ; prenez bien garde de laisser échapper l’occasion de vous enrichir par un trafic utile. Le temps coule sans attendre celui qui diffère ; les jours se pressent et devancent celui qui marche lentement. Il est impossible d’arrêter le cours d’un fleuve, à moins qu’on n’arrête à propos les premières eaux à sa source : ainsi on ne peut retenir le temps dont les flots sont poussés par eut cours nécessaire ; on ne peut le rappeler lorsqu’il est passé, il faut nécessairement le saisir lorsqu’il s’avance. Pratiquez donc et arrêtez, pour ainsi dire, le précepte qui fuit, serrez-le étroitement. entre vos bras. Donnez peu pour obtenir beaucoup , effacez avec un morceau de pain la tache de l’ancien péché. Adam nous a transmis sa faute en mangeant contre l’ordre du Seigneur : nous effacerons cette même faute, suite malheureuse d’une gourmandise coupable, si nous soulageons les besoins et la faim de notre frère.

### 8.

Ecoutez, peuples ; chrétiens , prêtez l’oreille. Voici ce que dit le Seigneur, sinon par sa propre bouche, dei moins par celles de ses ministres qui lui servent d’organes. Nous qui avons reçu la raison en partage, ne nous montrons pas plus cruels que les brutes qui en sont dépourvues. Elles jouissent en commun des productions de la terre qu’elles ont reçues de la nature. Des troupeaux de brebis, paissent sur la même montagne ; de grands haras de chevaux se nourrissent dans le même champ ; tous les autres animaux se cèdent mutuellement la jouissance des nourritures nécessaires : les hommes s’approprient et retiennent dans leur sein ce qui est commun ; ils prétendent posséder seuls ce qui appartient à un grand nombre. Que les exemples d’humanité qu’on rapporte des Gentils nous fassent rougir. Il est chez eux des peuples qui se font une loi de n’avoir qu’une table, des aliments communs, et de ne faire qu’une seule famille de toute une grande multitude.

Laissons les exemples des infidèles, et parlons de ces trois mille hommes qui furent d’abord convertis à Jésus-Christ (Act. 2. 41, ). Imitons l’union admirable de ces premiers chrétiens, chez qui tout était commun, qui n’avaient qu’une même vie, une même âme, une table commune , qui étaient unis par les liens d’une fraternité indivisible, d’une charité sincère, laquelle ne faisait qu’un corps de plusieurs, et identifiait plusieurs âmes par l’union des volontés. L’Ancien et le Nouveau Testament nous offrent beaucoup d’exemples de charité fraternelle qui doivent nous instruire. Si vous rencontrez un vieillard pressé par la faim, faites-le venir et nourrissez-le, comme Joseph a nourri Jacob. Si vous voyez votre ennemi dans la détresse, étouffez tout ressentiment, ne cherchez pas à vous satisfaire par la vengeance, et nourrissez votre ennemi comme le même Joseph a nourri ses frères qui l’avaient vendu. Si vous trouvez un jeune homme dans l’affliction, pleurez sur son sort comme Joseph a pleuré sur celui de Benjamin, le fils de la vieillesse de Jacob. Si la cupidité vous tente, comme la femme égyptienne tenta Joseph ; si, vous tirant par votre manteau, elle vous presse de désobéir à Dieu, et d’avoir plus d’affection pour elle, qui n’aime que l’argent et le monde, que pour les ordres du souverain Maître ; si, dis-je, il vous vient des pensées contraires aux divins préceptes, qui entraînent à l’amour de l’argent votre esprit sage et modeste, qui vous portent à vous attacher à elle et à négliger l’amour de vos frères, jetez votre manteau et retirez-vous indigné ; gardez la fidélité que vous devez à Dieu comme Joseph la garda à Putiphar. Pourvoyez à la disette d’une seule année, comme ce patriarche a pourvu à une disette de sept ans. Ne donnez pas tout au plaisir ; accordez une partie de vos soins à votre âme. Imaginez-vous que vous avez cieux filles, la prospérité temporelle et la vie céleste, la vie conforme à la vertu. Si vous ne voulez pas tout donner à la meilleure, partagez du moins également entre celle qui est intempérante et celle qui est sage. Ne décorez pas l’une de tout le faste de l’opulence, tandis que l’autre, lorsqu’il vous faudra paraître devant Jésus-Christ et vous montrer aux yeux de ce souverain juge, sera nue et couverte à peine de vêtements misérables, elle qui a tout l’extérieur et le nom d’épouse. Ne présentez donc pas au divin Epoux une épouse sans beauté et sans parure, de peur qu’en la voyant il ne détourne son visage, il n’ait pour elle que du dégoût et ne lui refuse ses embrassements. Ornez-la d’une parure convenable, et conservez-la dans toute sa beauté jusqu’au jour des noces, afin qu’avec les vierges sages elle allume une lampe, dont le feu éternel sera formé par les plus saintes maximes et entretenu par l’huile des bonnes oeuvres. Ainsi seront confirmées les paroles divines du Roi-Prophète, qui conviendront parfaitement à votre âme : La reine s’est tenue ci votre droite avec un habit enrichi d’or, environnée de ses divers ornements. Écoutez, ma fille, ouvrez les yeux, prêtez une oreille attentive ; et le Roi sera épris de rotre beauté ( Ps. 44. 10.). Le Prophète s’est servi de ces paroles pour exprimer la beauté du corps mais elles peuvent convenir à la beauté de l’âme de chaque fidèle, puisque l’assemblée de l’Eglise est formée de tous les membres qui la composent.

### 9.

Occupez-vous avec sagesse du présent et de l’avenir , et ne trahissez pas, pour un vil intérêt, vos espérances futures. Le corps par lequel vous comptez votre vie présente, vous abandonnera ; et pour le jour où il vous faudra comparaître devant le grand Juge qui viendra certainement , vous vous serez enlevé à vous-mêmes les récompenses infinies et la gloire céleste ; vous vous serez allumé un feu inextinguible ; vous vous serez préparé l’enfer avec tous ses supplices, des éternités de peines et de douleurs, au lieu d’une vie éternelle et bienheureuse. Ne croyez pas que je cherche à vous effrayer par de vains épouvantails, comme ces mères et ces nourrices qui, lorsqu’elles voient; leurs petits enfants crier et pleurer outre mesure, cherchent à les apaiser par des récits fabuleux. Pour moi , ce ne sont pas des fables que je vous raconte ; mais des vérités que je vous annonce, vérités sorties d’une bouche infaillible. Sachez, selon la prédiction de l’Evangile, que toutes les paroles du Fils de Dieu seront exécutées sans qu’il manque un seul iota ou un seul point (Matta. 5. 18.) Le corps renfermé dans le tombeau ressuscitera, et l’âme qui aura été séparée du corps par le trépas, viendra l’habiter de nouveau. Toutes nos actions seront manifestées au grand jour ; et il ne faudra contre nous-mêmes de témoin que notre propre conscience. Le juste Juge traitera chacun comme il le mérite : à lui appartiennent la gloire, l’empire et l’adoration dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR LA COLÈRE.

%%%Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Achte Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr.9)

### SOMMAIRE.

SAINT Basile expose d’abord assez au long les funestes effets que la colère produit dans ceux qui s’y abandonnent ; comment elle rend furieux et forcenés deux hommes animés l’un contre l’autre. Il montre ensuite les moyens de s’en garantir ; l’humilité et la douceur , l’exemple du Fils de Dieu et du Roi-Prophète , sont fort propres à empêcher cette passion furieuse de naître en nous. La colère cependant sera fort utile , si elle est réglée par la raison et par la vertu. Elle donnera du ressort à l’âme et la remplira d’une sainte indignation contre le vice et contre le crime ; ce qui est prouvé par plusieurs exemples de l’Ancien Testament. L’orateur rappelle à ses auditeurs les principaux moyens de se garantir de la colère, et termine par-là son homélie.

### 1.

DANS les préceptes de la médecine qui sont dictés à propos et suivant toutes les règles de l’art , c’est l’expérience surtout qui convainc de leur utilité : ainsi, dans les avis spirituels, c’est lorsque les préceptes sont confirmés par les événements, que l’on reconnaît leur sagesse, que l’on voit combien ils sont utiles pour instruire les hommes et pour redresser ceux à qui on les donne. Lorsque nous lisons dans les proverbes cette maxime :

La colère perd les sages ( Prov. 15. 1. ) ; lorsque nous entendons l’Apôtre nous donner cet avis : Que toute colère, tout emportement , toute clameur , enfin que toute malice soit bannie d’entre vous ( Eph. 4. 31. ) ; et le Seigneur nous dire que celui qui se met en colère sans raison contre. son frère, mérite d’être condamné par le jugement (Matth. 5. 21. ) ; lorsque ensuite nous venons à connaître par expérience cette passion, je ne dis pas qui naît en nous, mais qui vient de dehors fondre sur nous comme une tempête imprévue, alors surtout nous reconnaissons combien les sentences divines sont admirables. Quand nous-mêmes nous donnons lieu à la colère, et que la laissant passer comme un torrent impétueux, nous examinons tranquillement combien elle trouble et défigure ceux qu’elle possède, nous apprenons par l’usage combien il est vrai de dire qu’un homme emporté se met dans un état indécent (Prov. 11. 25.). Oui, sans doute, lorsqu’une fois la colère, bannissant la raison, s’empare de toutes les facultés de l’âme, elle change l’homme en une bête féroce, ne lui permet plus d’être homme et d’user de son intelligence naturelle. Ce que fait le venin dans les animaux venimeux, la colère le fait dans ceux qu’elle anime. Ils sont enragés comme des chiens, s’élancent comme des scorpions, mordent comme des serpents. L’Ecriture en général a coutume de donner à ceux qu’une passion domine, les noms des bêtes auxquelles ils se rendent semblables par leurs vices. Elle les appelle chiens muets, serpents, race de vipères (Is. 56. 10. — Matth. 23. 33. ), et autres nains pareils. Des bonnes prêts à détruire leurs semblables , à nuire à leurs compatriotes, peuvent être mis au nombre des bêtes féroces et des animaux Venimeux, qui, par nature, sont ennemis irréconciliables de l’homme.

Légèreté de la langue, paroles inconsidérées, calomnies, reproches, injures, violences des pieds et des mains : tels sont, sans parler de beaucoup d’autres qu’on ne pourrait détailler, tels sont les effets de la colère. La colère aiguise les épées, elle porte un homme à tremper sa main dans le sang d’un autre homme. Par elle, les frères se méconnaissent, les pères et les enfants étouffent les sentiments de la nature. Une personne irritée ne se connaît plus elle-même ; elle ne connaît plus ceux à qui elle tient de plus près. Et comme un torrent qui se précipite dans une vallée, entraîne tout ce qui s’oppose à son passage : ainsi un homme agité par une colère violente, attaque et renverse tout ce qu’il rencontre. ll ne respecte ni la vieillesse, ni la vertu, ni le sang ; il oublie les bienfaits ; rien de ce qui mérite le plus d’égards ne le touche. La colore est une courte frénésie. Ceux qu’elle transporte négligent leurs propres intérêts pour se venger, et se jettent eux-mêmes dans un mal évident. Le souvenir des injures qu’on leur a faites est comme un aiguillon qui les pique dans les bouillonnements et les agitations dune fureur aveugle ; ils n’ont point de repos qu’ils n’aient fait un grand mal à ceux qui les ont offensés, ou qu’ils ne sen soient fait à eux-mêmes. Ainsi un corps qui en choque violemment un autre qui lui résiste, reçoit souvent plus de dommage qu’il n’en cause.

### 2.

Qui pourrait exprimer les horribles effets de la colère ? qui pourrait dire comment ceux qui s’emportent pour le moindre sujet, crient et s’agitent comme des forcenés, s’élancent avec la même impétuosité que des serpents, et ne cessent point que lorsque , s’étant causé quelque mal affreux, leur colère se rompt comme une bulle d’eau par un choc, et l’enflure se dissipe ? Le fer, la flamme, rien de ce qu’il y a de plus terrible, ne peut retenir , ni celui que la colère transporte, ni celui que le démon possède, dont l’homme irrité ne diffère, ni par la ligure , ni par les dispositions intérieures. Brûle-t-il de se venger, le sang lui bout autour du coeur, bouillonnant et agité comme par la violence du feu. L’effet qui s’en marque au dehors le défigure entièrement , le fait paraître tout autre qu’il n’est pour l’ordinaire, le change comme un masque de théâtre. Ses yeux ne sont plus les mêmes, ils brillent et étincellent. Il aiguise ses dents comme un sanglier qui se prépare à attaquer son adversaire. Son visage est obscurci par une pâleur livide. Tout son corps s’enfle ; ses veines se gonflent par l’agitation du sang et des esprits. Sa voix devient rude et éclatante : ses paroles sont confuses et mal articulées, sans suite et sans ordre. Mais lorsque sa colère est portée aux derniers excès par les objets qui l’excitent, comme la flamme par les aliments qu’on lui fournit, alors il offre un spectacle qu’ont ne peut ni raconter, ni supporter. Il n’épargne personne ; ses pieds, ses mains , toutes les parties de son corps deviennent les instruments de sa fureur : il s’arme de tout ce qui se présente. S’il rencontre un autre homme également irritable, susceptible de la même furie, ils se font tous deux les maux que peuvent se faire des hommes qui s’élancent l’un sur l’autre sous les auspices d’un pareil démon. Ils se déchirent, ils se blessent, souvent même ils se tuent ; et tels sont les prix que ces combattants furieux remportent de leur colère. L’un commence l’attaque, l’autre la repousse ; l’un presse, l’autre résiste : ils se portent les plus rudes coups, dont leur sang échauffé les empêche de sentir la douleur. Ils n’ont pas le loisir de songer aux blessures qu’ils reçoivent , leur âme étant toute entière attachée à la vengeance.

### 3.

Mes frères, ne guérissez pas un mal par un mal ; ne disputez pas ensemble à qui se portera les plus grands préjudices. Dans des combats aussi blâmables, celui qui triomphe est le plus malheureux, parce qu’il se retire chargé de plus de péchés. Ne vous faites pas gloire de ce qui vous déshonore, et n’acquittez pas criminellement une dette criminelle. Un homme en courroux vous a outragé ; arrêtez le mal par votre silence. Mais que faites-vous ? vous recevez sa colère dans votre coeur, et vous imitez les vents qui renvoient avec violence ce qu’ils ont reçu dans leurs flancs. Devenu le miroir d’un furieux, vous représentez en vous-même tous les traits de sa personne. Son visage se peint en rouge ; le vôtre est il d’une couleur moins vive ? ses yeux pleins de sang étincellent; les vôtres, dites-moi , sont-ils plus calmes et plus tranquilles ? sa voix est rude ; la vôtre est-elle douce ? L écho dans les déserts ne renvoie pas aussi fidèlement les sons qu’il reçoit , que les injures reviennent à celui qui a injurié : ou plutôt l’écho ne renvoie que les mêmes sous, au lieu que l’invective revient avec des accroissements. De quelles injures ne s’accablent pas mutuellement deux hommes animés l’un contre l’autre ? l’un dit à son adversaire qu’il n’est qu’un personnage ignoble , né de gens ignobles ; l’autre , qu’il n’est qu’un vil esclave, sorti de vils esclaves : l’un le traite de pauvre, l’autre de mendiant : l’un lui reproche d’être ignorant, l’autre d’être stupide , jusqu’à ce que les invectives leur manquent comme des flèches dans un carquois. Quand ils se sont épuisés en paroles, ils en viennent aux mains. Car la colère excite une querelle, la querelle engendre les injures, les injures les coups, les coups les blessures, lesquelles occasionnent souvent la mort.

Arrêtons le mal dans sa naissance, en cherchant tous les moyens de bannir la colère de nos âmes. Par-là , nous pourrons détourner beaucoup de maux en coupant cette passion qui en est la racine et le principe. On vous a injurié ! répondez des choses honnêtes. On vous a frappé ! endurez-le. On vous méprise, on vous regarde comme un homme de rien ! songez que vous êtes sorti de la terre et que vous vous en retournerez dans la terre ( Gen. 3. 19. ). Si vous vous prémunissez de ces raisons, les reproches les plus injurieux vous paraîtront au-dessous de la vérité. Vous réduirez votre ennemi à l’impuissance de se venger en vous montrant invulnérable aux invectives , et vous vous procurerez a vous-même une grande couronne de patience, en faisant servir la folie d’autrui à votre vertu. Si donc vous m’en croyez, vous renchérirez vous-même sur les injures qu’on vous adresse. On vous reproche d’être d’une naissance basse et obscure, d’être un homme de rien ! dites-vous à vous-même que vous êtes cendre et poussière ( Gen. 18. 07 . ). Vous n’êtes pas plus illustre que notre père Abraham qui s’est traité lui-même de la sorte. On dit que vous n’êtes qu un ignorant , un pauvre, un misérable ! dites comme David que vous n’êtes qu’un ver de terre sorti de la boue ( Ps. 21. 7. ). Imitez la générosité de Moise, qui, attaqué par les discours offensants d’Aaron et de Marie, loin d’implorer contre eux le Seigneur, le pria pour eux ( Nomb. 12. ). De qui voulez-vous être le disciple ? est-ce des amis d’un Dieu de bonté ou des esclaves d’un esprit de malice ? Lorsque vous êtes exposé à la tentation de renvoyer des injures, Croyez qu’on vous éprouve, qu’on veut savoir si vous vous approcherez de Dieu par la patience, ou si vous vous rangerez du côté de son ennemi par la colère. Donnez-vous le temps de délibérer et de choisir le bon parti. Ou vous apaiserez votre ennemi par un exemple de douceur, ou vous vous en vengerez par le mépris de ses outrages. Eh ! qu y aurait-il pour lui de plus chagrinant que de vous voir au-dessus de ses insultes? Ne laissez pas abattre votre courage; rougissez d’être dompté par un homme qui éclate contre vous en invectives. Laissez-le crier en vain, et se livrer à tout son dépit. Quand on frappe un homme qui ne sent rien, on se punit soi-même, parce qu’on ne se venge pas de son ennemi et qu’on persiste dans sa colère. Ainsi, quand on injurie un homme qui est au-dessus des injures, loin de trouver à satisfaire son ressentiment, on sent son dépit s’accroître. La différence de conduite vous attire à vous et à votre adversaire des noms différents. Dans l’esprit de tout le monde, lui est un homme porté à injurier, vous, une âme grande ; lui, un homme violent et emporté, vous, un homme doux et paisible. Il se repentira de ses discours, vous, vous ne vous repentirez jamais de votre vertu.

### 4.

Qu’est-il besoin de s’étendre ? ses injures lui ferment le royaume des cieux ; car les médisants ne participeront point au royaume du ciel (I. Cor. 6. 10.): vous, votre silence vous prépare ce même royaume ; car celui persévèrera jusqu’à la fin sera sera sauvé. (Matth. 10. 21.). Si vous cherchez à vous venger, si vous répondez à des injures ou à d’autres injures, quelle excuse vous restera-t-il ?

Direz-vous qu’un autre vous a irrité en commençant? Cette raison est-elle suffisante ? Le fornicateur qui se rejette sur la courtisane qui l’a excité au crime, n’en est pas moins condamné au jugement de Dieu. Il n’y a ni couronnes, ni défaites, sans adversaires. Ecoutez David: Lorsque les pécheurs, dit-il, s’élevaient contre moi, il ne dit pas, j’ai été irrité, j’ai cherché à me venger ; mais , je me suis tu , je me suis humilié , je n’ai pas même cherché à me défendre par des raisons solides (Ps. 38. 2 ). Vous , vous êtes irrité d’une injure comme si c’était quelque chose de mauvais, et vous l’imitez comme si c’était quelque chose de bon. Vous tombez dans la faute que vous ne pouvez souffrir. N’avez-vous donc des yeux que pour voir les excès des autres , tandis que vous êtes indifférent sur les vôtres propres? L’insolence est un mal ? gardez-vous de l’imiter. Dire qu’un autre a commencé , cela ne suffit pas, je le répète , pour votre excuse. Je crois même que vous serez plus inexcusable , parce que l’autre n’a point eu devant les yeux d’exemple qui pût le rendre sage , tandis que vota, qui voyez l’état ridicule où la colère met un homme , au lieu d’éviter de lui ressembler, vous vous fâchez, vous vous indignez , vous vous irritez, vous justifiez par vos emportements celui qui s’est emporté le premier. Votre conduite le décharge de toute faute et vous condamne vous-même. Si la colère est un mal, pourquoi ne pas éviter ce mal ? si elle est pardonnable, pourquoi vous fâcher contre celui qui s’y livre ? Ainsi, je le répète, dire que vous n’avez pas commencé, que vous n’avez fait que repousser, cela ne vous servira de rien. Dans les luttes des athlètes, ce n’est pas celui qui a commencé le combat, mais celui qui a vaincu son antagoniste, qui est couronne. Dans un sens contraire , ce n’est pas seulement celui qui commence le mal, mais celui encore qui suit un mauvais guide dans le péché , qui est condamné. Si l’on vous reproche outre pauvre et que vous le soyez réellement, ne vous offensez point de la vérité: si vous êtes riche, le reproche ne vous regarde pas. Ne soyez ni enflé des fausses louanges qu’on vous donne, ni irrité des fausses injures qu’on vous adresse. Ne voyez-vous pas que les flèches pénètrent dans les corps fermes et qui résistent, mais qu’elles perdent toute leur activité dans les corps mous et qui cèdent ? Croyez qu’il en est de même de l’invective. Celui qui va au-devant en reçoit l’atteinte ; celui qui cède et se retire détruit toute la force de la méchanceté qui l’attaque avec fureur. Pourquoi vous chagriner tant d’être traité de pauvre ? Souvenez-vous de votre nature; songez que vous êtes entré nu dans le monde, et que vous en sortirez nu ( Job. 1. 21.). Or , est-il rien de plus pauvre qu’un homme nu ? L’injure n’est offensante qu’autant que vous la prenez pour vous seul. Personne n’a été traîné en prison pour sa pauvreté. Ce n’est pas une chose honteuse que d’être pauvre , mais il est honteux de ne pas supporter la pauvreté généreusement.

Rappelez-vous votre Maître qui étant riche est devenu pauvre a cause de nous (I . Cor. 8. 9. ). Vous traite-t-on de fou et d’ignorant ? rappelez-vous les injures dont les Juifs ont accablé la Sagesse éternelle : Vous êtes un Samaritain, et vous êtes possédé du démon ( Jean. 8. 48. ). Si vous vous irritez, vous confirmez le reproche, car rien de plus insensé que la colère : si vous restez tranquille et pustule , vous couvrez de confusion celui qui vous insulte , parla sagesse que vous faites paraître. On vous a frappé sur la joue; le Seigneur y a été aussi frappé. On vous a couvert de crachats ; notre Maître en a été aussi couvert: Il n’a pas détourné son visage de ceux qui le couvraient de crachats (Is. 50. 6. ). Vous avez été calomnié ; le souverain juge l’a été aussi. On a déchiré votre vêtement les Juifs ont dépouillé mon Sauveur et ont partagé, sa tunique. Alors n’avez pas encore été condamné, vous n’avez pas encore été crucifié. Il vous manque beaucoup de traits pour parvenir à être sa parfaite image.

### 5.

Que toutes ces réflexions entrent dans votre âme et en guérissent l’enflure. Ces sentiments dont vous serez pénétré d’avance, calmeront dans l’occasion les saillies de votre coeur, et le mettront dans une situation tranquille et paisible. C’est là ce que dit David par ces mots : Je me suis préparé et je n’ai pas été troublé. (Ps. 118. 60.). Il faut donc vous représenter les exemples des Saints , pour vous apprendre à réprimer la violence des mouvements de votre âme. Avec quelle douceur le grand David supporta-t-il l’insolence de Seméï ! Sans se laisser emporter à la colère, il prenait cet affront comme de la main de Dieu : C’est le Seigneur , dit-il , qui a commandé à Seméï de maudire David ( 2. Rois. 16. 10.). Aussi, lorsqu’il l’appela homme de sang, homme pervers, il ne se fâcha pas contre lui , mais il s’humilia lui-même comme méritant l’injure qu’on lui adressait. Bannissez de votre âme deux sentiments; n’ayez pas une grande idée de vous-même , et ne croyez pas les autres fort au-dessous de vous. Par-là , votre esprit ne se révoltera jamais lorsqu’on prétendra vous faire un affront. C’est une chose indigne , lorsqu’on a revu un service de quelqu’un et qu’on lui a les obligations les plus essentielles, de joindre l’insulte et l’outrage à l’ingratitude. Oui , cela est indigne ; mais c’est un plus grand mal pour celui qui est l’auteur de l’offense que pour celui qui en est l’objet. Que votre ennemi vous insulte; mais vous , ne soyez pas insulté. Que les injures soient pour vous une excellente école oui vous appreniez la patience. Si vous ne vous piquez pas de ce qu’on vous dit , vous n’avez reçu aucune blessure. Si vous en ressentez de la peine , renfermez du moins cette peine au-dedans de vous-même. Mon cœur a été troublé au-dedans de moi ( Ps. 142. ), dit David. C’est-à-dire j’ai empêché que les mouvements de mon coeur ne parussent au-dehors; ce sont des flots que j’ai retenus, et à qui je n’ai point permis de se répandre hors du rivage. Apaisez votre esprit lorsqu’il se soulève et s’irrite. Que vos affections violentes respectent la présence de votre raison , et rentrent dans l’ordre comme une troupe d’enfants à la vue d’une personne respectable. Comment donc éviterons-nous les suites funestes de la colère ce sera si nous l’empêchons de prévenir la raison; si nous avons soin de la retenir dès que nous en sentons les premières atteintes; si nous nous l’assujettissons connue un cheval fougueux , en la rendant docile à la raison comme à un frein, en ne lui permettant pas de s’écarter des bornes , de s’éloigner du guide qui la conduit.

Au reste , la vertu irascible nous est fort utile dans la pratique des bonnes oeuvres, lorsque, semblable à un soldat qui marche sous son capitaine , elle est toujours prête à obéir aux ordres qu’on lui donne , et à secourir la raison contre le péché. La colère est comme le ressort de l’âme ; elle lui donne de la force pour entreprendre et soutenir les bonnes actions. Si elle la trouve énervée et amollie par le plaisir, elle la fortifie comme le fer par la trempe; elle la rend ferme et courageuse , de foibie et languissante qu’elle était. Si vous n’êtes animé d’indignation contre le vice, vous n’aurez jamais pour lui la haine qu’il mérite ; car on doit le haïr avec la même ardeur qu’on doit chérir la vertu. La colère nous est infiniment avantageuse, lorsque, assujettie à la raison et soumise à sa voix comme le chien du berger, elle est douce et traitable pour ceux qui en tirent service; elle menace, en quelque sorte , des yeux et de la voix tout étranger qui voudrait la flatter, tandis qu’elle est craintive et obéissante pour celle qu’elle connaît et qui est son amie. Tel est l’excellent secours que la partie irascible de l’âme peut procurer à la partie sage et prudente. Elle nous fait déclarer une guerre irréconciliable à tous ceux qui veulent nous nuire , sans nous permettre de lier jamais avec eux aucun commerce. Elle bannit les plaisirs perfides, et les poursuit comme le chien poursuit le loup. Tels sont les avantages que retirent de la colère ceux qui savent en bien user. Il en est de même des autres puissances de l’âme, qui deviennent bonnes ou mauvaises selon l’usage qu’on en fait. Par exemple, si on se sert de la faculté concupiscible pour se plonger dans les plaisirs des sens, on est infâme et abominable ; si on la tourne vers l’amour du Seigneur et le désir des biens éternels, on est aussi heureux qu’admirable. La partie raisonnable elle-même est susceptible de bien ou de mal. Si on en use légitimement , on est prudent et sage ; si on se sert de son esprit pour nuire à ses frères, on est rusé et dangereux.

### 6.

Prenons donc garde que les facultés qui nous ont été données par le Créateur pour notre salut, ne deviennent entre nos mains des instruments de péché. Ainsi la colère , employée quand il faut et comme il faut, produit la patience, la force et la constance ; elle devient fureur et folie, si elle s’éloigne de la droite raison. C’est pour cela que le psalmiste nous donne cet avertissement : Mettez-vous en colère et ne péchez pas ( Ps. 4. 5. ). Le Seigneur qui menace du jugement celui qui se met en colère sans raison ( Matth. 5. 22. ), ne rejette pas la colère dont on use comme d’une arme. Ces paroles: Je mettrai de l’inimitié entre vous et le serpent (Gen. 3. 15. ); et ces autres: Soyez ennemis des Madianites ( Nomb. 25. 17. ), nous apprennent qu’on peut se servir de la colère comme d’une arme. Aussi Moïse, le plus doux des hommes (Nomb. 12. 3.) , voulant punir l’idolâtrie , arma-t-il les mains des lévites pour le meurtre de ses frères. Que chacun de vous, dit-il , s’arme d’une épée, qu’il passe au travers du camp d’une porte à l’autre, et qu’il tue son frère, son parent, celui qui lui est le plus proche ( Exod. 32. 27 et 29. ). L’Ecriture ajoute un peu plus bas : Alors Moïse leur dit: Vous avez consacre aujourd’hui vos mains au Seigneur, en les baignant dans le sang de votre fils et de votre frère, afin que vous receviez la bénédiction. Qu’est-ce qui a justifié Phinées ? N’est-ce point sa juste colère contre les fornicateurs ? Doux et humain par caractère , lorsqu’il vit Zambri s’abandonner publiquement à une Madianite , sans rougir de son crime infâme, sans chercher même à le cacher, il ne put souffrir cette impudence , et obéissant à l’impulsion d’une colère légitime, il perça à la fois les cieux coupables ( Nomb. 25. ). Samuel, transporté d’un juste courroux, n’a-t-il pas égorgé, en présence de tout le monde, Agag , roi d’Amalec que Saül avait épargné contre les ordres de Dieu ( 1. Rois. 15. 33. ) ? Ainsi la colère est souvent un moyen pour faire de bonnes actions. Le prophète Elie , animé d’un saint zèle , d’une colère sage et réfléchie, a fait tuer, pour l’avantage de tout lsraël, quatre cent cinquante prêtres de Baal ; avec quatre cents hommes qui servaient aux sacrifices sur les hauts-lieux, et qui mangeaient à la table de Jézabel ( 3. Rois. 18. 19. et suiv.) Pour vous, vous vous mettez en colère sans sujet contre votre frère. Oui, sans sujet , puisque vous vous fâchez sans cesse contre lui, lorsque c’est le démon qui agit par lui. Vous faites comme les chiens qui mordent la pierre qu’on leur jette , sans toucher à celui qui l’a jetée. Celui qui est poussé par le démon est à plaindre; le démon qui le pousse est seul haïssable. Tournez donc votre colère contre ce cruel assassin des hommes , ce père du mensonge, cet auteur du péché : mais ayez pitié de votre frère, parce que, s’il persiste dans sa faute , il sera livré avec le démon aux flammes éternelles. Quoique la colère et l’indignation soient souvent prises l’une pour l’autre, on peut dire qu’elles diffèrent de nom et d’effet. L’indignation est un mouvement de l’âme vif et subit: la colère est une douleur permanente, un transport plus durable, qui nous excite à la vengeance et à rendre le mal qu’on nous a fait. Les hommes pèchent en ces deux manières: ou ils se laissent emporter à une fureur soudaine contre ceux qui les irritent, ou ils emploient l’intrigue et l’artifice pour surprendre ceux qui les ont offensés: il faut éviter l’une et l’autre.

### 7.

Comment donc empêcher que la colère ne se porte à des excès blâmables ? c’est en se prémunissant de l’humilité , que le Seigneur nous a enseignée par ses préceptes et par son exemple. D’une part il nous dit : Celui qui veut être le premier parmi vous, doit être le dernier de tous ( Marc. 9. 34.) ; de l’autre , il a supporté avec un esprit doux et tranquille celui qui le frappait ( Jean. 18. 23. ). Le Créateur et le maître du Ciel et de la terre, celui qui est adoré par toutes les créatures spirituelles et visibles, qui soutient tout par la puissance de sa parole, n’a point ouvert les abîmes de la terre pour engloutir dans l’enfer, tout vivant, l’impie qui l’avait frappé; mais il lui donne un avis et une leçon : Si j’ai mal parlé, faites voir le mal que j’ai dit ; si j’ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? Si, d’après le commandement du Seigneur, vous vous accoutumez à être le dernier de tous, serez-vous jamais indigné comme ayant été outragé sans respect pour votre mérite ? Si un petit enfant vous dit des injures, vous ne faites qu’en rire; si un frénétique vous fait des reproches diffamants, vous le regardez comme plus digne de compassion que de haine : ce ne sont donc pas les paroles qui nous blessent; ce qui nous révolte, c’est le mépris que nous paraît faire de nous celui qui nous invective, et la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes. Si donc nous bannissons de notre amie ce double sentiment, toute injure ne sera pour nous qu’un vain son qui se perd dans l’air. Ainsi calmez les mouvements de votre colère et de votre indignation ( Ps. 36. 8.) , si vous voulez vous mettre à l’abri de la colère de Dieu, qui éclate du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes (Rom. 1. 18.). Si par votre sagesse vous venez à bout d’arracher la colère, cette racine amère , vous détruirez à la fois beaucoup d’affections perverses dont elle est le principe. Car les tromperies, les ronrons, les perfidies, les méchancetés, les embûches, l’audace, et mille autres vices pareils , sont les rejetons de cette racine funeste. Prenons donc garde d’introduire en nous un si grand mal, qui altère la bonne constitution de notre âme, obscurcit les lumières de notre raison, nous éloigne de Dieu, étouffe les sentiments de la nature , allume la guerre , met le comble à tous les maux , ouvre l’entrée au-dedans de nous à un démon dangereux, à un étranger impudent, et la ferma à l’Esprit-Saint. Car l’esprit de douceur n’habite point partout ou règnent les inimitiés, les contentions, les querelles , les emportements, les divisions, qui causent des troubles éternels. D’après l’avis de saint Paul, bannissons d’entre nous toute colère , tout emportement , toute clameur, enfin toute malice ( Eph. 4. 31. ). Soyons bons et charitables les uns à l’égard des autres. Bienheureux ceux qui sont doux , dit l’Évangile , parce qu’ils possèderont la terre (Matth. 5. 4.). Attendons la félicité promise aux âmes douces, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR L’ENVIE.

%%%Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Neunte Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr. 10)

### SOMMAIRE

ENVIE, passion diabolique, funeste surtout à celui qu’elle tourmente ; mal incurable , mal pernicieux dont on a vu les tristes effets dès l’origine du monde; attaque et persécute ceux qu’elle devrait chérir davantage; exemple de Saül à l’égard de David , des fils de Jacob à l’égard de Joseph leur frère, des Juifs à l’égard du Sauveur : fuir celui que l’envie possède comme un animal venimeux : manège de l’envieux pour décrier les autres : on peut se garantir de cette passion en apprenant à dédaigner les richesses et la gloire , et à n’estimer que la vertu, avec laquelle l’envie est incompatible. L’envie est peinte dans toute l’homélie avec les traits les plus véritables et les plus naturels; l’orateur la fait parler et agir comme elle parle et agit dans le monde.

### 1.

DIEU est la bonté par essence, il se plaît à combler de biens tous ceux qui en sont dignes; le démon est plein de malice et l’inventeur de toutes sortes de méchancetés. L’Etre bon est incapable de ressentir l’envie; l’envie accompagne toujours le démon. Garantissons-nous, mes frères, de cette passion funeste; ne participons pas aux crimes de notre plus terrible adversaire, de peur que nous ne soyons enveloppés dans la sentence qui le condamne. Eh! si les superbes sont condamnés comme lui, les envieux pourront-ils éviter les supplices qui leur sont préparés ?

Il n’est point de passion plus pernicieuse que l’envie. Elle nuit moins à ceux qu’elle attaque, qu’à celui qui l’éprouve et qui trouve en elle un bourreau domestique. L’envie mine et consume ceux dont elle s’empare, comme la rouille ronge le fer. On dit que les vipères ne sortent du ventre de leur mère qu’en le déchirant[[3]](#footnote-53); c’est ainsi que l’envie dévore l’âme qui lui donne entrée. L’envie est une douleur que l’on conçoit de la prospérité d’autrui : voilà pourquoi l’envieux n’est jamais exempt de peine et de tristesse. Le champ d’un voisin est-il fertile, sa maison regorge-t-elle de biens, mène-t-il une vie douce et commode! tous ces avantages désolent l’envieux et entretiennent sa maladie. Il ressemble à un corps nu sur lequel on lance des traits de toutes parts. Un homme a-t-il du courage ou de l’embonpoint, cela blesse l’envieux. Un autre est-il recommandable par sa bonne mine ? c’est pour lui un nouveau coup. Un autre se distingue-t-il par les qualités de l’âme, est-il considéré et admiré pour ses lumières et pour son éloquence ? un autre a-t-il de grandes richesses, aime-t-il à se signaler par ses libéralités, se Malt-il à faire part de ses biens aux pauvres, est-il comblé de louanges par ceux qu’il comble de bienfaits? ce sont là autant de traits qui pénètrent et qui percerait; coeur de l’envieux. Ce qu’il y a de fâcheux dans sa maladie, c’est qu’il ne peut la déclarer il marche les yeux baissés en terre, triste et confus, en proie au mal intérieur qui le dévore. Si on lui demande ce qui le chagrine, il rougit de l’avouer; il n’oserait dire :

Je suis rempli d’envie et de fiel; le bonheur de mon ami m’afflige; je m’attriste de la joie de mon frère ; je ne puis souffrir le spectacle de la prospérité d’autrui ; la bonne fortune de mon prochain fait mon infortune. Voilà ce qu’il dirait, s’il voulait convenir de la vérité; mais n’osant découvrir une plaie aussi honteuse, il renferme au dedans de lui-même le mal qui déchire et ronge ses entrailles.

### 2.

Il n’y a ni médecin, ni remède qui puissent guérir cette maladie, quoique les écritures soient pleines de recettes pour toutes sortes de maux. Rien ne peut soulager l’envieux, s’il ne voit tomber dans le dernier malheur celui auquel il porte envie. Il ne cesse de haïr un homme heureux, que quand il devient malheureux et qu’il n’est plus qu’un objet de pitié. Il ne se rapproche de lui et ne se déclare son ami que quand il le voit répandre des larmes et déplorer ses disgrâces. Il n’a point partagé sa joie, et il partage ses pleurs. Il plaint le renversement de sa fortune et vante sa prospérité passée, non par un sentiment d’humanité et de compassion, mais pour aigrir sa douleur par le souvenir de ce qu’il a perdu. Il relève le mérite d’un enfant qui vient de mourir, il en fait de grands éloges. Qu’il était beau! dit-il ; qu’il avait d’esprit! qu’il était propre à tout ! S’il vivait encore, il ne daignerait pas même le gratifier d’un souhait favorable. Cependant s’il remarque que plusieurs parlent avantageusement du mort, il change de manière et reprend ses sentiments d’envie. Il admire les richesses d’autrui, quand elles ont été enlevées par un accident: c’est quand elles ont été ruinées par la maladie qu’il loue la beauté, la force, la santé. En un mot, il est aussi ennemi du bonheur qui existe, qu’ami de celui qui n’est plus.

### 3.

Est-il une passion plus dangereuse que celle dont nous parlons? c’est le poison de la vie, le fléau de la nature, l’ennemi de Dieu et de ses graves. N’est-ce pas l’envie qui a poussé le démon à déclarer la guerre à l’homme! guerre par laquelle il s’est attaqué à Dieu même. Ne pouvant souffrir les grands avantages dont Dieu avait comblé l’homme, il s’est tourné contre l’homme, parce qu’il ne pouvait se venger sur Dieu. Caïn a suivi la même conduite. C’est le premier disciple du démon, duquel il a appris l’envie et le meurtre, ces deux attentats dont l’un est une suite de l’autre, et que S. Paul réunit en disant : Ces hommes qui ne respirent que l’envie et le meurtre (Rom. 1. 29. ). Qu’a donc fait Caïn ? s’étant aperçu que Dieu comblait Abel de races particulières, il en conçut de la jalousie, et potin se venger de l’Auteur des grâces, il fit périr celui qui en était l’objet. Comme il ne pouvoir s’attaquer à Dieu personnellement, il s’en prit à son frère et le tua. Mes frères, fuyons l’envie, ce maître d’impiété, ce père de l’homicide , ce destructeur de la nature, cet ennemi du sang et de la parenté, ce vice le plus absurde et le plus déraisonnable.

O homme, pourquoi t’affliger, puisque tu ne souffres aucun mal? pourquoi faire la guerre à celui qui possède quelques avantages sans ravoir causé aucun tort ? Que si tu es animé contre lui, quoique tu en aies reçu des services, ne vois-tu pas que tu t’opposes lui-même à ton propre bien. Tel était Saül, pour qui les services importants qu’il avait reçus de David ne furent qu’une occasion de lui déclarer une guerre implacable. Quoiqu’il eût été délivré de ses fureurs par les sous harmonieux et divins de sa harpe, il lui jeta sa lance et voulut percer l’auteur de ce bienfait. Ce n’est pas tout: le même David l’avait sauvé avec son armée des mains de l’ennemi ; il avait effacé la honte que Goliath imprimait à tout son peuple; cependant, parce que de jeunes filles avaient loué plus que lui le jeune vainqueur, parce, qu’elles avaient dit dans leurs chansons : Saül a tué mille Philistins , mais David en a tué dix mille (1. Rois. 18. 7.) ; ces seules paroles et ce témoignage rendu à la vérité, lui inspirent contre David une haine mortelle. Après avoir tout tenté pour le faire périr dans son palais, il le bannit de sa cour : et sa haine ne s’arrêtant pas là, il arme trois mille hommes et se met à leur tête pour le chercher dans les déserts où il se cachait. Si on lui eût demandé la cause de la guerre qu’il avoir déclarée à David, il n’en eût pu alléguer d’autre que les services qu’il lui avait rendus , et sa modération à son égard. Dans le temps même où il le persécutait, surpris pendant le sommeil, et pouvant être facilement tué par un ennemi dont il poursuivait la mort, il fut sauvé de nouveau par l’homme juste, qui craignit de mettre la main sur sa personne. Loin d’être adouci par un tel bienfait, il se mit derechef à la tête d’un corps de troupes, et continua de poursuivre le conservateur de ses jours, jusqu’à ce que, pris une seconde fois dans une caverne, il manifesta toute sa perversité, et fit éclater davantage la vertu de son ennemi.

L’envie, sans doute, est l’espèce d’inimitié la plus implacable. Les bienfaits adoucissent les autres ennemis; ils ne font qu’irriter les envieux, qui sont plus indignés, plus affligés, plus désoles, à proportion qu’ils reçoivent de plus grands services. ils savent moins de gré des bienfaits , qu ils ne sont fâchés de la puissance du bienfaiteur. Sur quelle bête farouche, sur quel animal sauvage, ne l’emportent-ils pas en cruauté et en férocité Ou apprivoise les chiens en les nourrissant, on rend les lions traitables en les flattant ; les bons offices et les égards aigrissent de plus en plus les envieux.

### 4.

Qu’est-ce qui a réduit Joseph en servitude ? n’est-ce pas l’envie de ses frères ? Et ici admirons la robe de cette passion. Pour détourner l’effet de certains songes, ils firent leur frère esclave, espérant que par là il ne serait jamais adoré par eux. Toutefois, si les songes annoncent la vérité, quel moyen d’en arrêter l’effet ? si ce ne sont que de fausses visions, pourquoi porter envie à un homme qui est dans l’erreur? Mais la Providence divine disposait les choses de la sorte pour confondre leur malice. Les voies mêmes qu’ils employaient pour empêcher l’exécution des desseins de Dieu, c’est ce qui les fit parvenir à leur fin. Si Joseph n’eût pas été vendu, il ne serait pas venu en Egypte; il n’aurait pas été, pour sa sagesse, victime de la perfidie d’une femme impudique; il n’aurait pas été mis en prison; il n’aurait pas lié commerce avec des officiers de Pharaon; il n’aurait pas expliqué des songes, ce qui fut l’origine de la grande puissance qu’il acquit en Egypte ; enfin il n’aurait as été adoré par ses frères, que la famine amena devant lui.

Mais parlons de l’envie la plus furieuse et la plus éclatante, que la fureur des Juifs a excitée contre le Sauveur. Pourquoi lui portait-on envie ? à cause de ses miracles. Et quel était le but de ses miracles? le salut des malheureux qui avaient besoin de secours. Les pauvres étaient nourris; et Celui qui les nourrissait était attaqué. Les morts étaient ressuscités ; et celui qui les rendait à la vie était en butte à la haine. Les démons étaient chassés, et celui qui leur commandait était persécuté. Les lépreux étaient guéris, les boiteux marchaient, les sourds entendaient , les aveugles voyaient ; et celui qui opérait ces prodiges de bienfaisance était mis en fuite. Enfin les Juifs livrèrent à la mort l’Auteur de la vie; ils firent battre de verges le Libérateur des hommes ; ils condamnèrent le souverain Juge du monde: tant il est vrai que l’envie ne respecta jamais rien !

C’est la seule arme que le fléau de nos âmes, le démon qui se réjouit de notre perte, a employée dès l’origine du monde , et qu’il emploiera jusqu’à la lin pour percer les hommes et pour les renverser. C’est l’envie qui l’a précipité du ciel; il cherche par la même passion à nous faire tomber avec lui dans le même abîme.

Celui-là donc était sage , qui ne permet pas même de manger avec un envieux (Prov. 23.6. ), voulant entendre tout autre commerce par celui de la table. On a soin d’éloigner du feu les matières inflammables : c’est ainsi qu’il faut nous retirer, autant qu’il est possible, de toute liaison avec les envieux , et nous mettre hors de l’atteinte de leurs traits. Car on ne peut être en butte à l’envie, qu’autant qu’on a avec elle des rapports plus ou moins prochains, selon cette parole de Salomon: La jalousie de l’homme vient de son compagnon (Eccl. 4. 4.). Non, sans doute, le Scythe ne porte pas envie à l’Egyptien, mais à quelqu’un de sa nation, dans la meule nation ; les inconnus ne causent point de jalousie, mais ceux avec qui on a le plus de rapports ; par exemple , les voisins , les personnes de la mime profession et du même fige, les parents proches., les frères, et en général, comme la nielle est la maladie propre du blé, ainsi l’envie est le vice qui altère l’amitié. La seule chose qu’on peut louer dans l’envie, c’est que plus elle est violente, plus elle tourmente celui qu’elle possède. Les traits qu’on lance avec impétuosité sur un corps extrêmement dur, rejaillissent contre celui qui les a poussés : ainsi les mouvements de l’envie , sans nuire à ceux qu’elle attaque , sont des coups portés à l’envieux. Quel est l’homme qui, par sa tristesse, a diminué les avantages de son prochain? mais il se déchire lui-même et se consume.

Combien ne hait-on pas les hommes tourmentés par l’envie ? On les regarde comme plus à craindre que les animaux venimeux. Ces animaux ne répandent leur venin qu’en faisant une plaie, de sorte que la partie mordue se corrompt peu à peu et se dissout. Plusieurs pensent que les envieux blessent par leurs seuls regards ; que les corps les mieux constitués, les corps dans toute la vigueur et toute la fleur de l’âge, sont desséchés par la malignité de l’envie, et que des yeux des personnes envieuses il coule une humeur qui gâte et altère tout ce qu’elle touche[[4]](#footnote-57). Pour moi, en rejetant cette opinion qui a tout l’air d’une fable du peuple et d’un ancien conte, je dis que les démons, ennemis de tout bien, voyant la grande conformité qui est entre eux et l’envie, emploient cette passion pour exécuter leurs mauvais desseins, et vont jusqu’à se servir des yeux de l’envieux comme d’un instrument pour opérer leurs maléfices. Et vous n’avez pas horreur de vous constituer le ministre du malin esprit, d’admettre en vous une passion par laquelle vous deviendrez l’ennemi de ceux qui ne vous ont fait aucun mal, l’ennemi de Dieu même, la bonté par essence et incapable d’envie.

### 5.

Fuyons le plus odieux des vices, un vice de l’invention du démon , une semence de l’ennemi , le précepte du serpent antique, le gage d’un supplice éternel, la privation du royaume céleste, un obstacle à la piété, une route à l’enfer. Le visage seul de l’envieux décèle le mal intérieur qui le consume. Ses yeux sont desséchés et obscurcis, ses joues pendantes, son sourcil refrogné; son âme agitée et troublée est incapable de discerner la vérité. Il ne sait, ni louer une action vertueuse, ni applaudir une éloquence forte et brillante, ni admirer ce qui est le plus digne de notre admiration. Semblables aux vautours qui, dédaignant les prairies et ces lieux agréables d’où se répand une odeur suave, se portent avec impétuosité vers l’infection et la pourriture; semblables encore à ces mouches qui laissent les parties saines pour se jeter sur un ulcère, les envieux ne regardent pas même ce qu’il y a de beau et d’éclatant dans la vie des hommes; ils s’attachent à ce qu’il y a de faible et de défectueux. Si l’on commet quelques fautes, qui sont inévitables vu la fragilité humaine, ils ont grand soin de les divulguer , et c’est par-là qu’ils veulent que les autres soient connus; comme ces peintres malins et grotesques, qui faisant le portrait d’un homme , le font remarquer par un nez de travers, par une loupe, une bosse, par quelque défectuosité et mutilation qui viennent de la nature ou d’un accident. Ils sont admirables pour mépriser ce qu’il a de plus digne de louanges en le prenant du mauvais côté, et pour décrier une vertu par le vice qui l’avaisine. Le courage à leurs yeux est témérité, la sagesse stupidité, la justice dureté, la prudence artifice; l’homme magnifique est fastueux , le libéral est prodigue, l’économe est avare: en un mot, ils ne manquent jamais de donner à chaque vertu le nom du vice qui lui est opposé.

Quoi donc ? nous arrêterons-nous à attaquer l’envie ? ce ne serait là que la moitié du traitement. Montrer à un malade le danger de sa maladie pour qu’il y apporte une attention convenable, cela n’est pas inutile: mais le laisser là sans essayer de lui rendre la santé, ce serait l’abandonner à lui-même et le livrer à son mal. Que devons-nous donc faire pour empêcher la passion de l’envie de s’emparer de notre coeur, ou pour l’en bannir si elle y est entrée? Premièrement, nous ne devons pas trop estimer les avantages humains, l’opulence, la gloire, la santé: car notre félicité ne consiste pas dans des biens périssables, mais nous sommes appelés à la possession de biens éternels. Ainsi il ne faut porter envie, ni au riche pour ses richesses, ni à l’homme puissant pour l’étendue de son autorité, ni aux personnes robustes pour la bonne constitution de leur corps, ni à l’orateur habile pour son éloquence. Ces avantages, qui sont des instruments de la vertu quand on en use comme il faut, ne font pas par eux-mêmes le bonheur. Celui qui en abuse est à plaindre; il ressemble à un homme qui tournerait volontairement contre lui-même une épée qu’il aurait prise pour se défendre de l’ennemi. Si l’on voit un homme se servir des biens présents selon les règles d’une droite raison, dispenser avec sagesse ce qu’il a recru de Dieu, ne pas amasser pour sa propre jouissance, on doit le louer et l’aimer pour son caractère charitable et libéral envers ses frères. Quelqu’un se distingue par ses grandes connaissances, il est honoré pour la manière dont il parle de Dieu et dont il explique les divines Ecritures: ne lui portez pas envie, et one désirez pas que cet interprète des saints Livres garde le silence, si, par la grâce de l’Esprit Divin, il est admiré et applaudi par des auditeurs. Son talent est votre bien, et c’est à vous, si vous voulez en profiter, qu’a été envoyé le don de l’instruction. On ne bouche pas une source abondante : on ne ferme pas les yeux lorsque le soleil brille; et loin d’être jaloux de son éclat, on s’en souhaite la jouissance à soi-même. Et vous, lorsqu’une éloquence spirituelle jaillit avec abondance dans l’église; lorsqu’un coeur pieux , rempli des dons de l’Esprit-Saint, les répand comme d’une source, vous n’écoutez pas ses discours avec joie, vous ne recevez pas ses instructions avec reconnaissance! mais les applaudissements que lui donnent les auditeurs vous blessent! vous voudriez que personne ne louât ses paroles, que personne n’en profitât! Pourrez-vous justifier de telles disputions devant le souverain Juge de nos coeurs ? Il faut regarder les qualités de l’âme comme des beautés naturelles. Quant à l’homme riche, puissant et robuste, on doit l’aimer et le considérer s’il fait un usage légitime et raisonnable des instruments communs de la vie, s’il fait part libéralement de ses richesses aux pauvres, s’il emploie ses forces à soulager les faibles, et s’il croit que ce qu’il possède appartient plus aux autres qu’à lui-même. Ceux qui n’ont pas ces sentiments sont plus dignes de pitié que d’envie, parce qu’ils n’ont que plus de facilités pour le vice, et qu’ils ne font que se perdre avec plus d’embarras et de faste. Un riche est à plaindre quand il emploie ses richesses à faire des injustices : mais s’il les consacre à de bonnes oeuvres, elles ne doivent point l’ex-poser à l’envie, puisque tout le monde en profite; à moins qu’on ne porte la perversité jusqu’à s’envier à soi-même ses propres biens. En un mot, si l’on s’élève par la pensée au-dessus des choses humaines, si l’on n’envisage que ce qui est vraiment beau et louable, on n’aura garde de croire qu’aucun des biens périssables et terrestres soit capable de rendre heureux. Or, un homme qui est tellement disposé que les grands avantages du monde ne le touchent pas , il est impossible qu’il soit dominé par l’envie.

Si vous désirez vivement la gloire , si vous voulez vous distinguer de tout le monde, sans pouvoir même vous contenter de la seconde place (car c’est-là une autre source d’envie), détournez votre ardeur, comme le cours d’un fleuve , vers la possession de la vertu. Ne soyez jaloux, ni d’amasser de grandes richesses , ni d’acquérir la gloire du monde. Ces avantages ne dépendent pas de vous. Soyez juste, sage, prudent, courageux, patient dans les disgrâces que vous suscite la piété. Par-là , vous vous sauverez vous-même, et vous possèderez une gloire plus solide par de plus solides biens. La vertu dépend de nous; nous pouvons être vertueux si nous voulons nous en donner la peine: mais il n’est pas toujours en notre pouvoir d’être possesseurs d’amples richesses , d’une grande puissance et d’une figure avantageuse. Si donc, de l’avent de tout le monde, la vertu est le plus grand des biens, le plus durable, le plus précieux, nous devons travailler à l’attirer en nous : or nous ne l’y attirerons jamais, si notre âme n’est purgée de toutes les passions, et surtout de l’envie.

### 6.

Ne voyez-vous pas que la dissimulation est un grand vice ? or c’est un fruit de l’envie, qui apprend aux hommes à être doubles et à déguiser, sous une belle apparence d’amitié, la haine secrète qu’ils couvent dans le coeur; semblables à ces écueils dans la mer, qui ne sont couverts que d’un peu d’eau, et qui causent des naufrages imprévus quand on va les heurter imprudemment. Puis donc que de l’envie, comme d’une source funeste, découlent une mort spirituelle, la perte des vrais biens, la séparation de Dieu, le mépris des lois , le renversement de tout ce qu’il y a de meilleur au monde, suivons le précepte de l’Apôtre : Ne nous laissons pas aller au désir d’une vaine gloire, ne nous piquons pas mutuellement, ne soyons pas envieux les uns des autres (Gal. 5. 26.); mais plutôt soyons bienfaisants et charitables , nous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu nous a pardonné (Eph. 4. 32.), en Jésus-Christ notre Seigneur, avec qui soit la gloire au Père et à l’Esprit-Saint dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR LE MÉPRIS DES CHOSES DE CE MONDE.

%%%Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Dreizehnte Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr.21)

### SOMMAIRE.

L’ORATEUR , après avoir loué ceux qui l’écoutent , sur l’empressement qu’ils témoignent pour l’entendre , les avertit d’être en garde contre le démon , leur ennemi, qui cherche à les séduire par l’appât des objets et des plaisirs trompeurs de ce monde : il montre qu’ils ue doivent s’attacher ni à la vie, ni aux richesses, ni à la puissance , ni au plaisir du boire et du manger ; qu’enfin ils doivent s’embarrasser peu de leur corps, s’occuper surtout de leur aune, répandre leurs biens dans le sein des pauvres, au lieu de les retenir et de les dissiper à leur grand préjudice. Il était survenu il y avait quelques jours , près de l’église , un grand incendie qui avait fait assez de ravage , mais sans toucher au temple: saint Basile attribue cet incendie au démon, en disant qu’il a tourné à la confusion de cet esprit impur. Il essaie de consoler ceux que la flamme avait grièvement endommagés, en leur proposant l’exemple de Job , dont il exalte la patience. Il met dans la bouche de ce saint homme un très-beau et long discours , par lequel il le fait répondre aux reproches de sa femme. Il conclut par faire voir comment sa patience fut récompensée.

### 1.

JE craignais, mes frères, en vous reprenant toujours avec quelque force , de vous être enfin à charge, et de paraître m’expliquer avec plus de liberté qu’il ne convient à un étranger, à un homme sujet aux mêmes imperfections que vous. Mais les réprimandes que je me suis permises n’ont fait que ranimer votre amont pour moi ; les coups que vous ont portés mes discours ont allumé davantage votre ardeur. Et en cela il n’y a rien d’étonnant. Vous êtes sages dans les choses spirituelles : or, dit Salomon dans ses proverbes, reprenez le sage, et il vous aimera ( Prov. 9. 8. ). C’est pour cela, mes frères, que je reviens encore au nième sujet d’instruction, afin de vous arracher des filets du démon autant qu’il sera en moi. Cet ennemi de la vérité nous attaque, tous les jours avec autant de force que d’adresse ; il nous combat, comme vous savez, par nos propres désirs, et se sert pour nous nuire de nos propres faiblesses. Comme le Seigneur a enchaîné une grande partie de sa puissance par des lois indissolubles, et qu’il n’a point permis à sa fureur de détruire entièrement le genre humain, cet esprit envieux s’aide adroitement de notre folie pour remporter sur nous la victoire. Et de même que les malfaiteurs et les brigands dont l’occupation est de s’enrichir des dépouilles d’autrui , ont coutume, sils ne peuvent réussir par la force ouverte, de se placer en embuscades dans les parties des chemins coupés par des vallées profondes ou ombragées d’arbres touffus, pour n’être pas aperçus des voyageurs, et pour les attaquer tout-à-coup en les faisant tomber dans le péril avant qu’ils puissent le voir : ainsi notre plus ancien ennemi , Satan s’enfonce dans les ombres des voluptés mondaines, qui, dans le chemin de la vie, sont fort propres à cacher ce brigand et à nous dérober ses attaques, afin de tomber sur nous à l’improviste, et de semer sous nos pas les piéges de la perdition.

Si donc nous vouions parcourir le chemin de cette vie en fureté, présenter à Jésus-Christ nos corps et nos âmes sans qu’ils soient défigurés d’aucune blessure honteuse : si nous voulons remporter les couronnes de la victoire, nous devons être attentifs, porter de tous côtés les yeux de notre esprit, nous défier de toutes les choses qui nous flattent, passer rapidement sans nous y arrêter, sans y attacher nos pensées et nos désirs, quand même l’or répandu partout serait prêt à venir dans nos mains : Si vous avez des richesses en abondance, dit David, n’y attachez pas votre coeur (Ps. 61. 11. ) ; quand même la terre nous produirait toutes sortes de délices et nous montrerait des tentes somptueuses : Notre vie, dit saint Paul, est dans le ciel, d’où nous attendons le Seigneur Jésus ( Phil. 3. 20. ) ; quand même nous pourrions passer nos jours en festins , en jeux, en danses, en concerts de musique : Vanité des vanités , dit le sage, et tout n’est que vanité ( Eccl. 1. 2. ) ; quand même il se présenterait à nous de beaux corps, dans lesquels habitent de méchantes âmes : Fuyez, dit Salomon, devant le visage de la femme comme devant un serpent ( Eccl. 21. 2.) ; quand même on nous offrirait des principautés, des puissances, des troupes de satellites ou de flatteurs, un trône élevé, éclatant, auquel seraient enchaînées par un esclavage volontaire des nations et des villes : Toute chair, dit le Prophète, n’est que de l’herbe ; toute la gloire de l’homme est comme l’herbe des champs : l’herbe sèche et la fleur tombe (ls. 40. 6. ). C’est sous tous ces objets flatteurs que se cache l’ennemi commun, attendant que, séduits par les choses visibles, nous nous détournions de la voie droite, nous allions nous jeter dans les embûches qu’il nous dresse. Il est fort à craindre que nous ne tombions imprudemment dans ses piéges ; que, nous persuadant que les plaisirs qui se présentent à nous ne sont nullement dangereux, nous n’avalions l’hameçon caché sous un appât trompeur ; qu ensuite , soit librement, soit comme nécessairement , nous soyons enchaînés aux objets sensibles, et qu’enfin la volupté nous entraîne dans la caverne redoutable du brigand, je veux dire à la mort.

### 2.

Ainsi , fines frères, il nous est utile et nécessaire à tous de ceindre nos reins comme des voyageurs ou des coureurs, et, cherchant de toutes parts à rendre nos âmes légères pour cette course, de nous bâter, sans nous détourner d’un instant, d’arriver au terme de notre voie.

Et qu’on ne m’accuse pas d’inventer des mots nouveaux, parce que j’appelle la vie de l’homme une voie ; le prophète David l’appelle ainsi : Heureux, dit-il, ceux qui marchent avec innocence dans la voie et dans la loi du Seigneur ( Ps. 118. 1. ) ! Le même Prophète criant au Seigneur lui disait : Éloignez de moi la voie de l’iniquité , et faites-moi miséricorde suivant votre loi. ( Ps. 118. 29.). Pour remercier Dieu du prompt secours qu’il lui avait donné contre ses ennemis, montant sa harpe sur le ton de l’allégresse : Est-il un autre Dieu que le nôtre , disait-il, le Dieu qui m’a revêtu de force, qui a rendu ma voie pure et innocente ( Ps. 17. 32) ? Enfin, il désigne partout , sous le nom de voie, la vie des hommes, soit quelle soit vertueuse ou criminelle. Et il a raison, sans doute. Ceux qui entreprennent un long voyage qu’ils veulent achever, doublent le pas, remuent les pieds avec beaucoup de vitesse , et vont, sans s’arrêter, d’espace eu espace, jusqu’à ce qu’ils soient parvenus au terme de leur route. Ainsi ceux qui sont introduits dans le monde par le Créateur, entrent d’abord dans les diverses divisions du temps, et, en quittant l’une pour en prendre une autre, ils arrivent au terme de la vie. La vie présente ne vols semble-t-elle pas une longue route continue, distinguée par les différeras âges comme par des stations ? On entre dans cette route en sortant du ventre de sa mère ; elle se termine au tombeau, où tout le monde arrive, les uns plus tôt, les autres plus tard : les uns achèvent leur carrière en passant par tous les intervalles du temps ; les autres disparaissent dès l’entrée, sans s’arrêter même aux premières stations de la vie. Les chemins qui conduisent d’une ville à une autre, on peut n’y point entrer si l’on veut, et n’y point marcher ; mais le chemin de la vie, quand nous voudrions nous arrêter dans notre course, nous saisit malgré nous, il nous entraine vers le terme marqué par le Seigneur. Oui, mes frères, du moment que nous sommes sortis de la porte qui conduit à cette vie, et que nous sommes entrés dans cette route , il nous faut absolument arriver à la fin. Sitôt que chacun de nous e quitté le sein maternel, enchaîné au cours da temps il est entraîné, laissant derrière lui le jour qu’il a vécu, et ne pouvant , quand il le voudrait, revenir au jour d’hier.

Nous nous réjouissons à mesure que nous avançons ; nous sommes ravis d’être transportés d’un âge à un autre , comme si nous acquerrions quelque avantage : nous nous estimons heureux de passer de l’enfance à l’âge viril, de l’âge viril à la vieillesse. Nous ne pensons pas que chaque jour que nous vivons abrége notre vie ; nous ne sentons pas qu’elle se dépense à chaque instant : enfin nous ne la mesurons que par le temps qui s’est écoulé, sans faire attention qu’il est incertain combien le Dieu qui nous a fait entrer dans la carrière de la vie prolongera encore notre course, quand il fermera la lice à chacun de ceux qui y courent ; que nous devons toujours être prêts pour le départ, et attendre, les yeux attentifs, le signal du Seigneur. Que vos reins soient ceints, dit l’Evangile ; ayez dans vos mains des lampes ardentes, et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître revienne des noces ; afin que, lorsqu’il sera venu et qu’il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt ( Luc. 12. 35. ).

### 3.

Nous n’examinons pas assez attentivement quels sont les fardeaux légers pour notre course, les plus faciles à transporter dans le grand voyage, les plus propres à ceux qui les possèdent , et les plus utiles pour l’autre vie : quels sont , d’un autre côté, les fardeaux pesants liés à la terre , qui par leur nature ne peuvent s’attacher à l’homme pour toujours , qui ne peuvent accompagner leurs maîtres et passer avec eux par la porte étroite. Nous laissons ce qu’il faudrait amasser, et nous amassons ce qu’il faudrait négliger. Ce qui peut s’unir à nous et faire l’ornement de notre âme et de notre corps, nous ne le regardons pas même ; et ce qui nous sera toujours étranger, ce qui ne fait que nous couvrir de déshonneur, nous l’entassons avec empressement, nous livrant à un travail aussi vain, que si quelqu’un, s’abusant lui-même , voulait remplir de liqueurs des tonneaux percés.

Je crois que les moins éclairés savent assez que les objets les plus agréables de cette vie, les objets que les hommes recherchent avec le plus de fureur, ne sont pas de nature à être vraiment à nous; qu’ils sont aussi étrangers à ceux qui croient en jouir, qu’à ceux qui en sont privés absolument. Celui qui a amassé des monceaux d’or n’en sera pas toujours le maître : il a beau le lier de toutes parts à sa personne, ou il lui échappe dès cette vie et passe en des mains plus puissantes ; ou dut moins, à l’instant du trépas, il l’abandonne sans vouloir l’accompagner au-delà de ce terme. Le malheureux dont on sépare malgré lui l’âme du corps, et que l’on contraint de partir pour un autre monde, jette souvent les yeux vers ses richesses, et déplore les peines qu’il s’est données pour les amasser; tandis que ces richesses songent à passer entre d’autres mains , en ne lui laissant que le regret de s’être consumé pour elles en vains travaux, et de s’être souillé du crime de l’avarice. Quand un homme possèderait de vastes domaines, des palais magnifiques, de nombreux troupeaux de toutes espèces, quand il serait environné de toute la puissance humaine, il ne jouira pas éternellement de ces avantages ; mais après qu’ils lui auront fait quelque temps un nom, il sera bientôt obligé de céder tout cela à d’autres, et de se contenter pour son partage de quelques pieds de terre. Souvent même avant le tombeau, avant que de sortir de la vie, il verra toute sa prospérité passer à des étrangers, à ses ennemis peut-être. Que de grands héritages, que de plais, que de villes et de nations n’avons-nous pas vu changer de maîtres du vivant de ceux qui les possédaient ! N’avons-nous pas vu des esclaves monter sur le trône, et leurs maîtres réduits à être les sujets et les serviteurs de leur propres esclaves, les choses humaines changeant tout-à-coup de face comme dans les jeux de hasard ?

### 4.

Quant à ce que nous avons imaginé pour le boire et le manger, quant à tous ces raffinements qu’un faste insolent a inventés pour satisfaire un ventre ingrat, qui ne garde rien de ce qu’on lui confie ; quand nous serions occupés sans cesse à le remplir, ce que nous lui donnons serait-il à nous ?

Les viandes et les liqueurs, après avoir flatté un moment notre goût dans le passage, nous dégoûtent comme étant superflues et incommodes : nous nous empressons de les jeter au-dehors, parce qu’elles exposeraient notre vie au plus grand danger si elles s’arrêtaient dans les entrailles. L’intempérance a causé la mort à un grand nombre d’hommes, ou les a mis hors d’état de rien goûter à l’avenir. Les commerces honteux , les impudicités et les dissolutions , tous !es excès auxquels nous porte la rage de la concupiscence, ne causent-ils pas à notre nature un dommage manifeste ? n’usent-ils pas notre tempérament ? n’épuisent-ils pas nos forces ? n’altèrent-ils pas la vigueur de nos membres, en les privant de la nourriture qui leur est la plus convenable? Après qu’on a assouvi d’infatues désirs , lorsque le crime consommé a ralenti la passion, et que l’âme, revenue à elle-même comme d’une ivresse, réfléchit dans le calme sur l’abîme où elle s’est plongée, elle se repent alors de son incontinence , parce qu’elle sent que le corps est languissant et faible, incapable de remplir ses fonctions ordinaires. Voilà pourquoi les maîtres d’escrime prescrivent aux jeunes athlètes des lois sévères, lesquelles mettent leurs corps à l’abri de la volupté, ne leur permettant pas même de regarder de belles femmes, s’ils sont jaloux de remporter la couronne, parce que, sans doute, l’incontinence ne peut mériter le prix aux combattants, qu’elle ne fait que les exposer au ridicule.

### 5.

Nous devons négliger et ne pas même daigner regarder tout ce qui est absolument étranger et superflu, ce qui ne peut jamais nous devenir propre, en même temps que nous devons nous occuper avec la plus grande attention de ce qui est vraiment à nous. Et qu’est-ce qui est vraiment à nous ? L’âme par laquelle nous vivons, être spirituel , intelligent, qui n’a besoin d’aucune des choses qui l’appesantissent ; et le corps qui a été donné à l’âme par le Créateur comme un véhicule pour cette vie. Voilà l’homme ; c’est une intelligence liée et attachée à une chair qui a été faite pour elle. C’est-1à ce que le sage Ouvrier de l’univers forme dans le sein maternel ; c’est-là ce qui, au moment de la naissance, sort de cette retraite ténébreuse et parois au jour ; c’est-là ce qui est établi pour commander aux ares terrestres : c’est à cela que les créatures sont soumises pour servir d’exercice à sa vertu ; c’est à cela qu’est imposée la loi d’imiter son Créateur autant qu’il est en lui, et de représenter sur la terre la vie céleste ; c’est-là ce qui sort de ce monde et qui est appelé à un autre ; c’est-là ce qui paraît devant le tribunal du Dieu qui l’a envoyé, qui y paraît pour rendre compte de ses actions et en recevoir le salaire. Le soin à pratiquer les vertus nous les rend comme propres et naturelles : ce sont de fidèles compagnes qui ne nous abandonnent pas dans cette vie laborieuse, pourvu que , volontairement, nous ne les chassions point de force en introduisant chez nous les vices. Elles nous servent de guide pour nous conduire à la vie éternelle ; elles mettent au rang des anges celui qui les possède, et brillent aux yeux du Créateur pendant toute l’éternité. Quant aux richesses, à la puissance , à la gloire, aux délices, à tout ce faste que notre folie cherche à augmenter tous les jours, elles n’entrent pas avec nous dans la vie, elles n’en sortent pas avec nous ; mais ce qui a été dit autrefois par un juste, peut s’appliquer avec vérité à tous les mortels : Je suis sorti nu du sein de ma mère , et je m’en retournerai nu ( Job. 1. 21.).

### 6.

Celui qui est sage aura le plus grand soin de sou âme ; il ne négligera aucun moyen pour tâcher de la conserver pure et intacte : mais que le corps souffre la faim ou la soif, le froid ou le chaud ; qu’il soit attaqué de maladie ; que la violence lui fasse essuyer quelque autre mal , il ne s’en mettra guère en peine ; dans tous les malheurs qui l’accableront, il prononcera ces paroles de l’Apôtre : Encore que dans nous l’homme extérieur se détruise, cependant l’homme intérieur se renouvelle de jour en jour (2. Cor. 4. 16. ). A la vue des périls qui menaceront sa vie, il ne sera pas effrayé; mais il dira avec confiance : Nous savons que si cette maison terrestre, ou nous habitons comme en une tente, vient d se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison , une maison qui ne sera point faite par la main des hommes , et qui durera éternellement (2. Cor. 5. 1. ). Que si l’on veut ménager le corps comme la seule possession nécessaire à l’âme, comme un instrument dont elle a besoin pour vivre sur la terre, on ne s’occupera de ses besoins qu’autant qu’il faut pour le conserver, pour qu’il ait la force de servir l’âme ; on ne lui permettra point des excès qui le rendraient insolent. Si on le voit s’enflammer de désirs immodérés et nuisibles, on lui adressera ce précepte de saint Paul : Nous n’avons rien apporté dans ce monde ; il est évident que nous n’en pouvons aussi rien remporter. Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents ( 1. Tim. 6. 7. ). En répétant sans cesse ces paroles à notre corps, nous le rendrons plus docile, plus loger pour le voyage céleste, plus propre à remplir les fonctions convenables. Mais si nous lui permettons de s emporter insolemment, si nous le remplissons tous les jours comme une bête féroce, entraînés avec lui vers la terre comme par un pesant fardeau, nous resterons étendus, nous gémirons en vain : et lorsque nous paraîtrons devant le Seigneur ; lorsqu’il nous demandera, sans que nous puissions les lui présenter, les fruits du voyage qu’il nous aura accordé sur la terre , nous nous lamenterons, nous habiterons des ténèbres éternelles, accusant les plaisirs qui nous auront séduits, qui nous auront dérobé le temps du salut. Nos pleurs seront alors inutiles. Qui est-ce qui confessera votre nom dans les enfers, dit David (Ps.6.6.)?

### 7.

Ainsi, évitons avec toute l’attention possible de nous perdre nous-mêmes. Si quelqu’un, ébloui par l’éclat des richesses, a amassé injustement de cette vile poussière ; s’il a assujetti son âme aux inquiétudes qu’elle lui cause ; s’il a souillé sa nature par des infamies dont il ne soit pas aisé d’effacer la tache ; s’il est tombé dans d’autres crimes, qu’il v renonce tandis qu’il est encore temps, qu’il dépose la plus grande partie de ces fardeaux funestes, avant d’être perdu sans ressource; qu’il soulage le navire avant qu’il soit englouti par les flots ; qu’il jette dans la mer ces marchandises dont il n’est pas le maître légitime ; qu’il imite les matelots. Quoique ceux-ci n’aient chargé leur navire que de choses nécessaires, cependant, si la tempête trop violente menace de le submerger, ils lui ôtent une partie de sa charge le plus tôt qu’ils peuvent, la jettent dans la mer sans balancer, afin que, devenu plus léger, il s’élève au-dessus des vagues, et que les hommes au moins , s’il est possible, échappent avec la vie sauve. Voilà comme nous devons penser et agir à bien plus forte raison. Les matelots perdent ce qu’ils jettent dans la mer, et tombent malgré eux dans la pauvreté. Nous, plus nous jetterons de pernicieux fardeaux, plus nous enrichirons nos âmes. En nous déchargeant de nos crimes, ils n’existent plus, ils disparaissent effacés par nos larmes , remplacés par la sainteté et la justice, qui sont trop légères pour être submergées par les flots. Si nous jetons à propos nos richesses, loin d’être perdues, elles passent en quelque sorte dans d’autres vaisseaux plus sûrs , dans les mains des pauvres par-là, elles arrivent sûrement au port, nous sont gardées, et deviennent pour nous un ornement et non un écueil.

### 8.

Ayons donc, mes frères, ayons de l’humanité envers nous-mêmes ; et, si nous voulons que nos richesses nous profitent, distribuons-les à beaucoup d’autres qui les porteront avec joie, et qui les déposeront dans le sein du Seigneur, comme dans un asile inviolable, où elles ne seront ni rongées par les vers, ni déterrées et enlevées par les voleurs (Matth. 6. 20. ). Nos biens voudraient se répandre sur les indigents ; ne les retenons pas, ne dédaignons pas tant de Lazares qui sont encore aujourd’hui sous nos yeux ( Luc. 16. 20. ) ; ne leur envions pas les miettes qui tombent de notre table, et qui suffisent pour les rassasier ; n’imitons pas la cruauté du mauvais riche, de peur que nous ne soyons condamnés comme lui aux flammes éternelles. Nous implorerons alors le secours d’Abraham et de tous les saints , mais ce sera inutilement. Si le frère , dit David ,ne rachète pas son frère , un simple homme le rachètera-t-il ( Ps. 48, 8. ) ? Ils nous rebuteront tous et nous diront ; Ne vous attendez pas à une bonté que vous n’avez pas eue pour les autres ; ne prétendez pas recevoir des biens immenses, lorsque sons avez refusé des biens modiques. Jouissez de ce que vous avez amassé pendant votre vie. Pleurez maintenant, puisque vous n’avez pas eu compassion de votre frère qui pleurait. Voilà ce qu’ils nous diront, et avec beaucoup de justice : je crains même qu’ils ne nous fassent des reproches encore plus sanglants, puisque nous sommes encore plus coupables que le mauvais riche. Non, ce n’est point pour épargner nos richesses que nous dédaignons nos semblables étendus par terre ; ce n’est point pour les laisser à nos enfants où à nos proches, que nous fermons l’oreille aux prières de l’indigent ; mais nous les consumons en dépenses criminelles, et nous excitons au crime, par une libéralité dangereuse , des personnes qui n’y sont déjà que trop portées d’elles-mêmes. Que d’hommes et de femmes n’entourent pas la table de certains riches, soit pour les amuser par des propos libres, soit pour allumer en eux le feu de l’incontinence par des regards et des gestes indécent ! Les uns se font mutuellement des railleries piquantes, pour provoquer à rire celui qui les a invités ; les autres le trompent par de fausses louanges. Un festin magnifique n’est pas le seul avantage qu’ils en retirent , ils rapportent encore leurs mains pleines de riches présents ; ce qui leur fait dire qu’ils trouvent mieux leur compte à flatter les riches qu’à pratiquer la vertu. Un pauvre se présente-t-il à nous, qui ne peut presque parler tant il est abattu par la faim ; nous en avons horreur , quoiqu’il partage notre nature ; il nous cause du dégoût ; nous passons fort vite , comme si nous appréhendions de participer à sa misère en le voyant trop longtemps. La honte de son état misérable lui fait-elle baisser les veux? nous le traitons d’hypocrite : nous parle-t-il arec liberté, parce que la faim le presse ? nous disons que c’est un effronté, un homme violent : se trouve-t-il vêtu d’un bon habit qu’on lui a donné? nous le rebutons comme s’il était insatiable , et nous lui reprochons de contrefaire le pauvre : ses vêtements sont-ils vieux et en lambeaux ?nous l’éloignons encore à cause de la mauvaise odeur qu’il exhale. C’est en vain qu’il mêle le nom du Créateur dans ses supplications ; c’est en vain qu’il conjure le Ciel de nous épargner de pareilles infortunes , il ne peut fléchir notre âme impitoyable. C’est-là ce qui me fait craindre que nous ne soyons plongés dans des flammes plus dévorantes que le mauvais riche.

Si le temps me le permettait, et que j’eusse assez de talent, je vous expliquerais toute l’histoire du riche de l’Evangile, telle que l’historien sacré la rapporte. Mais je vous ai assez fatigués, et il est temps que je vous renvoie. Si la faiblesse de notre esprit et de notre éloquence nous a fait omettre quelque chose, vous y suppléerez par vous-mêmes, et vous appliquerez à vos âmes les remèdes que vous jugerez les plus propres. Faites naître l’occasion au sage, dit l’Ecriture, et il en deviendra encore plus sage ( Prov. 9. 9, ). Dieu est tout puissant, dit saint Paul , pour vous combler de toute grâce , afin qu’ayant en tout temps , et en toutes choses tout ce qui est nécessaire pour votre subsistance temporelle, vous ayez abondamment de quoi exercer toutes sortes de bonnes œuvres (2. Cor. 9. 8. ).

### 9.

Mais près de finir ce discours, comme voyez, quelques-uns de nos frères m’engagent à parler du miracle qu’opéra hier le Sauveur, à vous ne point passer sous silence le triomphe qu’il remporta sur le démon, et à vous donner occasion de chanter des hymnes d’allégresse. Le démon nous a fait sentir de nouveau les effets de sa rage ; et, s’armant lui-même de la flamme du feu, il a attaqué l’enceinte de l’église. Mais cette mère commune a triomphé de nouveau d’un ennemi cruel ; elle a tourné contre lui ses artifices, dont il n’a remporté d’autre avantage que de manifester la haine qui le transporte. La grave s’opposant à sa violence a éteint l’incendie par un souille favorable ; le temple n’a souffert aucun dommage, et la tempête soulevée par une esprit impur n’a pu ébranler la pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé la demeure de son troupeau. Celui qui éteignit jadis les flammes de la fournaise de Babylone est venu à notre secours. Combien ne doit pas gémir le démon de voir que tous ses efforts sont inutiles Cet ennemi irréconciliable avait allumé le feu près de l’église : une flamme violente se répandait de toutes parts, et dévorant de proche en proche tout ce que rencontrait sa fureur, elle n’aurait pas épargné la maison sainte, et nous aurait enveloppés dans le désastre commun ; mais le Sauveur a rejeté le feu sur celui qui l’avait allumé, et lui a fait porter la peine de sa folie. Ce cruel adversaire avait déjà tondu son arc, mais on l’a empêché de lancer ses traits ; ou plutôt les traits qu’il a lancés sont retombés sur sa tête, et elles ne sont que pour lui les larmes amères que nous préparait sa rage.

Aggravons nous-mêmes sa blessure, mes frères, redoublons ses chagrins. Je vais vous dire comment il faut vous y prendre; suivez seulement mes conseils. Quelques-uns, par la grave du Seigneur, ont échappé à la violence du feu; mais ils n’ont sauvé que leur vie , ils ont tout perdu, il ne leur reste aucune ressource. Nous qui n’avons eu nulle part au malheur, partageons nos biens avec les malheureux. Embrassons nos frères qui se sont sauvés avec peine, et disons-leur à chacun: Il était mort , et il est ressuscité ; il était perdu , et il a été retrouvé ( Luc. 15. 24. ). Couvrons les corps de nos semblables; consolons ceux qu’a désolés le démon; que personne ne sente les effets de sa malice; qu’il paraisse n’avoir pas fait grand tort à ceux qu’il a endommagés, n’avoir pas triomphé de ceux qu’il a attaqués. il a enlevé les biens de nos frères ; qu’il soit vaincu par nos libéralités envers ceux qu’il a dépouillés.

### 10.

Pour vous, qui avez échappé à la mort, ne vous affligez point avec excès de vos maux , ne vous laissez point abattre par le malheur ; mais dissipez la tristesse qui vous accable , fortifiez vos âmes par des sentiments généreux, et faites de l’affliction une matière de triomphe. Si vous ne perdez point courage , vous serez plus éprouvés par la foi ; vous sortirez plus brillants du feu, connue un or pur; vous confondrez votre ennemi qui sera au désespoir de n avoir pu vous arracher une larme par tous les maux que vous a faits sa malice.

Rappelez-vous la patience de Job, et dites-vous à vous-même ce qu’il se disait : Le Seigneur me l’a donné , le Seigneur me l’a ôté ; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu ( Job. I. 21. ). Que vos disgrâces ne vous portent pas à penser et à dire qu’il n’y a point de Providence qui gouverne les affaires de ce monde ; n’accusez pas la conduite et les jugements du Maître suprême, mais jetez les yeux sur le généreux athlète dont nous parlons , et profitez de ses conseils. Considérez tous les combats qu’il a soutenus et dont il est sorti vainqueur, tous les traits que lui a lancés le démon sans pouvoir lui faire une blessure mortelle. Il l’a dépouillé de tous ses biens, et il voulait l’accabler coup sur coup par des nouvelles toujours plus fâcheuses. Au moment où un courrier lui annonçait un malheur, il en arrivait un autre qui lui en annonçait de plus grands encore. Les infortunes se suivaient de près, comme les flots qui se poussent les uns les autres; il n’avait pas essuyé ses larmes, qu’il lui survenait quelque nouveau sujet de pleurer. Mais semblable à un rocher battu par les vagues qui retombent sur lui en écume, le juste demeurait inébranlable, et adressait à Dieu ces paroles pleines de reconnaissance : Le Seigneur me l’a donné , le Seigneur me l’a ôté; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu.

Aucune de ses disgrâces ne lui paraissait digne de ses pleurs. Lorsqu’on vint lui annoncer qu’un vent violent avait renversé la maison où ses fils et ses filles célébraient un festin , et qu’ils avaient été écrasés sous les ruines, il se contenta de déchirer ses habits par une sensibilité naturelle, pour montrer qu’il était père et qu’il chérissait ses enfants; mais il mit des bornes à sa douleur , et embellissant son désastre même par des paroles religieuses, il disait : Le Seigneur me l’a donné , le Seigneur me l’a ôté; il est arrivé ce que le Seigneur a voulu. Il semblait dire: J’ai été appelé père tout le temps qu’il a plu à celui qui m’a rendu père; il veut m’ôter la couronne de la paternité, je ne m’oppose pas à ce qu’il prenne son bien. Il est le créateur de la race humaine , le maître suprême des hommes ; je ne suis qu’un faible instrument et un esclave, pourquoi combattrais-je ses ordres absolus ? pourquoi me plaindrais-je de ce que je ne puis empêcher ? C’est par ces paroles, comme par des traits, que le juste a percé le démon.

### 11.

Lorsque cet ennemi mortel vit que Job ne pouvait être ébranlé par aucun de ces maux, et qu’il était toujours vainqueur, il l’attaqua d’une autre manière ; il couvrit tout son corps d’une effroyable plaie , d’où sortaient des vers en abondance comme d’une source inépuisable, et le précipitant du trône oit il était assis, il l’étendit sur un fumier. Toutes ces calamités affreuses ne purent ébranler la constance de Job; et tandis que son corps était déchiré , il gardait le trésor de sa piété au fond de son âme comme dans un asile à l’abri de toute attaque.

Le démon ne sachant plus quelles mesures prendre , se rappela son ancien stratagème: il inspira à la femme de Job des pensées impies ; et la portant à blasphémer contre Dieu, il se servit d elle pour essayer d’ébranler un athlète toujours invincible. Après avoir longtemps balancé , elle se présenta enfin devant son époux, et se prosternant en terre, se battant les mains à la vue vie son étai malheureux , elle le fit souvenir de son ancienne prospérité à laquelle elle opposa ses infortunes présentes ; elle lui fit un tableau des tristes changements qui il avait éprouvés , et lui demanda quelle récompense il avait reçue du Seigneur pour toutes ses offrandes et ses sacrifices ; enfin elle lui adressa des discours dignes de la faiblesse d’une femme , mais qui étaient capables d’émouvoir l’homme le plus généreux, de renverser son courage. J’erre maintenant, lui disait-elle, comme une vagabonde et comme une esclave , moi qui me suis vue adorée comme une reine : je dépends du caprice de mes serviteurs , je suis abandonnée à leurs seins et à leurs libéralités, moi qui étais assez riche pour nourrir une multitude d’hommes. Il vaudrait mieux, lui disait-elle encore, t’arracher à la vie en te plaignant amèrement au Seigneur et en irritant son courroux par tes blasphèmes, que de prolonger par ta patience les peines de tes combats pour toi et pour ton épouse. Ces paroles aigrirent Job plus que tous les maux qu’il avait soufferts. Ses yeux se remplirent d’indignation, et se tournant vers sa femme comme vers une ennemie : Pourquoi, lui dit-il , as-tu parlé en femme insensée ? renonce à me donner de pareils conseils ( Job. 2. 10. ). Jusques à quand outrageras-tu par tes discours notre union étroite ? tes propos peu mesurés retombent sur moi et me couvrent de honte. Il me semble que je suis de moitié dans tes impiétés , parce que le mariage a fait de nous deux un seul corps. Tu es tombée dans le blasphème: Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n’en souffrirons-nous pas les maux ( Job. 2. 10.)? Souviens-toi de la prospérité dont tu as joui. Compense le bonheur par le malheur. Est-il un homme dont la vie soit constamment heureuse ? il n’y a que Dieu dont la félicité soit inaltérable. Si tes disgrâces présentes t’affligent , console-toi par les avantages qui ont précédé. Tu pleures maintenant : tu as été auparavant dans la joie ; tu es pauvre : tu as été riche ; tu as puisé le plaisir dans une source claire et limpide : aie le courage de puiser la peine dans une eau trouble et bourbeuse. Le cours des fleuves n’est pas toujours pur. Notre vie ressemble à un fleuve qui coule sans interruption, et dont les flots se pressent mutuellement. Une partie de ces flots est déjà écoulée, l’autre coule encore; une partie est sortie de la source, l’autre va en sortir; et nous nous précipitons tous vers une mer commune, vers la mort. Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n’en recevrons-nous pas les maux ? Forcerons-nous le souverain Juge à nous dispenser toujours également le bonheur? lui apprendrons-nous à régler le cours de notre vie ? Il est le maître de ses volontés, il nous gouverne comme il lui plaît; infiniment sage, il mesure à ses serviteurs ce qui leur est utile.

### 12.

N’examine point trop curieusement les jugements de Dieu : soumets-toi aux dispositions de sa sagesse. Reçois avec joie tout ce qu’il t’envoie. Montre dans les afflictions que tu étais digne de ta félicité précédente. C’est ainsi que Job re-poussa la dernière attaque du démon, et que, par une nouvelle victoire , il acheva de le couvrir d’opprobre.

Qu’arriva-t-il ensuite? la maladie se retira comme étant venue inutilement et n’ayant pu ébranler sa constance. Son corps reprit la fleur de la jeunesse; il se revit comblé de biens , et de doubles richesses affluèrent de toutes parts dans sa maison, les unes pour remplacer ses pertes , les autres pour récompenser sa patience. Mais pourquoi ses chevaux, ses mulets , ses chameaux, ses brebis , ses terres, enfin toute son opulence, furent-ils pour lui doublés, tandis que le nombre de ses nouveaux enfants ne fut qu’égal à ceux qu’il avait perdus ? c’est que ses animaux domestiques et toutes les richesses passagères avaient péri pour lui entièrement; au lieu que ses enfants morts vivaient dans la meilleure partie d’eux-mêmes. Ayant donc reçu du Créateur d’autres fils et d’autres filles, cette possession fut aussi doublée pour lui. Les uns , qui vivaient , faisaient la joie des auteurs de leurs jours; les autres, qui avaient pris les devants , attendaient leur père pour l’environner et l’embrasser tous, lorsque le grand juge des mortels rassemblerait tout le genre humain devant son tribunal; lorsque la trompette annonçant la présence du Roi suprême, retentirait avec force sur les sépulcres, et les obligerait à rendre leurs dépôts. Alors , sans doute , les morts paraîtront aussi promptement que les vivants devant le grand Ouvrier de l’univers. C’est pour cela , je pense , que Dieu, qui multiplia les biens de Job, se contenta de lui redonner autant d’enfants qu’il en avait eu d’abord.

Vous voyez quels grands avantages le bienheureux Job a retirés de sa patience. Que ceux aussi d’entre vous qui ont souffert quelque dommage par l’incendie que le démon vient d’allumer dans notre ville, souffrent patiemment leurs pertes , qu’ils assoupissent leurs chagrins par des pensées consolantes, d’après ces paroles de David : Jetez vos inquiétudes dans le sein du Seigneur, et il vous nourrira ( Ps. 54. 23. ). C’est à lui qu’appartient la gloire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR CE SUJET : Que Dieu n’est pas auteur du mal.

%%%Exegetisch-dogmatische Predigten (Reden)

Fünfzehnte Pedigt (Mauriner-Ausgabe Nr.1)

### SOMMAIRE.

APRÈS l’explication de plusieurs passages des Psaumes, l’orateur montre que celui qui fait Dieu auteur du mal, approche beaucoup de celui qui nie absolument son existence. Il prouve que Dieu n’est pas auteur du u,al, parce que bien des choses, que nous regardons comme des maux , ne sont pas des maux , mais sont une suite de notre nature, ou nous sont envoyées par Dieu pour nous éprouver ou nous punir. Il se fait des objections tirées de plusieurs passages de l’Écriture qu’il explique. Le péché est le seul mal véritable; il ne vient pas de Dieu , mais de notre volonté propre, du mauvais usage que nous taisons de notre libre arbitre. Il fait voir comment le vrai mal , le péché est entré dans le monde; dans quel état Adam avait été créé , et comment il a été déchu de cet état. Mais pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas faits impeccables? St. Basile répond solidement à cette question. Une très–longue dissertation sur le démon termine cette homélie : on y voit cousinent cet esprit de malice est tombé, et comment il cherche à nous entraîner dans sa chute.

### 1.

PLUSIEURS sortes d’instructions nous sont données par David , ce divin psalmiste , ce digne organe de l’Esprit-Saint qui opéron en lui. Tantôt le prophète nous rapportant ses propres malheurs et le cocuage avec lequel il a supporte ses disgrâces nous laisse, par son exemple, une excellente leçon de patience, comme lorsqu’il dit : Seigneur pourquoi ceux qui me persécutent se sont-ils multipliés ( Ps. 3. 1. ) ? Tantôt il célèbre la bonté de Dieu et la promptitude du secours qu’il accorde à ceux qui le cherchent avec droiture. Le Dieu , dit-il , qui est le principe de ma justice , m’a exaucé au moment où je l’invoquais (Ps. 4. 1. ) , paroles conformes à ces autres du prophète Isaïe : Lorsque vous parlerez encore , il vous dira : Me voici (Is. 58. q. ) ; c’est-à-dire, vous n’aurez pas encore cessé de l’invoquer, et il aura exaucé votre demande. Ensuite, adressant à Dieu des prières, il nous apprend comment des pécheurs doivent l’apaiser : Seigneur , dit-il , ne me reprenez pas dans votre fureur , et ne me punissez pas dans votre colère (Ps. 6. 1.). Dans le douzième psaume, après s’être étendu sur une épreuve par où il avait passé, en disant: Jusques à quand, Seigneur, m’oublierez-vous ? sera-ce pour toujours (Ps. 12. 1.) ? après nous avoir appris dans tout le psaume à ne pas nous laisser abattre par les afflictions , mais à attendre la bonté de Dieu, et à nous convaincre que c’est par des vues de sagesse qu’il nous livre aux afflictions , mesurant à chacun les épreuves en proportion de sa foi ; après donc qu’il a dit : Jusques à quand , Seigneur , m’oublierez-vous ? sera-ce pour toujours ? jusques à quand détournerez-vous de moi votre face? il passe aussitôt à la perversité des impies : et qu’en dit-il ? Lorsqu’ils éprouvent dans la vie quelque contre-temps , trop faibles pour supporter les événements fâcheux, ils doutent et sont incertains s’il est un Dieu qui gouverne les choses humaines , qui examine ce qui se passe sur la terre , qui traite chacun selon son mérite. Ils vont plus loin, lorsque le malheur continue à les persécuter de plus en plus, ils confirment en eux-mêmes cette opinion perverse , et déclarent dans leurs coeurs qu’il n’y a pas de Dieu: L’insensé a dit dans son coeur : Il n’y a pas de Dieu (Ps. 13. 1. ). Et dès qu’une fois il s’est persuadé de cette horrible doctrine, il se livre sans réserve à tous les excès. Car s’il n’est pas d’être qui examine ce qui se passe parmi les hommes, s’il n’est pas d’être qui rende à chacun ce qu’il mérite selon ses actions, qu’est-ce qui empêche d’opprimer le pauvre , d’égorger les orphelins , d’assassiner la veuve et l’étranger , de se permettre tous les crimes, de se souiller par les passions les plus infâmes, les plus abominables, les plus brutales ? Aussi le Roi-Prophète , comme par une suite de cette pensée: Il n’y a pas de Dieu, ajoute : Ils se sont corrompus , et sont devenus abominables dans leurs affections. Car il est impossible de ne pas s’écarter de la voie droite lorsqu’on est parvenu à oublier Dieu dans son coeur.

### 2.

Pourquoi les nations ont-elles été livrées à leur sens réprouvé , et font-elles des actions peu convenables ? n’est-ce point parce qu’elles ont dit : Il n’y a point de Dieu ( Rom. 1. 28. ) ? Pourquoi les gentils sont-ils tombés dans des passions qui déshonorent l’humanité ( Rom. 1. 23 et suiv. ) ? pourquoi chez eux les femmes ont-elles changé l’usage qui est selon la nature, et que les hommes commettent des infamies les uns avec les autres n’est-ce point parce qu’ils ont transféré l’honneur qui n’est dû qu’au Dieu incorruptible, à des figures d’oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de serpents ?

Celui-là est donc insensé , privé de raison et d’intelligence , qui va jusqu’à dire qu’il n’y a pas de Dieu: celui-là en approche beaucoup et ne lui cède guère en folie, qui ose dire que Dieu est l’auteur du mal. Je les crois tous deux également coupables, parce que tous cieux nient également l’Être bon, l’un en disant qu’il n’existe plus, l’autre en décidant qu’il n’est pas bon. Car s’il est l’auteur du mal, il n’est pas bon. Ainsi c’est nier Dieu de part et d’autre.

D’où viennent donc, dira-t-on, les maladies , les morts prématurées, les destructions de villes les naufrages , les guerres, les pestes toutes ces calamités sont des maux, et toutes sont l’ouvrage de Dieu. Ainsi à quel autre qu’à Dieu attribuer tout ce qui arrive Puisque nous sommes tombés sur une question célèbre et qui est fort agitée , nous allons l’examiner avec le plus grand soin; et prenant des principes convenus , nous tâcherons de l’expliquer de la manière la plus claire et la moins confuse.

### 3.

Avant tout, il faut bien nous persuader qu’étant l’ouvrage de Dieu, conservés par ce même Dieu , qui entre à notre égarer dans les moindres détails, nous ne pouvons rien souffrir contre sa volonté , et que ce que nous souffrons ne nous est pas nuisible , ni tel que nous puissions rien imaginer de meilleur. La mort vient de Dieu; mais la mort n’est point du tout un mal, si ce n est la mort du pécheur , parce que la sortie de ce monde est pour lui le commencement des supplices de l’enfer. Quant aux tourments de l’enfer, ils n’ont pas Dieu pour auteur, mais nous-mêmes, puisque la sourd; et le principe du péché viennent de nous et de notre libre arbitre. Nous pouvions ne rien éprouver de fâcheux en noms abstenant du mal; nous avons été entraînés dans le péché par l’attrait du plaisir ; par quelle raison spécieuse pourrions-nous donc soutenir que nous ne sommes pas nous mêmes la cause de nos peines ? Une chose est mauvaise par rapport à nos sens ou par sa propre nature. Ce qui est mauvais par sa nature dépend de nous: l’injustice , l’insolence , la sottise, la lâcheté , la jalousie , les meurtres , les empoisonnements, les impostures, et tous les autres vices semblables qui souillent une âme faite à l’image du Créateur et qui obscurcissent sa beauté. Nous appelons encore mauvais ce qui est pénible et douloureux pour nos sens : les maladies, les blessures , le manque du nécessaire, la diffamation, les pertes d’argent, la mort de nos proches et de nos amis. Chacun de ces maux nous est envoyé pour notre utilité par un maître sage et bon. S’il nous ôte les richesses quand nous en usons mal , c’est pour nous ôter un instrument d’injustice. Il nous envoie la maladie , parce qu’il nous est plus utile que les membres de notre corps soient enchaînés par la douleur, que d’avoir les mouvements de la concupiscence libres pour le péché. Il nous envoie la mort, lorsque le terme de notre vie est accompli, terme qu’un juste jugement de Dieu a marqué pour chacun dès le commencement, prévoyant de loin ce qui est utile à chacun de nous. Les pestes , les sécheresses, les inondations, sont les fléaux communs des peuples et des villes, propres à punir leurs excès. Comme donc un médecin est regardé comme bienfaiteur, quoiqu’il cause des peines et des douleurs au corps , parce qu’il attaque la maladie et non le malade ; de même Dieu est bon, parce qu’il sauve le tout en punissant des parties. Loin de faire des reproches à un médecin , qui coupe, bride, ou retranche entièrement des parties du corps , vous le payez , vous l’appelez sauveur , parce qu’aux dépens d’une modique partie du corps, il arrête le mal avant qu’il le gagne tout entier. Et lorsque, dans un tremblement de terre, vous voyez une ville s’écrouler surs ses habitants, ou un vaisseau disparaître au milieu de la mer avec les hommes qu’il portait, vous vous permettez des murmures et des blasphèmes contre le vrai Médecin et le véritable Sauveur ! Cependant vous deviez comprendre que , dans les maladies humaines qui sont peu considérables et qui peuvent être guéries , on se contente d’employer des remèdes utiles ; mais lorsqu’elles sont au-dessus de tout remède, il faut nécessairement retrancher les parties gangrenées , de peur que le mal gagnant de roche en proche , n’arrive jusqu’aux sources de la vie. De même donc que ce n’est pas le médecin; mais la maladie qui est cause qu’on emploie le fer et le feu ; ainsi , dans les destructions de villes , qui ont pour principe les excès de leurs crimes , Dieu est déchargé de tout reproche.

### 4.

Mais , dit-on , si Dieu n’est pas auteur du mal, pourquoi est-il dit dans l’Ecriture ? Moi qui ai formé la lumière et les ténèbres , qui fais la paix et qui crée les maux (Is. 45. 7.) ; et encore: Le Seigneur a envoyé les maux sur les portes de Jérusalem (Mich. 1. 12.) ; et encore : Il n’arrive point de mal dans la ville qui ne vienne de la part du Seigneur ( Amos. 3. 6. ). Considérez, dit Moïse dans son fameux cantique , considérez que c’est moi seul qui suis , et qu’il n’est pas d’autre Dieu que moi. C’est moi qui ferai mourir et qui ferai vivre, qui blesserai et qui guérirai ( Deut. 32. 29.).

Mais aucun de ces passages, si l’on pénètre dans le sens de l’Ecriture , n’accuse Dieu et ne le représente comme auteur et créateur du mal. Quand Dieu dit : C’est moi qui ai formé la lumière et les ténèbres , il ne fait par là que se représenter lui-même comme le créateur de tous les êtres, et non comme l’auteur du mal. De peur donc que vous ne pensiez que l’auteur de la lumière est autre que celui des ténèbres, il se dit lui-même créateur des objets les plus opposés dans la nature. Il ne veut pas que vous vous imaginiez qu’un certain être a créé la feu, un autre l’eau, un autre l’air, un autre la terre, parce que ces éléments ont des qualités opposées ; considération qui en a déjà fait recourir plusieurs à la pluralité des Dieux. Il fait la paix et il crée les maux. Il fait la paix principalement en vous, lorsque , par une bonne doctrine, il ramène la paix dans votre âme, et qu’il apaise les passions révoltées contre elle. Il crée les maux , c’est-à-dire , il les transforme, il en change la nature , de sorte qu’ils cessent d’être des maux et qu’ils deviennent des biens. O mon Dieu , dit David, créez en moi un cœur pur (Ps, 50. 12.); non en le faisant passera du néant à l’existence , mais en le renouvelant, parce qu’il est invétéré dans le mal. Afin , dit saint Paul , qu’il crée deux hommes en un seul homme nouveau (Eph. 2. 15.). Ici créer n’est pas non plus tirer du néant, mais transformer ce qui existe déjà. Si quelqu’un, dit le même apôtre, est devenu en Jésus-Christ une nouvelle créature ( 2. Cor. 5. 17. ). N’est-ce pas Dieu, dit Moïse, qui est votre père ? n’est-ce pas lui qui vous a possédé , qui vous a fait et qui vous a créé ( Deut. 52. 6.) ? Le mot créé , employé après celui de fait , nous apprend et nous démontre que le mot de création doit s’entendre ici, comme il s’entend souvent , dans le sens d’amélioration. Ainsi Dieu fait la paix, par-cela même qu’il crée les maux, c’est-à-dire , qu’il les change eu biens. D’ailleurs , quand vous entendriez par la paix , l’exemption de la guerre, et que vous appelleriez mal les inconvénients que la guerre entraîne , expéditions au loin, travaux, veilles, terreurs, sueurs, blessures, massacres, prises de villes , servitudes, exils, ce qu’offre de pitoyable le tableau de malheureux au pouvoir de l’ennemi , en un mot, toutes les disgrâces lui accompagnent la guerre , nous disons quelles arrivent par un juste jugement de Dieu, qui , par ce fléau, châtie les peuples qui l’ont mérité. Ou bien, nierez-vous que Sodome ait été consumée par le feu après ses infamies? nierez-vous que Jérusalem ait été détruite, que son temple ait été désolé , après l’horrible fureur des Juifs contre le Seigneur Jésus ? Cette destruction devait- elle en toute justice s’opérer autrement que par les armes des Romains, auxquels ces ennemis de leur propre vie avaient livré le Fils de Dieu ? Ainsi les maux de la guerre sont quelquefois un juste châtiment infligé à des coupables. Ces paroles: Je ferai mourir et je ferai vivre , peuvent être prises , si vous voulez , dans leur sens naturel , parce que la crainte édifie les simples. Je blesserai et je guérirai ; cela aussi peut être utile , entendu naturellement , parce que la plaie produit la crainte , et que la guérison excite à l’amour. Vous pouvez néanmoins entendre les mêmes paroles dans un sens plus relevé. Je ferai mourir , au péché; je ferai vivre, à la justice. Autant l’homme extérieur se détruit en nous , autant l’homme intérieur se renouvelle ( 2. Cor. 4. 16. ). Celui que Dieu fait mourir n’est pas autre que celui qu il fait ivre; mais il fait vivre le même homme en le faisant mourir; il le guérit en le blessant , suivant ces paroles des Proverbes : Vous le frapperez avec la verge, et vous arracherez son âme à la mort ( Prov. 23. 4.). Ainsi donc la chair est blessée afin que l’âme soit guérie; le péché est mis à mort afin que la justice vive. Quant à ce passage : Le Seigneur a envoyé les maux sur les portes de Jérusalem , il s’explique de lui-même. Quels maux ? le bruit des chars et des cavaliers. Lorsque vous lisez dans l’Écriture : Il n’est point arrivé de mal dans la ville qui ne vienne de la part du Seigneur, remarquez quelle entend par mal la punition infligée aux pécheurs pour les corriger de leurs fautes. Je vous ai affligé, dit Dieu, et je vous ai tourmenté par la famine pour votre bien ( Deut, 8. 3.) : j’ai voulu arrêter vos injustices avant qu’elles s’étendissent outre mesure, comme on arrête un courant d’eau par une bonne muraille et par une forte digue.

### 5.

De-là , les maladies des villes et des nations, les sécheresses de l’air, la stérilité de la terre, les événements fâcheux que chacun éprouve dans la vie, arrêtent les progrès du vice. Ainsi ces sortes de maux nous viennent de la part de Dieu pour empêcher les vrais maux de naître. Il a imaginé les afflictions du corps et les peines extérieures pour couper cours au péché. Ainsi Dieu détruit le mal, mais le mal ne vient pas de Dieu. De même le médecin ôte la maladie , mais ne donne pas la maladie. Les destructions de villes, les tremblements de terre, les inondations, les défaites des armées, les naufrages , toutes les calamités qui font périr une infinité d’hommes, soit qu’elles viennent de la terre , de la nier, de l’air , du feu, ou d’une cause quelconque , sont envoyées , pour corriger ceux qui restent , par Dieu qui emploie des iléaux publies pour châtier la perversité publique.

Le péché qui est le mal proprement, et qui seul mérite ce nom, dépend de notre volonté , puisqu’il est en notre pouvoir de nous livrer au vice oit de nous en abstenir. Parmi tous les autres maux, les uns nous sont envoyés comme des occasions de signaler notre courage , ainsi qu’a Job la mort de tous ses enfants à-la-fois , la perte en un moment de toute sa fortune, l’affreux ulcère répandu sur tout son corps : les autres sont comme le remède des péchés ; ainsi David essuya l’opprobre de sa maison pour expier les excès d’une passion criminelle. Nous remarquons encore une autre espèce d’accidents terribles, envoyés par un juste jugement de Dieu pour rendre plus sages les hommes portés au crime ; comme lorsque Dathan et Abiron furent engloutis par la terre qui ouvrit ses abîmes pour les dévorer (Nomb. 16. 31. ). Ce ne furent pas eux alors qui devinrent meilleurs par une telle punition , puisqu’ils descendirent tout vivants dans l’enfer , mais ils rendirent les autres plus sages par leur exemple. Ainsi Pharaon fut submergé avec toutes ses troupes. Ainsi les anciens habitants de la Palestine furent exterminés. Au reste, quoique l’Apôtre dise dans un endroit: Des vases de colère formes pour la perdition ( Rom. 9. 22.) , ne vous imaginez pas que Pharaon fût d’une constitution mauvaise , parce qu’alors il se voit juste de s’en prendre à celui qui la créé; mais que le mot même de vase vous apprenne que chacun de nous a été fait pour un usage utile. Et comme dans une grande maison il y a des vases d’or, d’argent, d’argile ou de bois, et que chaque homme , par un effet de sa volonté propre, a une ressemblance avec ces diverses matières ; le vase d’or est celui dont les moeurs sont pures et franches, le vase d’argent est celui qui est d’un mérite inférieur à ce premier ; le vase d’argile est celui qui n’a point de goût que pour la terre , et qui est propre à être brisé ; le vase de bois est celui qui est facilement souillé par le péché , et qui devient un aliment pour le feu éternel : ainsi le vase de colère est celui qui , comme un vase matériel , reçoit toute la puissance du démon , et qui , par un effet de la corruption , répandant une odeur infecte, ne peut plus être employé à aucun usage, n’est plus digne que d’être détruit et anéanti. Comme donc il fallait que Pharaon fût brisé, le sage et habile Administrateur des ames l’a disposé à devenir un exemple célèbre et à jamais mémorable , afin due par son malheur , il fût du moins utile aux autres, puisque son extrême malice le rendait incorrigible. Il 1 a endurci en augmentant sa malice naturelle par la patience du juge et par le délai de la punition , afin que sa perversité étant enfin parvenue à son dernier terme , il pût signaler, dans la personne d’un roi coupable , sa justice souveraine. C’est pour cela qu’après avoir commencé par de moindres plaies, et ajoutant toujours jusqu’aux plus grands fléaux , il n’a point fléchi son caractère dur et opiniâtre, mais l’a trouvé bravant sa douceur, et exercé, pour ainsi dire , par l’habitude aux maux dont il le frappait. Toutefois, il ne l’a livré à la mort que lorsqu’il se submergea lui-même par cette fierté c’âme qui lui inspira l’audace d’entrer dans la voie des justes, qui lui fit croire qu’il pourrait traverser la mer Rouge comme le peuple de Dieu.

Instruit par Dieu même, sachant distinguer les différentes sortes de maux, voyant ce qui est véritablement mal, comme le péché dont la fin eut la mort, et ce qui n’est mal qu’en apparence mais ce qui a la force du bien, comme les afflictions qui sont envoyées pour couper cours au péché, dont les fruits sont le salut éternel des aines ; cessez de vous plaindre des dispositions du Très-haut , et en général ne regardez pas Dieu comme l’auteur de la substance du mal , ne vous imaginez pas que le mal soit une substance particulière. Non , la perversité n’est pas une créature vivante ; nous ne pouvons pas nous la représenter semer comme quelque chose qui existe réellement. Le mal est la privation du bien. L’oeil a été créé. La cécité est survenue par la perte des yeux ; de sorte que si l’oeil n’eût pas été d’une nature corruptible, la cécité n’aurait pu s’introduire. Ainsi le mal n’a pas une substance particulière , mais survient par les blessures faites à l’âme. On ne peut pas dire qu’il soit incréé, comme le disent ces impies qui accordent à la nature mauvaise le même honneur qu’à la nature bonne, puisque, suivant eux, l’une et l’autre est sans principe et avant toute création. On ne peut dire non plus qu’il ait été créé: car si tout vient de Dieu, comment l’être mauvais est-il venu de l’être bon ? ce qui est honteux ne vient pas de ce qui est honnête, ni le vice de la vertu. Lisez la création du monde, et vous verrez que tout ce que Dieu a créé était bon et très-bon. Le mal n’a donc pas été créé avec le bien. La créature spirituelle, ouvrage de Dieu, n’a pas reçu l’existence avec un mélange de perversité. En effet, s’il est vrai que les êtres corporels n’avaient pas en eux de mal avec lequel ils aient été créés ; comment les êtres spirituels, qui l’emportent tellement pour la pureté et la sainteté, auraient-ils une substance commune avec le mal. Cependant le mal existe, et son pouvoir montre qu’il est répandu dans toute la vie. D’où a-t-il donc l’existence, si l’on ne peut dire, ni qu’il soit sans principe, ni qu’il ait été créé ?

### 6.

Que ceux qui nous font ces questions nous permettent de leur faire celle-ci : D’où viennent les maladies ? On ne peut dire que la maladie soit incréée, ni qu’elle soit l’ouvrage de Dieu. Les animaux ont été créés avec les parties naturelles qui leur conviennent; ils sont passés à la vie avec leurs membres entiers et parfaits, et ils n’ont été malades que par une altération de la nature. Ils perdent leur santé par un mauvais régime ou par quelque autre cause. Dieu a donc créé le corps et non la maladie ; il a fait l’âme et non le péché. L’âme a été viciée en perdant sa bonté naturelle. Et quel était son bien principal . d’être attachée à Dieu et de lui être unie par la charité. La perte de cette charité a plongée dans une foule de maladies de diverses espèces, Et comment est-elle susceptible du mal ? par une conséquence de son libre arbitre, qui convient surtout à une nature raisonnable. Créée à l’image de Dieu, dégagée de toute nécessité, douée d’une liberté parfaite, notre âme conçoit le bien et en connaît la jouissance ; elle a le pouvoir, en persistant dans la contemplation du beau et dans la possession des choses spirituelles, de conserver sa vie naturelle : elle a aussi le pouvoir de s’écarter de ce qui est beau et honnête, comme il lui arrive lorsque , rassasiée d’une volupté bienheureuse, appesantie par une sorte de sommeil, et comme précipitée de la région supérieure, elle se mêle à la chair en se prostituant à de honteux plaisirs.

### 7.

Adam vivait en haut, non par l’élévation de son séjour, mais par la sublimité de son esprit, lorsque nouvellement animé , contemplant le ciel, ravi des beautés qui frappaient ses regards , il était transporté d’amour pour son bienfaiteur , qui l’avait gratifié de la jouissance d’une vie éternelle et des délices d’un paradis , qui lui avait donné la même principauté qu’aux anges, la faculté de vivre comme les archanges et entendre la parole divine. Ajoutez à tout cela que, sous la protection. De Dieu même, il jouissait des biens dont il l’avait comblé. Rassasié bientôt de tous ces plaisirs, devenu insolent par la satiété, il préféra à une beauté intellectuelle ce qui paraissait agréable aux yeux de la chair , et il regarda la satisfaction des sens comme plus précieuse que les jouissances spirituelles. Il fut donc aussitôt chassé du paradis , exclus d’une vie bienheureuse, étant devenu méchant, non par nécessité, mais car son imprudence. Ainsi il a commis le péché par un effet de sa volonté perverse, et il est mort par une suite du péché : car la solde du péché est la mort ( Rom. 6. 23.). Autant il s’éloignait de la vie , autant il approchait de la mort. Dieu est la vie, la mort est la privation de la vie : Adam s’est donc procuré la mort en se séparant de Dieu, selon ce qui est écrit : Ceux qui s’éloignent de vous périront ( Ps. 72. 27. ). Ainsi Dieu n’a pas créé la mort, mais c’est nous-mêmes qui nous la sommes attirée par nos dispositions perverses. Cependant il n’a pas empêché notre dissolution pour notre propre avantage, pour ne pas éterniser notre faiblesse, en nous laissant vivre éternellement : comme si quelqu’un refusait d’approcher du feu[[5]](#footnote-83) un vase d’argile fêlé, jusqu’à ce qu’il remédiât à ce vice de son altération, en le refondant de nouveau.

Mais pourquoi , dira-t-on, Dieu en nous créant ne nous a-t-il pas faits impeccables , de sorte que nous rie pourrions pécher quand même nous le voudrions ? c’est que vous-même vous ne regardez pas vos serviteurs comme affectionnés pour vous lorsqu’ils sont enchaînés par la force, mais lorsqu’ils remplissent volontairement leur devoir. Ce ne sont donc pas les actions forcées qui sont agréables à Dieu, mais les actions fruits de la vertu. Or la vertu vient de la volonté et non de la nécessité. La volonté dépend de ce qui est en nous, et ce qui est en nous est le libre arbitre. Celui donc qui se plaint du Créateur , parce qu’il ne nous a point rendus impeccables, annonce par cela même qui il préfère une nature dépourvue de raison à une nature raisonnable, une nature insensible et dénuée de passions à une nature clouée de vouloir et d’activité. Je me suis permis cette digression qui m’a paru nécessaire, de peur que, vous jetant dans un aldine de pensées inutiles, vous n’ajoutiez la privation de Dieu à celle des objets de vos désirs[[6]](#footnote-84).

Cessons donc de vouloir corriger la sagesse suprême. Cessons de chercher quelque chose de mieux que ce qu’elle a fait. Si les raisons des détails de son gouvernement nous échappent , que ce principe du moins reste gravé dans nos âmes, que rien de mauvais ne peut venir de l’Etre bon.

### 8.

Un objet qui tient à ce que nous venons de dire, c’est la question faite sur le démon. D’où vient le démon, si le mal ne vient pas de Dieu ? Que dirons-nous à cela ? La raison que nous avons donnée pour expliquer la perversité de l’homme, suffira pour ce qui regarde le démon. Comment l’homme est-il pervers ? par un effet de sa volonté propre. Comment le démon est-il méchant ? par la même cause, puisqu’il était doué lui-même de la liberté, et qu’il avait en lui le pouvoir de rester fidèle au Très-Maut, ou de se séparer de l’Etre bon. L’ange Gabriel est sans cesse présent devant Dieu ( Luc. 19). Satan était ange, et il est tombé de son rang sublime. La volonté a conservé l’un dans sa place élevée, le libre arbitre a précipité l’autre. Celui qui s’est maintenu pouvait manquer : l’autre pouvait ne pas tomber. La charité divine dont il était insatiable a sauvé l’un : la révolte contre Dieu a réprouvé l’autre. Le vrai mal est d’être séparé de Dieu. Une légère conversion de nous fait communiquer avec le soleil ou avec l’ombre de notre corps. Si nous tournons nos regards en haut, nous sommes sur-le-champ éclairés ; si nous les abaissons vers l’ombre, nous sommes nécessairement dans les ténèbres. Ainsi le démon est méchant par sa volonté, sans que sa nature fût essentiellement opposée à l’Etre bon. Pourquoi donc est-il en guerre avec nous ? c’est qu’étant le réceptacle de toute malice, il a reçu la passion de l’envie qui l’a rendu jaloux de mes prérogatives ; il n’a pu supporter de nous voir mener une vie exempte de douleur , dans un lieu de délices. Trompant l’homme par ses artifices et par ses ruses, abusant, pour le séduire, du désir qu’il avait d’être semblable à Dieu, il lui montra l’arbre, et lui promit de le rendre semblable à Dieu s’il mangeait de son fruit. Si vous mangez du fruit de cet arbre, lui dit-il , vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal ( Gen. 3. 5. ). Le démon n’a donc pas été créé notre ennemi , mais il l’est devenu par la jalousie qu’il nous portait. Comme il se voyait lui-même précipité du rang des anges, il ne put voir sans douleur un être terrestre qui, par sa vertu, s’élevait à la dignité angélique.

### 9.

Puis donc que le démon est devenu notre ennemi, Dieu a mis en nous une opposition avec cet esprit impur, en lui faisant cette menace par le discours qu’il adresse au serpent dont il avait emprunté l’organe : Je mettrai une inimitié entre loi et la rare de la femme ( Gen. 3. 15.). Les liaisons avec les méchants sont vraiment nuisibles, d’autant plus que c’est une loi de l’amitié de se rapprocher de ses amis par la ressemblance. Il est donc bien vrai de die que les mauvais entretiens corrompent les bonnes moeurs ( I. Cor. 15. 33. ). Et comme dans des lieux malsains, l’air qu’on respire cause insensiblement une maladie à ceux qui les habitent, de nième le commerce des médians porte de grands préjudices aux âmes, quoiqu’on ne s’en aperçoive pas aussitôt. C’est pour cela que le serpent a été déclaré notre ennemi irréconciliable. Mais si l’organe qu’a emprunté le démon est digne d’une si grande haine, combien ne devons-nous pas être animés contre le démoli lui-même qui a agi par son ministère ?

Mais pourquoi, dit-on, existait-il dans le paradis un arbre par le moyen duquel le démon de oit, réussir dans ses entreprises contre nous s’il n avait pas eu cet appât pour ses artifices, continent nous eût-il entraînés dans la mort par la désobéissance ? C’est qu’il fallait que notre obéissance fût éprouvée par un précepte. C’est pour cela que l’arbre produisait de très-beaux fruits, afin que montrant notre tempérance par l’abstinence du plaisir , nous puissions mériter la couronne de la persévérance. En mangeant du fruit de l’arbre , Adam et Eve non-seulement violèrent le précepte , mais ils reconnurent leur nudité. Dès qu’ils eurent mange , dit l’Ecriture, leurs yeux jurent ouverts, et ils reconnurent qu’ils étaient nus ( Gen. 3. 7. ). L’homme innocent ne devait pas reconnaître sa nudité, de peur que son esprit, distrait par ce besoin, occupé à imaginer des vêtements pour y remédier , ne fût détourné par les soins du corps de la contemplation de Dieu. Mais pourquoi n’a-t-il pas été créé tout vêtu et tout habillé ? C’est que ni les vêtements naturels, ni ceux de l’art ne pouvaient lui convenir. Les vêtements naturels sont particuliers aux brutes, tels que les plumes, Ies poils, l’épaisseur des peaux qui peuvent mettre à l’abri des froids de l’hiver et des chaleurs de l’été. En cela les animaux ne sont pas distingués les uns des autres, ils ont été tous également bien traités par la nature. Capable d’aimer Dieu , l’homme devait recevoir des avantages d’un ordre bien supérieur. Les occupations de l’art auraient été pour lui une occasion de perdre du temps, ce qu’on devait éviter, comme lui étant une chose nuisible. C’est pour cela que le Seigneur voulant nous rappeler à la vie du paradis terrestre, chasse de nos âmes toute inquiétude. Ne vous inquiétez point, nous dit-il, ou vous trouverez de quoi manger pour soutenir votre vie, ni d’où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps (Matth. 6, 25.). L’homme ne devait donc avoir ni les vêtements de la nature, ni ceux de l’art : mais d’autres lui étaient préparés s’il signalait sa vertu, qui devaient briller en lui par la grave divine, qui devaient l’embellir, comme les anges, d’une parure éclatante, laquelle effacerait la beauté des fleurs et la splendeur des astres. C’est pour cela qu’il n’a point reçu de vêtements au moment de sa création , parce qu’ils étaient des prix réservés à sa vertu , que les embûches du démon ne lui ont pas permis d’obtenir .

Le démon est donc notre adversaire, parce que cet esprit impur avant causé dans l’origine notre chute par ses artifices, le Seigneur a réglé que nous serions en guerre avec lui, afin que renouvelant le combat, nous puissions triompher, par notre obéissance, de cet ennemi irréconciliable. Il serait à désirer que le démon n’eût existé jamais, qu’il fût resté dans le rang où il avait été placé d’abord par le Souverain du ciel. Mais ayant abandonné son poste sublime il est devenu ennemi de Dieu , ennemi des hommes faits à l’image de lieu. C’est pour cela qu’il ne cesse de haïr les humains et de combattre le Très-Haut. Il nous hait comme l’héritage du Maître suprême, il nous hait confine les images d’un Pieu qu’il déteste. Aussi le sage et prévoyant Ordonnateur des choses humaines s’est-il servi de sa méchanceté pour exercer nos âmes, comme un médecin se sert du venin de la vipère pour composer de salutaires remèdes. Quel est donc le démon ? quel est son rang ? quelle est sa dignité ? pourquoi enfin est-il appelé Satan ? Il est appelé Satan parce qu’il est opposé à l’Etre bon. C’est ce que signifie le mot hébreu, comme nous l’apprenons dans les livres des Rois. Le Seigneur , dit l’Ecriture, suscita à Salomon un Satan ( c’est-à-dire un ennemi ) , Ader, roi des Syriens[[7]](#footnote-87) ( 3. Rois 11. 14. ). Il est appelé Diable, c’est-à-dire calomniateur, parce qu’il nous jette dans le péché en même temps qu’il nous accuse ; parce que se réjouit de notre perte et qu’il insulte à nos fautes. Sa nature est incorporelle, selon ce que dit l’Apôtre : Nous n’avons pas à combattre contre des hommes de chair et de sang , mais contre des esprits de malice ( Eph. 6. 12. ). Sa dignité est celle de commandant et de prince : Nous avons à combattre, dit le même saint Paul, contre les principautés , contre les puissances , contre les princes de ce monde , les princes de ce siècle ténébreux ( Eph. 2.2. ). Le lieu de sa principauté est dans l’air, comme dit le même apôtre : Selon le prince des puissances de l’air, cet esprit qui exerce maintenant son pouvoir sur les enfants de l’incrédulité ( Eph. 2. ). C’est pour cela qu’il est aussi appelé le prince du monde, parce que son empire est autour de la terre. Ecoutons le Seigneur lui-même : C’est maintenant, dit-il , que le monde va être jugé ; c’est maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors ( Jean. 12. 31. ). Et ailleurs : Le prince de ce monde eu venir , et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne ( Jean. 14.30. ).

### 10.

Puisqu’en parlant de l’armée du démon, saint Paul dit que ce sont des esprits de malice répandus dans le ciel, il est bon de savoir que l’Ecriture a coutume de donner le nom de ciel à l’air : par exemple, les oiseaux du ciel (Matth. 6. 26. ) ; et ailleurs , ils montent jusqu’aux cieux (Ps. 106. 26. ), c’est-à-dire, ils s’élèvent fort haut dans l’air. C’est pour cela que le Seigneur a vu Satan tombé du ciel comme un éclair ( Luc. 10.18. ), c’est-à-dire , tombé de son propre empire et étendu en bas, afin qu’il soit foulé aux pieds par ceux qui espèrent en Jésus-Christ : car le Seigneur a donné a ses disciples le pouvoir de fouler aux pieds les serpents, les scorpions et toute la puissance de l’ennemi (Luc. 10. 19. ). Depuis donc que la tyrannie odieuse du démon a été chassée de son empire, et que les lieux circonvoisins de la terre ont été purifiés par la Passion salutaire de celui qui a pacifié ce qui est sur la terre et dans le ciel ( Col. 1. 20.), le royaume des cieux nous est prêché; Jean-Baptiste dit : Le royaume des cieux approche ( Matth. 3. 2.) ; le Seigneur prêche partout l’Evangile du royaume (Matth. 4. 23.) ; les anges s’écrient : Gloire au plus haut des cieux et paix sur la terre ( Luc. 14. ) ; ceux qui reçoivent notre Seigneur en triomphe dans Jérusalem, s’écrient aussi : Paix dans les cieux et gloire dans les lieux très-hauts ( Luc. 19. 38. ). Et en. général, il est mille cris de victoire qui annoncent la destruction entière de notre ennemi, et qu’il ne nous reste plus dans les lieux supérieurs de combat à livrer, ni d’adversaire qui nous éloigne de la vie bienheureuse ; mais que par la suite nous serons constitués dans un état paisible, que nous jouirons pour toujours du bois de vie auquel les ruses du démon nous ont empêché de participer dès le commencement : car Dieu a placé une épée de feu pour défendre d’approcher du bois de vie (Gen. 3. 24. ). Puissions-nous franchir le passage sans obstacle, entrer dans les cieux, et y jouir des biens éternels en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l’empire dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR LE CONSEIL QUE DONNE SAINT PAUL DE SE RÉJOUIR TOUJOURS.

### SOMMAIRE.

CETTE Homélie ,dans les éditions , a pour titre : Sur l’action de grâces : on verra si j’ai eu raison de changer ce titre. L’orateur, après avoir cité ces paroles de l’Apôtre: Réjouissez-vous toujours , priez sans cesse , rendez grâces à Dieu en toutes choses ; annonce qu’il expliquera ce que veut dire cette joie , comment il est possible de prier sans cesse et de rendre grâces à Dieu en toutes choses ; mais il est clair qu’il ne dit que peu de mots sur le second et le troisième article, et que son discours roule sur le prunier. Il montre d’abord, contre ceux qui prétendaient le contraire , que le précepte de se réjouir toujours n’est pas impossible. Il le prouve surtout par l’exemple de saint Paul. Il expose les raisons que nous avons de nous réjouir toujours. Il se fait objecter plusieurs passages de l’Ecriture et les pleurs de Jésus-Christ sur Lazare. Il réfute ces objections. Il condamne les douleurs excessives et les larmes immodérées. L’exemple de Job et les grands principes de religion doivent nous consoler dans les plus grands sujets de tristesse.

### 1.

Vous venez d’entendre les paroles de l’Apôtre, qui, dans la personne des fidèles de Thessalonique, donne des règles à tout, le genre humain. Car les instructions de saint Paul étaient pour les fidèles qui s’adressoient à lui dans diverses circonstances, mais leur utilité s’étend sur tous les hommes. Réjouissez-vous toujours, dit-il, priez sans cesse, rendez grâces à Dieu en toutes choses ( I. Thess. 3. 16. ). Nous expliquerons tout-à-l’heure, autant qu’il sera en nous, ce que veut dire cette joie, l’avantage qu on en peut retirer ; comment il est possible de prier sans cesse et de rendre grâces à Dieu en toutes choses. Il faut d abord répondre aux objections de nos adversaires qui attaquent le précepte de saint Paul comme étant impossible dans la pratique.

Quelle est cette vertu, disent-ils, de livrer son amie jour et nuit à la joie et au contentement ? est-il possible d’ailleurs d’y parvenir au milieu de cette foule de maux imprévus dont nous sommes sans cesse assaillis, qui attristent nécessairement l’âme, et qui font qu’il est plus impossible d’être joyeux et satisfait, que de ne pas sentir de douleur lorsqu’on est plongé dans une chaudière bouillante , ou qu’on est percé de la pointe d’une épée. Parmi ceux qui nous écoutent maintenant , il est peut-être quelqu’un qui raisonne de la sorte, et qui, pour excuser sa lâcheté à observer les préceptes, reproche au législateur qu’il ordonne des choses impossibles. Puis-je, dit-il, goûter une joie perpétuelle, lorsque les sujets de me réjouir ne dépendent pas de moi ? Ce qui cause de la joie est hors de nous et ne dépend pas de nous ; la présence d’un ami , un long commerce avec ceux de qui nous tenons le jour, des richesses qu’on acquiert, des honneurs qu’on reçoit, le passage d’une maladie dangereuse à la santé, une maison qui regorge de biens, une table chargée de mets délicats , des amis qui partagent notre satisfaction , des paroles et des spectacles agréables , la santé des personnes qui nous touchent le plus près, en un mot, toutes les prospérités et tous les bonheurs de la vie. Non-seulement les choses fâcheuses qui nous arrivent à nous-mêmes nous chagrinent, nous sentons encore les disgrâces de nos amis et de nos proches. Ainsi la joie et le contentement de l’âme résultent du concours de tons ces objets. Outre cela, si nous voyons la chute de nos ennemis, des accidents arrivés à ceux qui nous ont fait du mal, les succès de ceux qui nous ont obligés, enfin si nous n’éprouvons ni ne craignons aucun des maux qui troublent notre vie , c’est alors que notre âme pourra erre dans la joie. Comment dune nous donne-t-on un précepte qui ne dépend pas de nous, mais de causes étrangères ? Comment, aussi prierai-je sans cesse, lorsque les nécessités corporelles causent à l’âme une infinité de distractions, et l’occupent tellement qu’il lui est impossible, vu les bornes de sa nature, de se livrer à d’autres soins ? Il m’est encore ordonné de rendre grâces à Dieu en toutes choses. Lui rendrai-je donc grâces étant mis à la torture, déchiré de coups de fouet, étendu sur la roue, attaché au chevalet, les yeux arrachés, diffamé par un ennemi, mourant de froid et de faim, privé tout-à-coup de mes enfants ou de ma femme, ruiné subitement par un naufrage, tombé entre les mains des voleurs ou des pirates, couvert de blessures, noirci de calomnies, menant une vie errante ou languissant dans une prison ? Voilà, sans parler de beaucoup d’autres, les reproches qu’on fait au législateur; voilà comment on croit excuser ses fautes, en décriant les préceptes comme impossibles.

### 2.

Que dirons-nous à cela ? Sans doute lorsque saint Paul a d’autres objets en vue, lorsqu’il s’efforce d’élever en haut et de porter à la contemplation des choses célestes nos âmes cuti rampent sur la terre ; des hommes qui ne peuvent atteindre les hautes pensées dit législateur , qui, semblables à des animaux vivant dans la boue, se plongent dans des passions charnelles et terrestres, demandent si les préceptes de l’Apôtre sont possibles. Saint Paul exhorte à se réjouir toujours, non des hommes ordinaires, mais ceux qui lui ressemblent, ceux qui ne vivent plus dans leur chair, mais qui ont Jésus-Christ vivant en eux , parce que l’union étroite avec le souverain bien ne permet pas de sentir les maux qui affligent la chair. Oui, quand même la chair serait coupée en morceaux, le mal reste dans le corps, sans pouvoir arriver jusqu’à la partie intelligente de l’anse. Si, suivant le précepte de l’Apôtre, nous avons mortifié nos membres terrestres ( Coloss. 3. 5. ) , si nous portons dans notre corps la mortification du Seigneur Jésus ( 2. Cor. 4. 10.), il arrivera nécessairement que les coups portés à toi corps mortifié ne parviendront pas jusqu’à l’âme qui n’aura plus avec le corps aucune communication. Les affronts, les pertes de biens, le; morts des proches, n’iront pas jusqu’à l’âme, et ne l’abaisseront pas à s’inquiéter des maux corporels. Si ceux qui tombent dans des malheurs pensent comme l’homme parfait, ils ne lui causeront point de peine par leurs chagrins, puisqu’eux-mêmes supportent sans peine ce qui leur arrive. S’ils vivent suivant la chair, ils ne lui causeront pas encore de peine, mais ils seront juges par lui dignes de pitié, moins à cause des disgrâces qu’ils éprouvent, qu’à cause de leur mauvaise disposition. En général une âme parfaitement soumise aux volontés du Créateur, qui met son plaisir à contempler les beautés célestes, ne perdra point sa joie et son contentement au milieu de toute cette foule de maux qui affligent la chair; mais ce qui est pour les autres un sujet de tristesse, sera pour elle un surcroît de satisfaction. Tel était l’Apôtre, qui se complaisait dans ses faiblesses , dans ses afflictions, dans ses persécutions, qui se glorifiait de sa pauvreté et de ses besoins. Il s’applaudissait de la faim, de la soif , du froid, de la nudité, des détresses, enfin de tous les maux qui rendent les autres insupportables à eux-mêmes et leur font trouver la vie ennuyeuse.

Ceux donc qui n’entrent pas dans les sentiments de l’Apôtre, qui ne comprennent pas qu’il nous exhorte à mener une vie évangélique, ont la hardiesse de lui faire des reproches, comme s’il nous ordonnait des choses impossibles. Qu’ils sachent que, par la bonté de Dieu, nous avons mille sujets de nous réjouir. Nous sommes passés dru néant à l’existence ; nous avons été faits à l’image du Créateur ; nous avons reçu l’esprit et la raison, qualités qui sont la perfection de l’homme et qui l’élèvent à la connaissance du Très-Haut. Les beautés des créatures visibles sont comme un livre ouvert à nos yeux,dans lequel nous pouvons lire et apprendre la providence universelle et la grande sagesse de l’Etre suprême. Nous avons la faculté de discerner le bien d’avec le mal , instruits par la nature même à choisir ce qui nous est convenable , et à fuir ce qui nous est nuisible. Eloignés de Dieu par le péché, nous avons été réconciliés par le sang de son Fils unique , qui nous a délivrés d’une honteuse servitude. Nous avons l’espérance de ressusciter un jour, de participer au bonheur des anges, au royaume céleste, aux biens que Dieu nous a promis, qui surpassent tout ce que la raison peut imaginer. Tous ces avantages ne sont-ils pas de nature à nous combler de joie et à nous causer une satisfaction inaltérable Croirons-nous que celui qui se livre aux plaisirs de la bonne chère, que les oreilles sont flattées par les sons de la musique, qui se couche et qui s’endort dans un lit délicat, goûte un vrai contentement ? Pour moi , je pense que les personnes sensées doivent déplorer le malheur d’un tel homme, et que ceux-là seulement sont heureux qui supportent les peines de la vie présente dans l’espoir d’une vie future, qui sacrifient les choses passagères pour mériter les éternelles. Quand ils seraient. au milieu des flammes comme les trois ennuis de Babylone, quand ils seraient enfermés avec des lions, quand ils seraient dévorés par une baleine, pourvu qu’ils soient unis étroitement avec Dieu, nous devons croire qu’ils jouissent d’un parfait bonheur et qu’ils vivent dans la joie, peu touchés des maux présents, et réjouis par l’espérance des biens qu ils attendent. Un généreux athlète, une fuis entré (huis l’arène de la piété, doit supporter avec courage les coups de ses adversaires, animé par l’espoir d’une couronne glorieuse. Dans les combats gymniques, les athlètes accoutumés à de pénibles exercices ne sont pas effrayés des blessures qu’ils peuvent recevoir , mais ils attaquent de près leurs antagonistes, et ne comptent pour rien toutes les peines qu’ils endurent par le désir d’une proclamation honorable. Ainsi , quelque malheur qui arrive à l’homme vertueux, il ne peut troubler la joie pure qu’il goûte, parce que, sans doute, l’affliction produit la patience, la patience l’épreuve, l’épreuve l’espérance , et que cette espérance n’est point trompeuse (Rom. 5.3. ) Aussi le même saint Paul nous exhorte-t-il ailleurs à être patients dans les afflictions , et à nous réjouir dans l’espérance ( Rom. 12. 12. ). Or c’est l’espérance qui rend la joie l’éternelle compagne de la vertu.

### 3.

Mais le même Apôtre nous engage à pleurer avec ceux qui pleurent ( Rom. 12. 15. ). Ecrivant aux Galates[[8]](#footnote-94) , il pleurait sur les ennemis de la croix de Jésus-Christ (Phil. 3. 1 8. ). Qu’est-il besoin de citer Jérémie, qui a tant pleuré; Ezéchiel, qui , par l’ordre de Dieu, écrit les lamentations des princes ( Ezéch. 2. 9. — 7. 27. ) , et beaucoup d autres saints qui versent des larmes ? Hélas ! ma mère, pourquoi m’avez-vous mis au monde ( Jér. 15. 10. ) ? Hélas ! on ne trouve plus de saint sur la terre ; parmi les hommes on n’en trouve plus aucun qui agisse avec droiture. hélas! je suis comme un homme qui dans la moisson ne recueille qu’une vile paille (Mici. 7. 1 et 2. ). En un mot, examinez les paroles des justes ; et si vous trouvez que partout ils font entendre une voix triste, vous serez convaincu que tous déplorent les misères de ce monde, et les maux de cette vie malheureuse. Hélas ! dit saint Paul avec David , pourquoi mon pèlerinage a-t-il été prolongé (Ps. 119. 5.) ? il désire d’être dégagé des liens du corps et de vivre avec Jésus-Christ ( Phil. 1. 23. ) : Il s’afflige clone de la durée de son pèlerinage comme étant un obstacle à la joie éternelle qu’il attend. David, dans ses cantiques, nous a laissé une lamentation sur la mort de son ami Jonathas. Il a pleuré même son ennemi. Votre mort me pénètre de douleur, ô mon frère Jonathas !

Filles d’Israël, pleurez sur Saül (2. Rois. 1. 24 et 26 ). Il pleure ce prince comme étant mort dans le péché, et Jonathas comme lui ayant été uni étroitement pendant toute sa vie. Qu’est-il nécessaire de rapporter d’autres exemples ? le Seigneur lui-même a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem (Jean. 11. 35. — Luc. 19. 41. ) : il trouve heureux ceux qui s’affligent et qui pleurent ( Matth. 5. 5. — Luc. 6. 21. ). Or , dira-t-on , comment ces exemples s’accordent-ils avec le précepte de l’Apôtre: Réjouissez-vous toujours ? Les larmes et la joie ne viennent pas du même principe. Les larmes sont causées par l’impression d’un accident imprévu : c’est comme un coup qui frappe l’âme, qui la resserre, qui fait que le sang se rassemble et se presse autour du coeur. La joie est un transport de l’âme qui est agréablement flattée par quelque événement heureux. Le corps offre différents symptômes de la joie et de la tristesse. Un chagrin violent fait pâlir le visage, le rend livide et le refroidit. Dans la joie, il devient; brillant, il se peint d’une couleur vermeille ; ou dirait que rame veut s écharper, et que le plaisir qu’elle éprouve la répand au-dehors.

### 4.

A cela nous dirons que les pleurs et les gémissements des saints procédaient de leur amour pour Dieu. Ainsi, les yeux toujours fixés sur cet objet de leur affection, et puisant leur joie dans cette source, ils s’occupaient de la conduite de leurs frères, pleurant sur les pécheurs , cherchant à les ramener par les larmes. Et comme des personnes sur le rivage , qui s’attendrissent en voyant des malheureux près d’être engloutis dans les flots, ne perdent pas leur sûreté propre par le tendre intérêt qu’elles prennent à leurs périls : ainsi les justes qui s’affligent à cause des péchés de leur prochain, loin et altérer par-là leur joie, ne font que la rendre plus parfaite, les larmes qu’ils répandent pour leurs frères leur méritant d’entrer dans la joie du Seigneur. Ceux qui s’affligent et lui pleurent sont heureux , parce qu’ils seront consolés et qu’ils riront. Le ris dont parle l’Evangile ne consiste nullement dans le bruit et l’éclat que fait la bouche lorsque le sang s’échauffe, mais dans une joie sincère qui n’est altérée par aucun mélange de tristesse. L’Apôtre nous permet donc de pleurer avec ceux qui pleurent, parce que ces larmes sont comme la semence d’une joie éternelle, que cette joie est comme l’intérêt de ces larmes. Elevez-vous en esprit dans le ciel, pour contempler le bonheur des anges. Ce bonheur est-il autre chose que la joie et la satisfaction qu’ils éprouvent, parce qu’ils sont sans cesse en présence de Dieu, et qu’ils jouissent des beautés ineffables de la gloire de noire Créateur ? C’est à cette vie que veut nous porter le bienheureux Paul, quand il nous ordonne de nous réjouir toujours.

Quant à ce que l’on objecte que le Seigneur a pleuré sur Lazare et sur Jérusalem , nous pouvons dire qu’il a mangé et qu’il a bu sans qu’il en eût besoin, mais qu’il l’a fait pour nous apprendre à régler nos affections naturelles. Ainsi il a pleuré pour montrer aux personnes qui se permettent des excès dans le deuil et les gémissements, comment elles doivent les modérer et ne pas se laisser abattre par la douleur. Car c’est surtout dates les larmes qu’on doit garder des mesures; il faut peser toutes les circonstances, examiner les raisons pourquoi l’on pleure, le temps, le lieu, la manière. Or que le Seigneur ait pleuré, non pour manifester un sentiment , mais pour nous donner une leçon, en voici la preuve. Notre ami Lazare dort, dit-il, mais je vais le réveiller (Jean. 11. 11. ). Qui de nous pleure un ami qui dort et qu’il sait devoir bientôt se réveiller ? Lazare, sortez de votre tombeau ( Jean. 11. 43.), et le mort ressuscita sur le champ, il marcha quoique lié. C’est un double prodige, de ressusciter, et que les bandes qui liaient ses pieds ne l’empêchassent pas de se mouvoir. Une force supérieure faisait disparaître tout obstacle. Comment donc Jésus-Christ, qui devoir opérer ce miracle , l’aurait-il jugé digne de ses larmes? n’est-il pas clair que voulant fortifier de toutes parts notre faiblesse, il a renfermé dans de justes bornes les affections naturelles? Il n affecta point une insensibilité qui ne convient qu’à des bêtes féroces; il rejeta ces excès dans les larmes et les gémissements, qui sont indignes d’un être raisonnable. Il montra qu’il était homme en pleurant la mort d’un ami; et il nous enseigna à étirer les extrêmes, à ne pas nous laisser abattre dans les maux sans nous piquer d’être insensibles. Comme donc le Seigneur a bien voulu souffrir la faim ou la soif, lorsque les aliments solides étaient digérés, ou lorsque l’humidité du corps était épuisée ; comme il a voulu sentir la lassitude, lorsque la longueur du chemin avait tendu les muscles et les nerfs outre mesure, non que la divinité l’eût vaincue par la fatigue, mais le corps éprouvent ce qui était une suite de sa nature : ainsi il a permis à ses larmes de couler. On pleure lorsque les concavités du cerveau étant remplies de vapeurs que la tristesse a condensées, ces vapeurs se déchargent par les yeux comme par des espèces de canaux. De-là ces tintements, ces vertiges, ces éblouissements, lorsqu’on est frappé par quelque nouvelle désagréable qu’on n’attendait pas. La tête tourne par la force des vapeurs qu’élève en haut la chaleur qui se resserre. Ensuite ces vapeurs épaissies se distillent en larmes, comme l’air condensé se résout en pluie. De-là ceux qui sont dans la tristesse ont quelque plaisir à pleurer, parce que les pleurs déchargent la tête qui est appesantie. L’expérience confirme ce que nous disons. On a vu des personnes accablées des plus affreuses disgrâces, tomber dans des affections apoplectiques et paralytiques, parce qu’elles s’étaient opiniâtrées à retenir leurs larmes. On en a vu d’autres expirer et succomber sous leur chagrin, parce que leurs forces étaient dépourvues de ce faible appui. La flamme s’étouffe dans sa propre fumée, lorsque cette fumée n’ayant point d’issue pour sortir roule sur elle-même : ainsi l’on prétend qu’une douleur trop violente affaiblit et éteint les facultés vitales, lorsque cette douleur ne saurait s’exhaler au dehors. Ceux donc qui s abandonnent à la tristesse et aux larmes ne doivent pas s’autoriser de l’exemple du Seigneur. Les nourritures qu’il a prises ne sont pas une raison pour rechercher des mets délicats, mais plutôt une règle suprême de tempérance et de frugalité. De même les larmes qu’il a répandues ne nous imposent pas l’obligation de pleurer, mais sont la plus belle et la plus exacte mesure suivant laquelle nous devons supporter les maux avec dignité et décence, en nous tenant dans les bornes de la nature.

### 5.

ll n’est donc permis ni aux femmes, ni aux hommes, de se livrer aux lamentations et aux pleurs : on ne leur défend pas néanmoins de s’affliger dans leurs peines, ni même de verser quelques larmes, pourvu qu’ils le fassent doucement, sans éclats et sans cris, sans déchirer leurs vêtements, sans se rouler dans la poussière, sans se jeter dans toutes les extravagances que se permettent ceux qui ignorent les choses célestes. Quiconque est épuré par les instructions divines doit se fortifier par la droite raison comme par un mur solide, repousser arec courage les attaques de ces douleurs immodérées et trop humaines, craindre qu’elles ne viennent assaillir l’âme faible et abattue comme sur un penchant où elles la précipiteraient sans peine. C’est une marque de faiblesse et de peu de confiance en Dieu de se laisser vaincre par les maux et de succomber à l’adversité. La tristesse s’empare des âmes molles connue les vers naissent surtout dans les bois tendres. Job avait-il un coeur de diamant ses entrailles étaient-elles de pierre? il perdit en un instant dix enfants, qui furent écrasés d’un seul coup dans une maison oit ils célébraient un festin, et que le démon fit écrouler sur eux. Ce père infortuné vit la table teinte du sang de ses enfants malheureux; il vit ces enfants nés à différentes époques subir à la fois le même sort. Il ne se lamenta point, il ne s’arracha point les cheveux, il ne proféra aucune parole qui marquât de la faiblesse et de la lâcheté; mais il fit entendre ces actions de grâces si célèbres et si connues: Le Seigneur me l’a donné , le Seigneur me l’a ôté, il est arrivé ce qui a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni (Job. 1. 21.). Job était-il insensible? non , sans doute; il disait de lui-même: J’ai pleuré sur tous ceux qui étaient dans l’affliction (Job. 3o. 23.). Mentait-il en se rendant ce témoignage ? mais la vérité même atteste que parmi les autres vertus il possédait l’amour de la vérité. C’était, dit l’Ecriture, un homme irréprochable, juste, pieux, ami de la vérité (Job. 1. 1.). Pour vous, vous faites retentir l’air de chants lamentables et d’élégies qui attristent davantage votre âme. Vous imitez les comédiens qui contrefont toute sorte de personnages et qui accommodent leur extérieur au rôle qu’ils jouent quand ils paraissent sur la scène. Vous voulez que la couleur de vos habits réponde à vos sentiments ; vous paraissez vêtu de noir, avec des cheveux hérissés; votre maison est ensevelie dans les ténèbres , mal-propre et remplie de cendre ; elle retentit de chants lugubres propres à nourrir votre tristesse et à rouvrir votre plaie. Laissez toutes ces folies à ceux qui n’ont point d’espérance. Vous savez ce qu’il faut croire des fidèles qui sont endormis en Jésus-Christ; vous savez que le corps, comme une semence, est mis en terre plein de corruption pour ressusciter incorruptible, tout difforme pour ressusciter tout glorieux, privé de mouvement pour ressusciter plein de vigueur, tout animal pour ressusciter tout spirituel (1 Cor. 15. 42.). Pourquoi donc pleurez-vous quelqu’un qui sort de la vie pour changer d’état? Ne vous affligez pas comme si vous étiez privé d’un grand secours par sa perte: il vaut mieux, dit le Roi Prophète, se confier dans le Seigneur que dans un simple homme (Ps. 117. 8. ). Ne vous lamentez pas comme s’il eût souffert un grand mal: la trompette céleste le réveillera bientôt de son sommeil (I Cor. I. 52. ), et vous le verrez devant le tribunal de Jésus-Christ.

### 6.

Laissez donc ces plaintes indignes d’un homme qui a de la force et de l’instruction: Hélas! quel malheur imprévu ! qui jamais l’eût pensé ? qui l’eût dit que je dusse renfermer dans le tombeau une tête si chère? Nous devrions rougir de honte même lorsque nous entendons les autres se plaindre de la sorte, puisque le récit du passé et l’expérience du présent nous apprennent; que les disgrâces, suites de notre nature, sont inévitables. Ainsi les morts subites et tolus les autres accidents qui surprennent, ne nous étonneront point si nous sommes instruits des maximes de la piété. Par exemple, j’avais un fils dans la fleur de la jeunesse, l’unique héritier de mes biens, la consolation de nia vieillesse, l’ornement de ma famille, la fleur et l’élite des autres jeunes gens; c`était le soutien de ma maison, il était dans l’âge le plus aimable : la mort me fa enlevé tout-à-coup; il n’est plus que cendre et poussière, ce cher enfant qui, il n’y a que peu de jours , faisait entendre des paroles si agréables, était un spectacle si doux pour les yeux d’un père. Que ferai-je dans cette triste circonstance ? déchirerai-je mes habits? me roulerai-je par terre? me plaindrai-je à Dieu? M’indignerai-je ? me comporterai-je à la vue de tout le monde comme un enfant qui crie de toute sa force et qui s’agite de toutes les manières quand on le châtie ? ou plutôt m attachant à considérer la nécessité des événements, faisant attention qu’il est impossible d’éviter la mort, qu’elle n’épargne aucun âge, quelle ruine et détruit tout, prendrai-je le parti de n’être pas étonné de ce qui arrive, de conserver mon âme tranquille, sans me laisser abattre par un coup inattendu, moi qui sais depuis longtemps que mortel j’ai engendré un fils mortel; qu’il n’y a rien de stable sur la terre; qu’on n’y possède rien pour toujours; que les plus grandes villes, les plus remarquables par la beauté de leurs édifices, par la force et le nombre de leurs habitants, par l’abondance qui régnait dans leurs places publiques et dans leurs campagnes, n’offrent plus que des ruines, tristes restes de leur antique grandeur ? Souvent un navire, après avoir échappé à mille périls, après avoir mille fois parcouru de vastes étendues de mer, après avoir mille fois rapporté de rares marchandises, est abîmé dans les flots par un seul coup de vent et disparaît. Souvent des armées après s’être signalées par de grandes victoires, deviennent, par un changement de fortune, un objet de compassion pour ceux qui les voient des qui en entendent parler. Des nations entières , des îles puissantes, après des triomphes remportés sur terre et sur mer, après avoir acquis d’immenses richesses par les dépouilles de leurs ennemis, ont été détruites par la suite des temps, ou du moins réduites à une malheureuse servitude. En général, il n’est point de maux, quelque affreux et quelque insupportables qu’on les suppose, dont les siècles passés ne donnent des exemples. Comme clone nous connaissons la pesanteur des corps en les mettant dans une balance, comme nous discernons le bon or d’avec le faux en le frottant à une pierre de touche: ainsi en nous rappelant les mesures prescrites par le Seigneur, nous ne nous écarterons jamais des bornes de la sagesse. S’ils vous survient quelque accident fâcheux : d’abord , que votre esprit déjà préparé à ce coup ne se trouble point; ensuite , adoucissez les maux présents par l’espoir des biens futurs. Les personnes qui ont la vue faible s’abstiennent de regarder des objets trop lumineux; elles reposent leurs yeux sur des fleurs et sur la verdure: nous aussi nous ne devons pas occuper incessamment notre esprit de pensées tristes; mais sans attacher sa vue aux disgrâces présentes, nous devons la porter vers la contemplation des véritables biens.

### 7.

Vous pratiquerez le précepte de vous réjouir toujours, si vos regards sont sans cesse tournés vers Dieu, et si l’espoir des récompenses qu’il vous promet adoucit en vous les peines de la vie. Ou vous a fait un affront: songez à la gloire qui vous attend dans le ciel, et que vous mériterez par votre patience. Vous avez essuyé des pertes de biens: envisagez les richesses éternelles, et ce vrai trésor que vous vous êtes acquis par vos bonnes oeuvres. Vous avez été chassé de votre patrie : mais vous avez pour patrie la Jérusalem céleste. Vous avez perdu un fils que vous aimiez: mais vous avez les anges avec lesquels vous vous réjouirez éternellement devant le trône de Dieu. C’est en opposant le bonheur de la vie future au malheur de la vie présente, que vous conserverez votre âme exempte de chagrin et de trouble, comme vous y exhorte le précepte de l’Apôtre. Ne vous livrez ni à des joies excessives dans la prospérité, ni dans l’adversité à une tristesse qui ôte à votre âme toute sa joie et toute sa vigueur. Si vous ne vous prémunissez de bons principes, vous ne mènerez jamais une vie tranquille et paisible. Vous n’y parviendrez qu’autant que vous aurez toujours devant les yeux le précepte qui vous exhorte à vous réjouir toujours. Il faut pour cela calmer les révoltes de la chair, recueillir les plaisirs de l’esprit, vous mettre au-dessus des maux passagers, vous remplir de l’espoir des biens éternels, dont la seule idée suffit pour réjouir nos âmes, et inonder nos coeurs de la joie des anges, en J. C. notre Seigneur, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR L’HUMILITÉ.

%%%Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Zwölfte Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr. 20)

### SOMMAIRE.

L’ORATEUR , après avoir annoncé que nous sommes touchés par l’orgueil, et que nous ne pouvons nous relever que par l’humilité, montre, par des raisonnements et des exemples , que nous ne devons nous enorgueillir ni des richesses et de la grandeur, ni de la beauté et des autres avantages du corps, ni de la sagesse et de la prudence. L’homme ne peut se glorifier qu’en Dieu , puisqu’il tient tout et qu’il espère tout de Dieu. Ce principe est confirmé par un grand nombre de passages , surtout de St. Paul. Beaucoup d’exemples prouvent que l’orgueil en a perdu plusieurs ou les a exposés à se perdre. L’humilité corrige bien des fautes , l’orgueil rend inutiles les plus grandes vertus. Jésus-Christ surtout et ses disciples nous apprennent à être humbles. Moyens pour réprimer l’orgueil et pour s’exercer dans la pratique de l’humilité.

### 1.

QUE l’homme n’a-t-il conservé la gloire à laquelle Dieu l’avait d’abord élevé ! son élévation serait réelle et non imaginaire ; il serait glorifié par la puissance du Très-haut , illustré par sa sagesse; il jouirait des biens de la vie éternelle. Mais depuis que renonçant à la gloire qu’il tenait du Seigneur, il en a désiré et ambitionne une autre à laquelle il ne pouvait atteindre, et perdu celle qu’il pouvait obtenir , son unique ressource, le seul moyen de guérir son mal et de remonter à la dignité dont il est déchu , c’est de prendre des sentiments humbles, de ne pas imaginer un vain appareil de gloire qu’il trouve dans son propre fonds, mais de chercher sa gloire dans Dieu. Par-là il corrigera sa faute, par-là il guérira sa maladie, par-là il recourra au divin précepte dont il s’est écarté.

Le démon, qui a renversé l’homme en l’amusant par l’espérance d’une fausse gloire, ne cesse de l’irriter par les mêmes motifs, et d’employer mille artifices potin le surprendre. Il l’éblouit par l’éclat des richesses , afin qu il s’en applaudisse et qu’il soit jaloux de les augmenter. Toutefois les richesses, incapables de procurer une vraie gloire, n’ont de réel que le péril auquel elles exposent. Amasser des richesses ne l’ait qu’irriter la cupidité; les posséder ne sert de rien pour une gloire solide. Elles aveuglent l’homme, le rendent insolent, produisent sur l’âme le même effet que l’inflammation sur le corps. L’enflure des corps enflammés n’est ni saine ni utile , elle est au contraire très-dangereuse et cause souvent la mort. L’orgueil fait de même mal à l’âme.

Ce ne sont pas les richesses seules qui enflent l’homme, ce n’est pas seulement le faste dont il s’environne et qu’il se plaît à étaler, ni les tables somptueuses qu’il dresse , ni les habits magnifiques dont il se revêt, ni les maisons superbes qu’il construit et qu’il décore , ni le grand nombre de serviteurs qui l’accompagnent , ni la foule de flatteurs qu’il traîne à sa suite ; mais les places qui dépendent des suffrages et des caprices du peuple lui inspirent aussi une arrogance démesurée. Si le peuple lui confère une dignité , s’il le nomme à une des premières charges , il pense alors être au-dessus du genre humain; il s’imagine qu’il marche sur les nues, qu’il foule aux pieds les autres hommes ; il s’élève contre ceux auxquels il doit son élévation, il traite insolemment ceux qui l’ont rendu ce qu’il est. L’insensé ! il ne voit pas que toute cette gloire dont il est revêtu est plus vade qu’un songe; que tout cet éclat dont il est environné est plus vain que les fantômes de la nuit ; que cette gloire et cet éclat sont formés et détruits par les caprices du peuple. Tel était ce fils extravagant de Salomon , plus jeune par l’esprit que par l’âge (3. Rois. 12. ). Il menaça de traiter plus durement le peuple qui le priait d’adoucir le joug ; et il perdit son royaume par la même menace par laquelle il espérait régner avec plus d’empire ; il perdit par elle la dignité dont il avait hérité de son père.

L’habileté des mains , l’agilité des pieds, les agréments du corps , qui sont le butin de la maladie et la proie du temps, donnent encore à l’homme de la fierté et de la confiance. Il ne fait pas réflexion que toute chair n’est que de l’herbe, que toute la gloire de l’homme est comme la fleur des champs. L’herbe sèche, et la fleur tombe (Is. 40. 6. ). Tels étaient et les géants qui se glorifiaient de leurs forces (Gen. 6. 4. - Sag. 14. 6.), et l’insensé Goliath qui s’attaquait à Dieu même (I . Rois. 17. ). Tels étaient encore Adonias qui était fier de sa beauté (3. Rois. 1. 5.) ; Absalon qui était idolâtre de sa chevelure (2. Rois. 14. 26. ).

### 2.

Et ce qui de tous les biens humains paraît être le plus grand et le plus solide, la sagesse et la prudence , elles inspirent aussi un vain orgueil, elles donnent une fausse grandeur, et ne sont comptées pour rien quand elles sont séparées de la sagesse divine. Les ruses que le démon a employées contre l’homme ne lui ont pas réussi. Par ces artifices, il s’est fait plus de mal qu’à l’homme qu’il voulait éloigner de Dieu. Il s’est trahi lui-même, il s’est révolté contre Dieu , et s’est vu condamne à une mort éternelle. Il s’est trouvé pris dans le filet qu’il as oit tendu contre le Seigneur , crucifié sur la croix où il espérait le crucifier , et subissant la mort qu’il désirait lui faire subir. Mais si le prince de ce monde, cet esprit invisible, ce grand et premier maître de la sagesse mondaine, s’est trouvé pris par ses propres artifices, s’il est tombé dans la dernière extravagance ; à plus forte raison ses disciples et ses sectateurs, quelque habiles qu’ils soient, sont devenus fous en s’attribuant le nom de sages ( Rom. 1.2 ). Pharaon avait concerté habilement la perte du peuple d’Israël, mais il ne put jamais prévoir l’obstacle qui renverserait tous ses desseins. Un enfant exposé à mourir par ses ordres, nourri secrètement dans son palais, détruit la puissance du roi et de sa nation , sauve le peuple d’Israël, L’homicide Abimelec, ce fils bâtard de Gédéon , qui avait fait massacrer soixante-dix de ses frères ( Jug. 9. ) , et qui par-là avait cru s’assurer la puissance souveraine , se tourne contre ceux qui l’avaient secondé dans son massacre , les soulève contre lui , et finit par périr d’un coup de pierre de la main d’une femme. Les Juifs, d’après un raisonnement qu’ils croyaient fort sage, prirent contre le Seigneur un parti qui leur a été funeste à eux-mêmes. Si nous le laissons faire, disaient-ils, tous croiront en lui, et les Romains viendront, ils ruineront notre pays et notre nation (Jean. 11. 48.). C’est après avoir raisonné de la sorte , qu’ils résolurent de faire mourir Jésus-Christ pour sauver leur pays et leur nation; et c’est par-là qu’ils se perdirent , qu ils furent chassés de leur pays, qu’ils furent privés de leurs lois et de leur culte. Je pourrais prouver, par une infinité d’autres exemples , combien la prudence humaine est trompeuse, que ses vues sont plus basses et plus bornées qu’on ne se l’imagine.

### 3.

Quelque éclairé qu’on soit , on ne doit s’applaudir, ni de sa sagesse, ni d’aucun autre avantage , mais suivre l’avis sensé de la bienheureuse Anne et du prophète Jérémie: Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse , que le fort ne se glorifie pas de sa force , que le riche ne se glorifie pas de ses richesses ( 1. Rois. 2. 3. et Jér, 9. 23 et 4 ).

Mais de quoi l’homme peut-il vraiment se glorifier ? en quoi est-il grand ? Que celui qui se glorifie, dit Dieu par la bouche du même prophète , mette sa gloire à me connaître et à savoir que je suis le Seigneur. La grandeur de l’homme, sa gloire et sa dignité consistent à connaître ce qui est vraiment grand, à s’y attacher , à chercher la gloire dans le Seigneur de la gloire. Que celui qui se glorifie , dit l’Apôtre, se glorifie dans le Seigneur. Jésus-Christ, dit-il, nous a été donné pour être notre sagesse , notre justice, notre sanctification, notre rédemption, afin que , selon ce qui est écrit, celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur ( 1. Cor. 1. 30 et 31 . ). La véritable et parfaite manière de nous glorifier en Dieu est de ne pas nous applaudir de notre justice, mais de reconnaître que par nous-mêmes nous sommes privés de la justice véritable , et que nous ne sommes justifiés que par la foi en Jésus-Christ. Saint Paul se glorifie dans le mépris de sa propre justice, et dans cette disposition qui lui fait chercher celle qui naît de la foi en J. C., celui qui vient de Dieu par la foi , celle par laquelle il connaît Jésus-Christ , il connaît la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances , étant rendu conforme à sa mort , et s’efforçant de parvenir , de quelque manière que ce soit , à la bienheureuse résurrection des morts (Phil. 3. 9 et suiv. ). C’est là que vient tomber toute hauteur de l’orgueil. Il ne vous reste rien , ô homme, dont vous puissiez vous applaudir , puisque toute votre gloire et toute votre espérance consistent à mortifier tout ce qui, est en vous, et à chercher la vie dont nous devons jouir en Jésus-Christ ; vie dont nous avons dès ici bas les prémices, ne vivant que par la bonté et par la grâce de Dieu. Oui, c’est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire selon qu’il lui plaît ( Phil . 2. 13. ). Dieu nous révèle par son esprit sa propre sagesse qu’il avait prédestinée pour notre gloire ( 1. Cor. 2. 7 et 10. ).Dieu nous donne la force dans les travaux. J’ai travaillé plus qu’eux tous, dit saint Paul , non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi ( 1. Cor. 15. 10. ). Dieu nous tire des périls contre toute espérance humaine. Nous avions en nous-mêmes une réponse de mort , afin que nous ne missions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés dune mort si affreuse, qui nous en délivre encore , et qui, comme nous l’espérons , nous en délivrera à l’avenir ( 2. Cor. 1. 9 et 10.).

### 4.

Pourquoi donc , je vous le demande, vous enorgueillir des avantages que vous possédez, au lieu de rendre grâces à celui de qui vous tenez ces dons ? Qu’avez-vous que vous n’ayez reçu ? si vous l’ avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l’aviez pas reçu ( I. Cor. 4. 7. ) . Ce n’est pas vous qui avez connu. Dieu par votre propre justice, mais Dieu vous a connu par un effet de sa grâce. Ayant connu Dieu , dit saint Paul, ou plutôt ayant été connus de Dieu (Gal. 4. 9.) vous ne vous êtes pas élevé de vous-même à la connaissance de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ s’est manifesté à vous en venant au monde. Je poursuis ma course, dit le même Apôtre, pour tâcher d’atteindre à Jésus-Christ , pour m’efforcer de le connaître comme j’en suis connu ( Phil. 3. 12. ). Ce n’est pas vous qui m’avez choisi, dit le Seigneur, mais c’est moi qui vous ai choisis ( Jean. 15. 16.). Etes-vous donc fier parce qu’on vous a accordé un honneur , et de la miséricorde en faites-vous un sujet d’orgueil ne vous connaîtrez-vous que quand vous serez chassé du paradis comme Adam , que vous serez abandonné de l’esprit de Dieu comme Saül, que vous serez retranché de la racine sainte comme le peuple juif? Pour vous, vous demeurez ferme par la foi ; mais prenez garde de ne pas vous élever, et tenez-vous dans la crainte ( Rom. 11. 20.). Le jugement suit la grâce, et le souverain Juge vous fera rendre compte des grâces que vous avez reçues. Si vous ne pouvez comprendre cela même que vous avez reçu une grave, et que , par un excès de présomption , vous vous faisiez de la grave un mérite, vous n’êtes pas plus précieux aux yeux du Seigneur que saint Pierre ; vous ne sauriez l’aimer plus ardemment que cet apôtre , qui l’aimait jusqu’à vouloir mourir pour lui. Mais par ce qu’il se permit ces paroles trop présomptueuses : Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi (Matth. 26. 33. ) il fut abandonné à sa propre faiblesse ; il tomba dans le reniement; il apprit par sa faute à être plus circonspect ; il apprit à ménager les faibles par l’expérience de sa propre faiblesse; et il comprit parfaitement que , comme étant près d’être englouti dans les flots , il en fut tiré par la main de Jésus-Christ ; de même dans la tempête du scandale , courant risque de périr par son incrédulité , il fut sauvé par la puissance du même Jésus-Christ qui l’avait prévenu de ce qui devait lui arriver: Simon, Simon, lui avait-il dit, Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le froment ; mais j’ai prié pour vous afin que votre foi ne s’éteigne pas. Lors donc que vous aurez été converti , ayez soin d’affermir vos frères ( Luc, 22.31 et 32. ). Après avoir ainsi réprimandé saint Pierre, Jésus-Christ le fortifia par sa sagesse, afin qu’il réprimât tout sentiment de vanité , et qu’il apprît à ménager les faibles, Le Pharisien fier et superbe , qui était plein de confiance en lui-même ( Luc. 18. 11. ) , qui, (levant Dieu, attaquait le Publicain sans ménagement, perdit la gloire de la justice par le crime de l’orgueil : au lieu que le Publicain s’en retourna justifié ( Luc. 18. 14. ), parce qu’il glorifiait le Seigneur; parce que, n’osant lever les yeux au ciel,dans l’extérieur le plus humble, il se frappait la poitrine et se condamnait lui-même. Que cet exemple d’un dommage énorme causé par l’orgueil vous instruise. Le Pharisien orgueilleux a perdit la justice , sa présomption l’a frustré de la récompense; il a été abaissé au-dessous du pécheur humble , parce qu’il s’est élevé au-dessus de lui, et qu’il s’est jugé lui-même sans attendre le jugement de Dieu.

Pour vous, ne Vois élevez au dessus de personne, pas même au-dessus des plus grands pécheurs. Souvent l’humilité sauve ceux qui ont commis les plus grands crimes. Ne vous justifiez donc pas vous-même au préjudice d’un autre , de peur que, justifié par votre propre suffrage , vous ne Soyez condamné par celui de Dieu. Je ne me juge pas moi-même, dit S. Paul ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas justifié pour cela est le Seigneur qui me juge ( 1. Cor. 4. 3. ).

### 5.

Croyez-vous avoir fait une bonne action ? rendez-en grâces à Dieu sans vous élever au-dessus de votre prochain. Que chacun , dit saint Paul, examine ses actions, et alors il trouvera sa gloire en ce qu’il trouvera de bon dans lui-même, et non en se comparant aux autres ( Gal. 6. 4. ). De ce que vous avez confessé la foi, ou souffert l’exil pour le nom de Jésus-Christ, ou soutenu les austérités du jeûne, quelle utilité en est-il revenu à votre prochain ? Ce n’est pas un autre qui en profite , mais vous. Craignez une chute semblable à celle du démon, lequel voulant s’élever au-dessus de l’homme, fut abaissé au-dessous de l’homme et foulé à ses pieds. Telle fut aussi la chute des Israélites. Ils s’élevaient au-dessus des nations qu’ils regardaient comme impures , et ils sont devenus eux-mêmes impurs , tandis que les nations ont été purifiées. Leur justice a été comme le linge le plus souillé (Is. 64. 6.) , tandis que l’iniquité et l’impiété des nations ont été effacées par la foi. En général, rappelez-vous cette belle maxime des Proverbes : Dieu résiste aux superbes, et donne su gave aux humbles (Prov. 3. 34. ). Ayez toujours à la bouche cette parole du Sauveur : Quiconque s’humilie sera exalté ; quiconque s’exalte sera humilié ( Lue. 18. 14. ). Ne soyez pas un juge de vous-même trop bien prévenu, ne vous examinez pas avec trop de faveur , vous tenant compte du Lien que vous croyez être en vous, et oubliant sans peine le mal; vous applaudissant des bonnes actions que vous faites aujourd’hui, et vous pardonnant vos fautes anciennes et récentes. Lorsque le présent vous rend fier , rappelez-vous le passé, et vous réprimerez les vaines enflures de l’orgueil. Si vous voyez votre prochain tomber dans une faute , songez à tout ce qu’il a fait et fait encore de bien , et souvent vous le trouverez supérieur à vous , en examinant toute sa conduite sans vous arrêter à quelques parties. Dieu n’examine pas l’homme en partie : Je viens, dit-il par son prophète, recueillir leurs œuvres et leurs pensées (Is. 66. 18). En reprenant Josaphat d’une faute qu’il venait de commettre, il n’oublie pas de rappeler ses bonnes actions : Cependant , dit-il, on a trouvé en vous de bonnes oeuvres (2. Paral. 19. 3.).

### 6.

Répétons-nous sans cesse ces réflexions et d’autres semblables pour combattre l’orgueil, nous abaissant afin d’être exaltés , imitant le Seigneur qui du haut des cieux est descendu dans le plus profond abaissement, et qui de cet abaissement, et qui de cet abaissement a été élevé au plus haut degré de la gloire. Toute sa vie est pour nous une leçon d’humilité. Né dans une caverne,dans une étable, sans avoir même de lit, élevé dans la maison d’un simple artisan et d’un mère pauvre, soumis à son père et à sa mère, il écoutait les instructions qu’on lui donnait, quoiqu’il n’en eût pas besoin, et faisait des questions, qui cependant le faisaient admirer pour sa sagesse. Il voulut bien se soumettre à recevoir le baptême de la main de Jean, c’est-à-dire le maître fut baptisé par le serviteur. Il ne s’opposa à aucun de ceux qui s’élevaient contre lui, et ne leur fit point sentie son infinie puissance. Il leur cédait comme si leur force eut été supérieure à la sienne, et laissait à une autorité passagère tout le pouvoir dont elle était susceptible. Il parut devant les prêtres et devant le gouverneur , comme un criminel qui subit son jugement , souffrant en silence les calomnies, quoiqu’il eût pu confondre les calomniateurs. Après avoir été couvert de crachats par les plus vils esclaves , il fait livré à la mort, et à la mort regardée chez les hommes comme la plus infâme. Telle fut sa vie mortelle depuis le commencement jusqu’à la fin. Apres un tel abaissement, il s’éleva à une gloire sublime dont il fit part à ceux qui avoient partagé ses humiliations. De ce nombre, les premiers furent les bienheureux disciples , qui , pauvres et nus , seuls, errans, abandonnés, parcourant le monde, la terre et la mer, sans être soutenus de la beauté des discours et du nombre des partisans, furent tourmentés , lapidés, persécutés, enfin mis à mort. Tels sont les exemples anciens et divins que nous avons devant les yeux. Efforçons-nous de les imiter ; afin que l’humilité nous obtienne une gloire éternelle , don parfait et véritable de Jésus-Christ.

### 7.

Comment donc parviendrons-nous à étouffer les mouvements nuisibles de l’orgueil , et à prendre les sentiments si avantageux de l’humilité? Ce sera en nous exerçant continuellement dans celle-ci , et en ne négligeant rien de ce qui pourrait nous causer le moindre dommage. L’âme se modèle, pour ainsi dire, et prend telle ou telle forme d’après ses goûts et ses exercices. Que tout votre extérieur, que vos habits , votre démarche, votre nourriture, votre siège, votre lit , votre maison et tous les meubles qu’elle renferme, soient simples et modestes ; que vos propos , vos chants , vos conversations , soient exempts de tout faste. Si vous parlez ou chantez publiquement , ne montrez ni trop de luxe dans vos discours, ni trop de complaisance dans votre voix. Ne disputez jamais avec fierté et opiniâtreté. Retranchez, dans tout, ce qui sent trop la grandeur et l’appareil. Soyez obligeant envers votre ami, doux envers votre serviteur , patient avec les personnes violentes , humain avec les humbles. Consolez les affligés, visitez ceux qui sont dans la tristesse, ne méprisez absolument personne , parlez à tous avec douceur , répondez d’une manière agréable. Soyez poli et affable pour tout le monde: ne parlez point avantageusement de vous-même , et n’en apostez point d’autres pour le faire. Ne vous permettez point de propos déshonnêtes ; cachez autant qu’il est en vous vos bonnes qualités. Reconnaissez sincèrement vos fautes , sans attendre que d’autres vous les reprochent , afin que vous imitiez le juste qui commence par s’accuser lui-même (Prov. 18. 17.) ; afin que vous ressembliez à Job qui ne craignait pas de publier devant une grande multitude ce qu’il pouvait avoir fait de mal ( Job. 31. 34. ). Que vos réprimandes ne soient ni trop promptes , ni dures , ni chagrines ; car cela annonce de l’arrogance. Ne condamnez pas les autres pour des fautes légères, comme si vous étiez un juste parfait. Traitez avec bonté ceux qui sont tombés dans quelque péché, et relevez-les avec un esprit de douceur, comme vous y exhorte l’Apôtre, faisant réflexion sur vous-même , et craignant d’être tenté aussi bien qu’eux. Apportez autant de soin potin n’être pas glorifié devant les hommes, que les autres en apportent pour l’être. Rappelez-vous les paroles du Sauveur, qui dit que courir après la gloire des hommes et faire le bien pour en être regardé , c’est perdre la récompense qui vient de Dieu. Ils ont reçu leur récompense, dit l’Evangile (Matth. 6. 2. ). Ne vous faites donc pas toit à vous-même en voulant vous faire valoir aux yeux des hommes. Puisque Dieu est le grand témoin de nos actions , ambitionnez la gloire auprès de Dieu qui vous destine une superbe récompense. Si vous êtes placé au-dessus des autres, si les hommes vous glorifient et vous honorent, soyez l’égal de ceux qui sont au-dessous de vous, sans vouloir dominer sur l’héritage du Seigneur ( Pierre. 5. 3. ) ; et sans vous régler sur les princes du siècle. Le Seigneur ordonne à celui qui veut être le premier, d’être le serviteur de tous ( Marc. 10. 44.). Pour tout dire en un mot , pratiquez l’humilité comme le doit un homme qui l’aime. Aimez cette vertu et elle vous glorifiera. C’est le moyen de parvenir à la véritable gloire, dans la société des anges et de Dieu. Jésus Christ vous reconnaîtra devant les anges comme son disciple ( Luc. 12. 6. ) , et il vous glorifiera si vous devenez l’imitateur de son humilité. Apprenez de moi, disait-il , que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes (Matth. 11. 29.). A Jésus-Christ soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE CONTRE L’IVROGNERIE.

%%%Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Elfte Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr. 14)

### SOMMAIRE.

J’avais résolu d’abord de ne pas traduire cette Homélie , et parce que le vice qu’elle attaque semble à présent aussi rare chez nous qu’il était commun du temps de saint Basile, et parce qu’elle renferme des détails que j’ai cru impossibles à transporter dans notre Lingue , vu sa délicatesse peut-être excessive. Mais l’éloge que Libanius fait de cette Homélie, dans une de ses lettres à saint Basile , m’a engagé à la relire et à voir s’il ne serait pas possible de la traduire en français , sinon pour notre utilité , du moins pour faire connaître l’éloquence de l’orateur. J’y ai trouvé des traits de force et de véhémence qui frapperont , je crois , tous ceux qui voudront la lire, même dans ma traduction , où, malgré tous mes efforts , la timidité de notre langue ne m’a pas toujours permis d’atteindre à l’énergie de la langue grecque, bien plus hardie que notre langue française , bien plus propre à rendre certains détails. D’ailleurs saint Basile, qui naturellement avait de la vigueur et de l’abondance, parait avoir épuisé dans cette instruction tout ce que son idiome lui offrait de plus fort et de plus riche. Ce discours est sans contredit celui qui m’a le plus coûté à traduire. Je désespérais de pouvoir rendre certaines pensées et certaines images ;mais j’ai luné courageusement contre les difficultés , et j’ai cherché dans notre langue toutes les ressources qu’elle pouvait m’offrir. Je n’ai rien omis, j’ai tout traduit le mieux que j’ai pu , et je laisse au lecteur à juger si mes efforts n’ont pas été infructueux. Avant de donner en peu de mots la substance de cette Homélie , je vais faire une observation. Nous voyons par saint Basile , par saint Jean Chrysostome, et par d’autres Pères encore , que de leur temps c’était un usage , ou plutôt un abus bien condamnable , de se livrer le jour même, ou du moins la veille de Pâques (car on ne peut assurer lequel des deux) , à des débauches excessives comme pour se dédommager du jeûne qui avait précédé. Notre orateur s’élève avec duce coutre cet abus; il attaque avec véhémence la malheureuse passion de boire. Après avoir déploré l’inutilité de ses instructions fréquentes, il décrit des couleurs les plus vives, les espèces de bacchanales que des femmes célébraient hors de la ville. Il examine ensuite s’il doit parler contre le vice qu’il se propose de combattre: il se détermine à le faire et il montre que , par l’ivresse , l’homme se rend semblable à la bête , il se ravale même au-dessous d’elle. Il expose les effets divers qu’elle produit selon la diversité des tempéraments , ses suites pernicieuses pour l’âme et pour le corps. Les gens ivres sont aussi malheureux et moins dignes de compassion que ceux mêmes que le démon possède. Plus ils boivent , et plus ils veulent boire , plus ils émoussent le sens du plaisir de la boisson. L’explication d’un passage des Proverbes est suivie de la peinture la plus affreuse d’un homme qui se livre aux excès de l’ivresse , d’un homme dont le vin énerve le corps et abrutit l’âme. Après la paraphrase d’un très-beau passage d’Isaïe, vient la description pleine de feu de l’appareil d’un repas de débauche , qui se termine par emporter la plupart des convives sur les bras dans leurs maisons. Ici les réflexions et les apostrophes sont d’une énergie et d’une chaleur que rien n’égale. Il régnait alors dans ces orgies un usage que nous avons peine à comprendre. Lorsqu’on avait bien bu , on apportait un broc , ou grand flacon , plein de vin. On disposait des tuyaux recourbés vers chaque convive: le vin était versé d’en haut et coulât vers chaque personne , de sorte que tout le monde buvait également. L’orateur s’élève avec la plus grande véhémence contre un pareil excès. Il montre les passions déshonnêtes que le vin allume dans les hommes et dans les femmes. Il demande à ses auditeurs comment ils célèbreront la tête de la Pentecôte après avoir ainsi outragé celle de pâques. Il finit par exhorter ceux qui se seraient rendus coupables de ces fautes à les expier , et ceux qui ne seraient point sujets à ce vice , ou à corriger leurs frères qui y seraient sujets , ou à se séparer d’eux s’ils les trouvent incorrigibles.

### 1.

MES FRÈRES, les spectacles d’hier[[9]](#footnote-111) m’excitent à vous adresser une instruction ; mais l’inutilité de mes peines par le passé, arrête mon empressement et ralentit mon ardeur. Le laboureur qui voit que les premières semences qu’il a jetées en terre n’ont rien produit, est moins empressé à ensemencer une seconde fois les mêmes campagnes. Eh ! si je n’ai pu rien gagner par tant d’exhortations que je vous ai faites dans les temps qui ont précédé, et surtout pendant les sept semaines du jeûne, où je vous ai expliqué jour et nuit[[10]](#footnote-112) la doctrine évangélique, dans quelle espérance vous parlerions-nous encore aujourd’hui ? Hélas ! que vous avez passé de nuits inutilement ! combien de jours vous vous êtes assemblés en vain ! Que dis-je en vain ? Quand on s’est signalé par beaucoup de bonnes oeuvres, et qu’ensuite on se replonge dans ses anciens clé ordres, non-seulement on perd le fruit de ses travaux , mais on subit une punition plus rigoureuse , parce qu’ayant goûté la parole de Dieu, et ayant eu l’avantage de connaître ses mystères, on a tout abandonné , séduit par l’attrait d’un court plaisir. Les faibles pourront être jugés dignes d’indulgence , mais les forts seront tourmentés fortement ( Sag. 6. 7. ). Un seul soir et une première attaque de l’ennemi ont rendu inutiles toutes nies peines. Quelle ardeur pourrais-je donc avoir à vous instruire encore ? Aussi aurais-je gardé le silence , n’en doutez pas, si l’exemple de Jérémie ne m’eût effrayé. Ce Prophète ayant refusé de parler à un peuple rebelle, éprouva les maux qu’il raconte lui-même ( Jérem. 20. 9. ). Ses entrailles furent brûlées par un feu dévorant qui le consumait sans cesse, et dont il ne pouvait supporter la violence.

Des femmes effrontées, sans aucune crainte de Dieu, ni des flammes éternelles, dans un jour où elles devraient se tenir modestement à la maison pour célébrer la résurrection du Sauveur, et pour s’occuper de ce jour terrible où les cieux seront ouverts, où le souverain Juge paraîtra sur une nuée, où la trompette divine retentira, où les morts ressusciteront, où chacun sera jugé justement et traité selon tes oeuvres ; ces femmes, dis-je, au lieu de se pénétrer de ces réflexions, de purger leurs cœurs de mauvaises pensées, d’effacer leurs péchés par leurs larmes, et de se préparer au grand avènement de Jésus-Christ, qui se montrera dans sa gloire, secouant le joug de Jésus-Christ, arrachant le voile de modestie qui couvre leur tête, pleines de mépris pour Dieu et pour ses anges, n’ont pas honte de se produire aux yeux de tous les hommes avec des cheveux épars et une robe traînante[[11]](#footnote-113). Les mouvements de leurs pieds, leurs regards lascifs, leurs ris dissolus , leur fureur pour les danses auxquelles elles se préparent, attirent sur leurs pas tonte une jeunesse folâtre. Elles forment des choeurs hors de la ville, dans des endroits consacrés aux martyrs, et font des lieux saints le théâtre de leurs infamies. L’air est souillé des sons impudiques de leur voix , et la terre des agitations indécentes de leurs pieds. Entourées d’une foule de jeunes gens auxquels elles se donnent en spectacle, elles se livrent sans pudeur à torts les excès d’une folie criminelle.

Comment se taire sur de pareils désordres ? comment les déplorer dignement ? C’est le vin qui fait périr tant d’aines, le vin qui nous a été donné pour soulager notre faiblesse par un usage modéré, et dont nous faisons , par un excès coupable, un instruisent de dissolution.

### 2.

L’ivresse est un démon volontaire, qui s’empare de l’âme par le plaisir. L’ivresse est la mère du vice , l’ennemie de la vertu. Elle rend. timide l’homme le plus courageux, et insolent l’homme le plus modeste. Elle ne connaît point la justice, elle détruit la prudence. L’eau éteint le feu ; le vin bu avec excès étouffe les lumières de la raison. Aussi me faisais-je une peine de parler de l’ivresse : non que je regardasse ce vice comme de peu de conséquence; mais je craignais que oies discours ne fussent inutiles, d’autant plus que l’homme ivre étant attaqué d’une espèce de folie et de vertige, c’est parler en vain igue de reprendre quelqu’un qui n’écoute pas A qui donc m’adresserai-je, puisque ceux qui auraient besoin de mes avis ne sont pas en état de m’entendre , et que les personnes tempérantes et sobres, n’étant pas atteintes du vice dont je parle , ne tireront aucun secours de nies exhortations ? Que ferai-je donc dans la situation où je me trouve, lorsqu’il m’est aussi inutile de parler qu’embarrassant de nie taire ? Négligerai-je d’apporter remède au mal ? mais la négligence serait dangereuse. Parlerai-je à des hommes ivres ? mais ce serait faire retentir des sons a des oreilles mortes. Dans des maladies pestilentielles, les médecins donnent des préservatifs à ceux que la contagion n’a pas encore atteints, sans entreprendre ceux qu’elle a violemment attaqués. C’est ainsi que mon instruction pourra être utile à demi ; et si elle ne guérit pas ceux que la passion de boire domine, peut-être du moins préservera-t-elle ceux qu’elle n’a pas encore assujettis.

### 3.

En quoi, ô homme, diffères-tu des brutes n’est-ce point par la raison que tu as reçue du Créateur, et avec laquelle tu es devenu le chef et ]e maître de toutes les créatures ? Celui qui par l’ivresse éteint les lumières de son intelligence, se rend semblable aux bêtes de somme, et se ravale jusqu’à elles (Ps. 48. 13.). Que dis-je, ne se met-il pas même plus bas que les animaux qui broutent ? Tous les animaux domestiques et sauvages gardent de certaines règles dans leurs accouplements ; ce-lui qui par le vin étouffe les facultés de son âme et allume dans ses membres un feu qui n’est pas naturel, n’observe ni temps ni mesure dans ses amours, et s’abandonne à toutes sortes de brutalités. Celui qui boit avec excès altère l’usage de ses sens, et se met encore par-là au-dessous de la bête. Est-il un animal broutant en qui l’ouïe et la vue soient aussi dénaturées que dans les gens ivres ? Ceux-ci ne connaissent plus leurs amis intimes ; souvent ils confondent des étrangers avec les personnes qui leur sont familières. lis prennent souvent des ombres pour des ruisseaux et des précipices ; un bourdonnement qui imite le bruit des flots retentit sans cesse dans leurs oreilles. Ils s’imaginent que la terre s’élève et que les montagnes tournent. Tantôt ils rient avec des éclats qui ne finissent point, tantôt ils pleurent et se lamentent sans que rien puisse les consoler ; tantôt hardis et téméraires, tantôt faibles et timides. Leur sommeil est lourd, étouffant, léthargique, approchant de la mort ; leur réveil est plus pesant que le sommeil. Leur vie est un vrai songe. Quoiqu’ils aient quelquefois à peine de quoi se couvrir, et qu’ils ignorent ce qu’ils mangeront le lendemain, échauffés par l’ivresse, ils gouvernent des royaumes, commandent des armées , bâtissent des villes, distribuent des sommes d’argent , tant le vin qui bout dans leur cerveau les reliait de visions chimériques et trompeuses. On en voit d’autres sur qui il produit des effets contraires : ils se désespèrent aisément; ils sont tristes, abattus, toujours prêts à verser des larmes , toujours tremblants et consternés ! Le vin excite des affections diverses selon la diversité des tempéraments : à ceux dont il divise le sang avec lequel il se répand sur les parties extérieures , il leur inspire de la joie et de la gaîté ; il fait naître d’autres sentiments dans ceux dont il appesantit le corps par son poids , dont il amasse et refroidit le sang autour du coeur. Qu’est-il besoin de détailler toutes les passions que le vin excite ? l’humeur difficile et irascible, le changement subit du caractère, l’esprit de querelles, les cris, le tumulte, le penchant à user de perfidies, nul frein mis à la colère ?

### 4.

L’intempérance dans les plaisirs découle de l’ivresse comme d’une source ; la lubricité entre dans l’homme avec le vin , et le rend plus brutal que les animaux mêmes qui courent après la femelle avec le plus de fureur. Ceux-ci du moins observent dans leurs amours les règles que la nature leur inspire ; les gens ivres confondent et renversent l’ordre qu’elle a établi pour la différence des sexes.

Il ne serait pas facile de décrire tous les maux que l’ivresse entraîne. Les funestes effets de la peste ne se font sentir aux hommes qu’avec le temps, l’air apportant peu à peu sa corruption dans les corps : les effets horribles du vin se font remarquer tout-à-coup dans ceux qui en boivent avec excès. Le vin flétrit l’âme et la réduit à un état misérable ; il ruine même la constitution du corps, qui non-seulement perd tout son nerf et toute sa vigueur par l’usage immodéré des plaisirs auxquels l’ homme ivre se porte avec rage, mais dont toute la force vitale est dissoute et détruite par les amas d’humeurs vicieuses qui le gonflent. Les gens ivres ont les yeux ternes et livides , le teint pâle, la respiration courte et pressée, la langue embarrassée, la voix tremblante et confuse, les pieds mal assurés comme ceux de la première enfance : dans le relâchement de toute la machine , les déjections se font involontairement. Les plaisirs de la table les rendent plus malheureux due ceux qui, en pleine mer, sont agités par une tempête violente, et que les flots qui se succèdent enveloppent sans leur offrir aucune issue. C’est ainsi que leur aie est ensevelie dans le vin, qu’elle en est comme submergée. Lorsque les navires, battus violemment par les flots, ont trop de charge, il faut les alléger en jetant les marchandises : de mime il faut employer des moyens extraordinaires pour dégager l’estomac de ceux qui ont bu avec excès , parce que les déjections naturelles ne sont pas suffisantes pour les délivrer du poids qui les accable. Ceux qui font naufrage sont à plaindre sans être coupables ; ils peuvent s’en prendre à des causes extérieures, au vent et à la mer : ceux qui se livrent à la passion de boire vont eux-mêmes chercher la tempête.

Ceux que le démon tourmente sont dignes de compassion ; ceux qui boivent outre mesure n’en méritent aucune, quoiqu’ils souffrent le même mal , parce qu’ils se mettent volontairement sois la tyrannie du démon. Ils vont mime jusqu’à inventer des moyens d’ivresse, plus occupés d’être continuellement ivres que d’empêcher que le vin ne leur nuise. Les jours ne leur semblent pas assez longs, les nuits d’hiver leur paraissent trop, courtes pour se livrer à leur malheureuse passion. C’est un nid qui ne finit point. Le vin bu excite à en boire davantage. Il ne soulage pas un besoin ; mais brûlant ceux qui le prennent avec excès, il les provoque et les nécessite en quelque manière à en prendre de plus en plus. ils s’étudient à se procurer une soif toujours nouvelle, toujours plus agréable ; et ils éprouvent le contraire de ce qu’ils veulent. L’habitude continuelle de boire émousse leurs sens ; et de même qu’une lumière trop vive éblouit l’oeil, ou qu’un trop grand bruit assourdit entièrement l’oreille : ainsi dans les buveurs , l’excès du plaisir leur en frit perdre la jouissance. Le vin le plus pur ne leur paraît plus que de l’eau ; le vin le plus nouveau et le plus doux, la neige même ne pourraient éteindre la flamme qu’allume en eux l’intempérance de la boisson.

Pour qui sont les malheurs, le tumulte, les procès, les chagrins, les vaines paroles, les coups et les blessures, les veux livides ? n’est-ce point pour ceux qui consument le temps à boire, et qui examinent les lieux où se font les repas de débauche ( Prov. 23. 29. ) ? Quoi de plus malheureux que ceux qui boivent sans modération ? Peut-on assez déplorer leur sort, puisque, suivant l’Apôtre, ils n’entreront point dans le royaume des cieux ( I. Cor. 6. 10. ) Les digestions difficiles, causées par le plaisir de boire, leur donnent une humeur chagrine. Ils sont dans une agitation continuelle, parce que les vapeurs du vin troublent leur raison. Ces mêmes vapeurs , qui se répandent dans tout leur corps, enchaînent leurs mains et leurs pieds. Dans le temps même où ils boivent, ils souffrent des convulsions semblables à celles des frénétiques. Les fumées du vin dont leur cerveau est rempli leur causent des vertiges et des douleurs insupportables : leur tète, mal assurée sur ses vertèbres et chancelante sur les épaules, penche tantôt à droite, tantôt à gauche. Quel flux de paroles, quel contusion de voix dans des festins dissolus ! Les personnes ivres se font des blessures et ont le corps meurtri de coups, parce que ne pouvant se tenir sur leurs pieds , elles se renversent et tombent de mille manières diligentes.

### 5.

Qui pourra faire comprendre leur état misérable à des hommes dont l’esprit est enseveli dans le vin, dont la tête est appesantie par l’ivresse , dont les yeux sont obscurcis d’un épais nuage, qui, toujours dormant, toujours bâillant, toujours sujets à des renvois honteux, ne peuvent entendre les maîtres de la sagesse qui leur crient de toutes parts : Ne prenez pas de vin avec excès, parce qu’il porte à la luxure ( Eph. 5. 18. ) ? Le vin rend intempérant , l’ivresse rend outrageux ( Prov. 20. J. ). Ils méprisent ces maximes, et voici les fruits qu’ils recueillent de l’ivresse : leur corps s’enfle, leurs yeux sont humides, leur gorge sèche et brûlante. Les vallons paraissent pleins, tandis que les torrents y collent ; on les voit vides et secs, dès que l’inondation est passée : ainsi, dans les buveurs, le gosier est plein en quelque sorte et humide lorsque le vin l’inonde ; mais bientôt il est desséché par un feu qui le brûle : sécheresse qui, augmentant toujours par le passage fréquent de la liqueur bue avec excès, achève d’épuiser l’humeur radicale. Y a-t-il une constitution assez robuste pour résister à ces débauches ? Un corps toujours échauffé et comme délayé par le vin, ne perd-il pas toute sa vigueur et toute sa force ? De-là les tremblements et les débilités. La respiration étant affaiblie et les nerfs n’ayant plus de ressort, on éprouve des agitations et des tournoiements continuels. Pourquoi attirer sur vous la malédiction de Caïn , en vous exposant à trembler et à errer toute votre vie ? Le corps , sans cloute, dépourvu de son soutien naturel, est nécessairement sujet à ces tristes altérations.

### 6.

Jusques à quand vous livrerez-vous aux excès de l’ivresse ? Vous courez risque de n’être plus à l’avenir qu’une vile boue au lieu d’un homme, tant vous mêlez le vin avec votre substance, et, imprégné d’une liqueur dont vous vous gorgez tous les jours, vous exhalez une odeur fétide , comme ces vases infects qui deviennent absolument inutiles. Ce sont ces gens-là dont le Prophète Isaïe déplore le sort : Malheur, dit-il, à ceux qui se lèvent dès le matin pour s’enivrer, qui boivent jusqu’au soir : le vin les brillera. Occupés à faire la débauche au son des instruments de musique , ils ne font aucune réflexion sur les ouvrages du Seigneur , et ne considèrent pas les couvres de ses mains ( Is. 5. 11 et 12. ). Ces hommes donc qui, dès que le jour commence, examinent les lieux où se font des parties de débauche, qui s’y rassemblent pour boire, qui appliquent à cela tout leur esprit, ce sont ceux que déplore le Prophète , comme ne prenant aucun temps potin considérer les merveilles du Très-Haut. Ils n’ont pas assez de loisir pour lever les yeux au ciel, pour y étudier les beautés dont il brille, pour contempler la superbe harmonie des corps célestes, et s’élever au Créateur par le spectacle des créatures. A peine sont-ils éveillés, qu’ils songent à décorer leur salle de festin ales plus magnifiques tapis ; ils donnent toute lune attention à disposer des coupes et des vases de toutes les espèces, comme dans un jour de fête solennelle, afin de pouvoir en changer et de corriger, par la variété, le dégoût. Diverses sortes d’officiers ont chacun leur nom et leur ministère. On veut que l’ordre règne dans le désordre, que la règle préside à la confusion : et comme les maîtres du monde ont des gardes qui rendent leur majesté plus imposante ; ainsi on donne à l’ivresse, comme à une reine, un nombre de serviteurs et de ministres, pour couvrir, par tous ces égards extérieurs, sa honte et sa turpitude. Ajoutez les fleurs, les couronnes, les parfums de tous les genres ; en un mot, tout cet appareil de luxe qui occupe de malheureux hommes et demande tous leurs soins. Lorsque le repas s’échauffe, ils portent l’extravagance jusqu’à se disputer entre eux à qui boira, à qui s’enivrera davantage. Le démon est l’arbitre et le juge de ces combats, le prix de la victoire est le péché , puisque celui-là obtient. l’honneur du triomphe qui s’est rempli d’une plus grande quantité de vin. Ils mettent vraiment leur gloire dans leur infamie ( Philip. 3. 19. ). Ils se délient et se vengent les uns des autres. Quel discours assez fort pourrait décrire la honte de ces disputes ? Tout offre l’image de la folie et de la confusion. Les vaincus et les vainqueurs sont ivres, les valets rient; la main tremble ; ni le gosier n’est plus assez large, ni l’estomac assez spacieux ; et cependant ils continuent. Le corps a perdu enfui toute sa vigueur, et succombe sous le poids dont on l’accable.

### 7.

Quel spectacle pour des chrétiens ! un homme dans la fleur de rage, dune constitution robuste, distingué dans les grades militaires, est emporté sur les bras dans sa maison, sales pouvoir se tenir debout ni marcher ! Un homme qui devrait faire trembler les ennemis, fait rire les petits enfants dans la place publique, blessé mortellement et renverse sans ennemi et sans fer. Oui, un jeune guerrier , plein de courage, devient la victime du vin, le prisonnier de l’ivresse, le jouet de quiconque veut l’insulter. L’ivresse est le tombeau de la raison, la ruine des forces, une vieillesse anticipée, une mort passagère. Les gens ivres ne sont-ils pas comme les idoles des Gentils ? Ils ont des veux sans voir, ils ont des oreilles sans entendre, leurs pieds et leurs mains sont comme paralysées ( Ps. 113. 5 et 6. ). Qui est la cause de ces maux ? qui nous a tendu ces embûches ? qui nous a préparé un breuvage, un poison qui nous rend forcenés ? O homme , tu fais d’une salie de festin un champ de bataille ! tu renvoies des jeunes gens qu’on transporte comme s’ils avouent été blessés en guerre ; tu détruis avec le vin la vigueur de la jeunesse ; tu invites un ami à un repas, et tu le rejettes comme un cadavre, après lui avoir ôté la vie avec une liqueur perfide.

Quand on croit qu’ils sont à la fin de leur débauche, ils recommencent à boire de nouveau, et ils boivent, à la l’acon des bêtes, comme à unie fontaine qui leur permet d’absorber tous une égale quantité de vin. Lorsque le repas est presque fini , un jeune homme robuste , qui n’est pas encore ivre, s’avance dans la salle portant sur ses larges épaules un vaste flacon rafraîchi. il fait sortir l’échanson; et se plaçant au milieu des convives, il leur distribue également l’ivresse par le moyen de tuyaux recourbés. C’est une nouvelle manière de mesurer l’intempérance, de sorte que tous s’y livrent pareillement sans mesure, afin que personne ne prisse I emporter sur les autres. Chacun prend le canal tourné de son côté; et ainsi que des boeufs qui se désaltèrent à un lac commun, il boit saris prendre haleine et tout d’un trait tout ce que le grand flacon lui verse d’en haut par des tuyaux d’argent. Malheureux ! ayez paie de vous-mêmes; comparez votre estomac à la capacité du vase, et voyez lequel des deux peut contenir une plus grande quantité de vin. N’entreprenez pas de vider le flacon, mais songez que votre ventre est rempli il y a longtemps.

Le Prophète avait donc raison de s’écrier : Malheur à ceux qui se lèvent dès le matin pour s’enivrer, qui boivent tout le jour jusqu’au soir, sans prendre de temps pour contempler les ouvrages du Seigneur, pour réfléchir sur les oeuvres de ses mains! Le vin, ajoute-t-il, les brûlera. Oui, la chaleur du vin qui se répand dans le corps allume les traits enflammés de l’ennemi. Le vin noie la raison et abrutit l’intelligence; il réveille toutes les passions déshonnêtes comme un essaim d’abeilles: des chevaux fougueux, qui ont renversé lesta conducteur, n’emportent pas un char avec moins de règle et plus d’impétuosité; un navire sais pilote, ballotté par les flots, est plus en sûreté que l’homme ivre.

### 8.

Au milieu de tels désordres , les hommes et les femmes rassemblés, livrant leurs âmes au démon du vin, se portent réciproqueraient des blessures. De part et d autre ce sont des ris effrontés, des chansons obscènes, d’indécentes postures, tout ce qui peut porter à l’incontinence. Eh quoi ! vous riez, vous vous abandonnez à des joies extravagantes, lorsque vous devriez pleurer et gémir pour les fautes que vous avez commises ! vous chantez des airs profanes, sans songer aux hymnes et aux psaumes que vous avez appris! Nous remuez les pieds, vous sautez comme des insensés, vous vous permettez des danses peu honnêtes, lorsque vous devriez fléchir les genoux pour adorer le Seigneur. Lesquelles déplorerai-je davantage, ou les filles qui ne sont pas engagées dans le mariage, ou celles qui sont assujetties à ce joug ? Elles se retirent, les unes ayant perdu leur virginité, les autres ayant violé la fidélité qu’elles doivent à leurs époux. Celles qui n’ont pas failli réellement , ont admis du moins le péché dans leurs coeurs. .le dis la même chose des hommes qui pèchent par leurs seuls regards. Celui , dit l’Evangile, qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l’adultère dans son coeur (Matth. 5. 28.). Eh ! si des rencontres fortuites, si des regards jetés en passant, exposent à de si grands périls, que sera-ce si l’on s’est cherché mutuellement, si l’on regarde des femmes qui, dans l’ivresse, ont secoué le joug de la décence, qui, par leurs gestes lascifs et leurs chants dissolus, provoquent à de criminels plaisirs des hommes qui n ont déjà que trop de penchant pour l’impudicité? Que pourront dire pour leur justification ceux qui, par de tels spectacles, se plongent dans un abîme de maux? e conviendront-ils pas qu’ils n’ont jeté des regards que pour réveiller en eux des désirs illicites ? ils mériteront donc, d’après la sentence infaillible du Seigneur , d’être jugés comme coupables d’adultère.

Comment célèbrerez-vous la fête de la Pentecôte, après avoir ainsi outragé celle de Pâques ? La Pentecôte est instituée pour publier et pour honorer la venue de l’Esprit-Saint; et vous, vous vous êtes hâtés de vous rendre le domicile de l’esprit impur, son adversaire! vous êtes devenus un temple d’idoles, au lieu d’être le temple de Dieu par l’habitation du divin esprit (Rom. 8. 11. ) ; vous avez attiré sur vous la malédiction du Prophète, qui disait dans la personne du Seigneur : Je changerai leurs têtes en deuil et en gémissements ( Amos. 8. 10.). Pourrez-vous commander à vos serviteurs, si, comme de vils esclaves, vous êtes asservis vous-mêmes à des désirs insensés et funestes pourrez-vous régler vos enfants si vous vivez sans règle et sans discipline? Quoi donc, vous laisserai-je après vous avoir fait ces reproches? mais je crains que les opiniâtres n’en deviennent que plus insoleras, et que ceux qui ont été touchés ne s’abandonnent au désespoir (2. Cor. 2. 7. ). D’utiles remèdes, dit l’Écriture, guériront de grandes fautes (Ecce. 10. 4. ). Que les crimes de l’ivresse soient expiés par le jeûne, et les chansons profanes par de saints cantiques. Que de pieuses larmes soient le remède des ris dissolus. Au lieu de danser, qu’on fléchisse le genou: au lieu de battre des mains, qu’on se frappe la poitrine: au lieu de se parer de vêtements superbes, qu’on s’humilie. Mais surtout que l’aumône vous rachète de vos péchés ( Dan. 4. 24.). Les richesses de l’homme opulent sont le prix de son âme (Prov . 13. 8.). Associez à vos prières celles des malheureux qui sont dans l’affliction, afin que Dieu vous pardonne vos iniquités. Le peuple s’assit pour manger et pour boire, il se leva pour jouer (Exode. 32. 6.); et ces jeux étaient l’idolâtrie: alors les lévites s’armant contre leurs frères, consacrèrent leurs mains pour le sacerdoce. Je vous exhorte, vous qui craignez le Seigneur et qui êtes affligés des désordres que nous avons attaqués, à avoir compassion, comme de vos membres malades, de ceux qui témoigneront du repentir de leurs excès : mais, s’ils persistent dans leurs dissolutions et s’ils rient de votre tristesse, abandonnez-les, séparez-vous d’eux (2. Cor. 6. 17. ), craignez de les toucher comme étant impurs; peut-être auront-ils honte d’eux-mêmes et reviendront-ils de leur égarement. Pour vous, vous serez récompensés de votre zèle comme Phinées (Nomb. 26. 11. ), par le juste jugement de Dieu, et de Jésus-Christ notre Sauveur, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR LE JEÛNE.

%%%Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Erste Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr. 1)

### SOMMAIRE.

ON ne sait pas en quelle année a été prononcée cette homélie ; on voit par l’homélie même que ç’a dû être au commencement d’un carême. Les deux objets principaux que traite l’orateur , sont l’antiquité et les avantages du jeûne. Sans suivre un plan bien marqué , il établit ces deux points , dans le corps du discours , par des raisonnements tirés de la chose , et surtout par des exemples pris dans l’Ancien et le Nouveau Testament : aux avantages spirituels et corporels du jeûne, il oppose les suites affreuses de l’intempérance. Il commence son homélie par montrer qu’on ne doit pas affecter de la tristesse lorsqu’on jeûne. En finissant , après avoir annoncé que le jeûne ne consiste pas seulement dans l’abstinence des viandes , mais surtout dans l’abstinence des passions, il s’élève contre l’ivresse, dont il expose les tristes et funestes effets pour l’âme et pour le corps.

### 1.

SONNEZ de la trompette en ce premier jour du mois, au jour célèbre de votre grande solennité (Ps. 80. 4.). Tel est le commandement du Roi-Prophète. Les lectures qu’on vient de faire nous annoncent, d’une manière plus sensible et plus éclatante que la trompette et que tous les instruments de musique, une fête qui amène les jours du jeûne, dont Isaïe nous apprend les avantages, en réprouvant la manière dont les Juifs jeûnaient.

et en nous montrant quel est le vrai jeune. Vous jeûnez, leur dit-il, pour dire des procès et des querelles…. Mais rompez tout lien d’iniquité (ls. 58. 4 et 6.). Et que dit le Seigneur ? Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes, mais lavez votre visage et parfumez votre tête (Matth. 6. 16, ). Pratiquons ces maximes : ne soyons point tristes dans les jours oit nous allons entrer; disposons-nous-y avec joie comme il convient à des saints. Nul homme à qui on met la couronne sur la tète n’est abattu; nul n’érige un trophée avec la tristesse sur le front. Ne vous affligez point parce qu’on travaille à vois guérir. Il est ridicule de ne pas se réjouir de la santé de l’âme, de se chagriner du retranchement de quelques nourritures, et de montrer plus d’empressement pour les plaisirs du corps que pour la sanctification de l’amie. Le plaisir de manger satisfait le corps ; le jeûne tourne à l’avantage de l’âme. Réjouissez-vous de ce que le médecin vous a donné un remède propre à détruire le péché. Les vers qui fourmillent dans les entrailles d’un enfant en sont chassés par des médecines amères: ainsi le jeûne[[12]](#footnote-124) pénétrant jusqu’au fond de l’âme, en bannit et y fait mourir le péché.

### 2.

Lavez votre visage et parfumez votre tête. Ces paroles sont mystérieuses[[13]](#footnote-126) , et doivent être tendues dans un sens spirituel. Lavez votre visage, c’est-à-dire, effacez les péchés de votre âme. Parfumez votre tête, c’est-à-dire, répandez sur notre tête l’huile sainte, afin que vous soyez participant de Jésus-Christ. Approchez du jeûne avec ces dispositions. Ne déguisez pas votre visage a lu manière des hypocrites. On déguise son visage, lorsqu’on cache ses sentiments sous de faux dehors, et qu’on les couvre, potin ainsi dire, d’un voile d’imposture. Les hypocrites ressemblent aux comédiens , lesquels représentent des personnages étrangers. Sur le théâtre, l’esclave est souvent maître, le simple particulier est souvent roi. Dans la vie, comme sur le théâtre, plusieurs se déguisent et annoncent à l’extérieur ce qu’ils n’ont point au fond de l’âme. Ne déguisez pas votre visage. Montrez-vous tel que vous êtes ; n affectez pas un air triste et sobre pour vous donner la réputation d’un homme abstinent. Un bienfait publie à son de trompe perd tout son mérite ; le jeûne exposé aux yeux des hommes ne produit aucun avantage. Les bonnes oeuvres faites pur ostentation ne fructifient point pour la vie éternelle, mais se terminent aux vaines louanges des hommes. Accourez donc avec joie à la grâce du jeûne. Le jeûne est une faveur ancienne, qui ne vieillit pas avec le temps, mais qui se renouvelle sans cesse , toujours dans sa première vigueur.

### 3.

Croyez-vous que je tire de la loi l’antiquité du jeune ? Il est plus ancien que la loi même; et vous en conviendrez, si vous voulez écouter ce que je vais vous dire. Ne pensez pas que le jour de propitiation , que les Israélites célébraient le dixième jour du septième mois, soit l’origine du jeûne : parcourez l’histoire, et remontez plus haut pour trouver son antiquité. Ce n’est pas une invention nouvelle ; c’est un trésor qui nous a été transmis par nos premiers ancêtres. Tout ce qui est fort ancien est vénérable. Respectez l’ancienneté du jeûne qui a commencé avec le premier homme , qui a été prescrit dans le paradis terrestre. Adam reçut ce premier précepte : Vous ne mangerez pas le fruit de l’arbre de la science du lien et du mal ( Gen. 2. 17. ) . Cette défense est une loi de jeûne et d’abstinence. Si Eve se fût abstenue de manger du fruit de l’arbre , nous n’aurions pas maintenant besoin de jeûner. Ce ne sont pas ceux qui sont en santé , mais ceux qui sont malades, qui ont besoin de médecin (Matth. 9. 12.). Le péché nous a fait des blessures, guérissons-les par la pénitence : or la pénitence sans le jeûne est inutile. La terre maudite vous produira des ronces et des épines ( Gen. 3. 17.). Vous êtes ici-bas pour vivre dans la tristesse et non dans les délices. Satisfaites à Dieu par le jeûne.

Le jeûne est une fidèle image de la vie du paradis terrestre, non-seulement parce chie le premier homme vivait comme les anges, et qu’il parvenait à leur ressembler en se contentant de peu; mais encore parce que tous ces besoins, fruits de l’industrie humaine , étaient ignorés dans le paradis terrestre. On n’y buvait pas de vin , on n’y tuait pas d’animaux , on n’y connaissait pas tout ce qui tourmente l’esprit des malheureux mortels.

### 4.

C’est parce que nous n’avons pas jeûné , que nous avons été chassés du paradis : jeûnons donc pour y rentrer. Ne voyez-vous pas que c’est le jeûne gui a ouvert à Lazare l’entrée du ciel ? N’imitez pas la désobéissance d’Eve : ne suivez pas les conseils du serpent perfide, qui lui suggéra de manger du fruit de l’arbre pour flatter ses sens. Ne vous excusez ni sur votre faiblesse , ni sur votre santé : ce n’est pas à moi que vous alléguez des excuses, mais à celui qui connaît tout. Vous ne sauriez jeûner , dites-vous ; mais vous savez bien, manger sans aucune retenue , et user votre corps en le chargeant de nourritures. Toutefois les médecins ordonnent à leurs malades, non des mets variés , mais une diète rigoureuse. Quoi ! vous pouvez vous incommoder en mangeant, et vous ne pouvez vous abstenir de manger ! passe-t-on mieux la nuit après s’être livré aux excès d’un grand festin qu’après s’être contenté d’un repas frugal ? Chargé de vin et de viande , vous vous tourmentez dans votre lit, vous vous tournez de tous côtés sans savoir quelle position choisir. Dira-t-on qu’un pilote conduit plus aisément un vaisseau chargé outre mesure , qu’un vaisseau leste et dégagé. Le moindre soulèvement de flots submerge le navire que son propre poids accable déjà : celui qui n’a qu’une charge médiocre surnage aisément, parce que rien ne l’empêche de s’élever au-dessus des vagues. Ainsi les corps appesantis par les viandes deviennent la proie des maladies : au lieu que ceux qui ne prennent qu’une nourriture sobre et légère, échappent aux menaces d’une maladie, comme à un soulèvement de flots , et dissipent bientôt les maux actuels qui viennent les assaillir comme un violent orage. Vous croirez donc qu’il y a plus de peine à être assis qu’à courir, à se tenir en repos qu’à lutter , puisque vous dites que les délices conviennent mieux aux personnes infirmes qu’une diète raisonnable ? La chaleur naturelle digère bien une quantité modique de nourriture et en forme une bonne substance; mais si on lui donne plus d’aliments qu’elle n’en saurait porter , elle ne peut les digérer entièrement ; et de-là viennent toutes les maladies.

### 5.

Mais reprenons l’histoire de l’antiquité du jeûne, et montrons comment tous les saints, le recevant les uns des autres comme un patrimoine, il s’est transmis jusqu’à nous de pères en fils par une succession non interrompue. On ne connaissait point le vin dans le paradis terrestre, on n’y tuait point d’animaux, on n’y mangeait point de chair. C’est après le déluge que le vin a été connu ; c’est après le déluge qu’il a été dit aux hommes: Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement ; je vous l’abandonne, comme les légumes et les herbes de la campagne ( Gen. 9. 8. ). C’est lorsqu’on a désespéré de leur perfection, qu’on leur a accordé cette jouissance. Ce qui prouve qu’on n’avait aucune expérience du vin , c’est que Noé en ignorait l’usage. Cette liqueur n’avoir pas encore été introduite dans le monde, et les hommes n’étoffent pas accoutumés à s’en servir. Comme donc Noé n’avait vu personne en boire, et qu il ne l’avait pas éprouvée lui-même , il se trouva pris sans qu’il pût s’en garantir. Noé planta la vigne, dit l’Ecriture , il but de son fruit , et s’enivra ( Gen. 9. 20. ) : non qu’il fût coupable, mais il ignorait la quantité de vin qu’on pouvait se permettre. Ainsi les hommes n’ont connu le vin qu’au sortir du paradis terrestre, tant la dignité du jeûne est ancienne.

Nous savons que c’est par le jeûne que Moïse s’est approché de la montagne. Jamais il n’eût osé monter sur cette cime fumante, jamais il n’eût eu la hardiesse de pénétrer dans la nue , s’il n’eût été muni du jeûne ( Exode. 24. 18.—34. 28. ). C’est le jeûne qui a fuit recevoir la loi écrite de la main de Dieu même sur des tables. Au haut de la montagne le jeûne obtenait du Seigneur la loi, tandis qu’ail bas la gourmandise précipitait le peuple dans tous les excès de l’idolâtrie. Le peuple s’assit pour manger et pour boire, et il se leva pour jouer (Exode. 32. 6 ). Ce qu’un fidèle serviteur avait obtenu en priant et en jeûnant durant quarante jours, la seule intempérance le rendit inutile : et les tables écrites de la main de Dieu qu’avait reçues le jeûne, l’excès de vin les brisa, le prophète ne jugeant pas qu’un peuple ivre fût digne de recevoir du Seigneur ce riche trésor. Un peuple que Dieu avait instruit par les plus grands prodiges, fut plongé par la gourmandise dans l’idolâtrie des Egyptiens. Faites le parallèle , et voyez comment le jeûne nous approche de Dieu, comment les délices nous perdent.

### 6.

Poursuivons, et avançons dans l’histoire sainte. Qu’est-ce qui a avili Esaü, et l’a rendu esclave de son frère n’est-ce pas un seul potage qui lui a fait vendre son droit d’aînesse ? Pour Samuel, n’a-t-il pas été accordé à la prière et au jeûne de sa mère ? Qu’est-ce qui a rendu invincible le brave Samson ? n’est-ce pas encore le jeûne ? C’est par le jeûne qu’il a été conçu dans le ventre de sa mère ; le jeûne l’a mis au monde , le jeûne l’a nourri , le jeûne l’a fortifié jusqu’à ce qu’il lait devenu Monime. Il s’est montré fidèle à ce précepte de l’Ange: Il ne mangera pas du fruit de la vigne, il ne boira pas de vin, ni d’aucune liqueur fermentée ( Jug. 13. 14. ). Le jeune enfante les prophètes et fortifie les puissants. Le jeûne instruit les législateurs; il est la meilleure garde de l’âme, le plus sûr compagnon du corps , l’armure des gens braves, le gymnase des athlètes; il chasse les tentations, excite à la piété, fait aimer la sobriété, inspire la modestie ; donne du courage dans la guerre et apprend à chérir la paix; il sanctifie les Nazaréens, il consacre les prêtres, qui ne pourraient, sans lui, offrir le sacrifice dans le culte mystique et véritable de nos jours , qui ne le pouvaient pas même dans celui qui a précédé et qui n’en était que la figure. C’est par le jeûne qu’Elie fut favorisé d’une vision extraordinaire. Il purifia son âme en jeûnant quarante jours ; et il mérita de voir le Seigneur dans la caverne d’Horeb , autant qu’il est possible à un homme. C’est après avoir jeûné qu’il rendit l’enfant à la veuve , et qu’il sut triompher de la mort même. La parole sortie d’une bouche sobre ferma le ciel pendant trois ans et six mois pour punir un peuple prévaricateur. Il s’exposa lui-même avec les autres à cette calamité, pour amollir des âmes dures et intraitables. Vive le Seigneur, dit-il ; il ne tombera de pluie sur la terre que selon la parole qui sortira de ma bouche (3. Rois. 17. 1.). Il obligea par la famine tout un peuple de jeûner , afin de corriger les désordres, suites des délices et d’une vie dissolue. Et le prophète Elisée comment vivait-il comment fut-il reçu chez la Sunamite? comment lui-même traita-t-il les prophètes ? Il leur donna des herbes sauvages et un peu de farine. On avait mêlé parmi ces herbes de la coloquinte, et tous ceux qui en mangèrent eussent été en danger de périr, si le jeûne et les prières du prophète n’eussent amorti la force du poison. Enfin c’est le jeûne qui a conduit tous les Saints à une vie selon Dieu.

Il est une sorte de pierre appelée amiante[[14]](#footnote-131) , qui ne peut être consumée par le feu ; qui, jette dans les flammes, paraît être réduite en charbon, mais qui en étant tirée n’en est que plus pure comme si elle eût été lavée dans l’eau. Tels étaient

les corps des trois enfants de Babylone ; le jeûne leur donnait la vertu de l’amiante. Au milieu d’une ardente fournaise, supérieurs au feu tonie s’ils eussent été d’or , ils n’en reçurent aucun dommage : ils parurent même plus puissants que l’or , puisque le feu, loin de fondre leurs chairs, les conservait intacts. Cependant rien alors ne résistait à une flamme , dont la violence redoublée par des amas de sarments , de souffre et de bitume , s’étendait à quarante-neuf coudées, dévora tous les objets environnants, et consuma nombre de Chaldéens. Entrés avec le jeûne dans un incendie aussi terrible , les trois jeunes hommes le foulèrent aux pieds : ils respiraient un air doux et suave au milieu d’un feu violent, qui respecta même leur chevelure , parce que c’était le jeûne qui l’avait nourrie et entretenue.

### 7.

Daniel , cet homme de désir, après avoir passé trois semaines sans manger de pain et sans boire de vin , apprit aux lions à jeûner dans la fosse : leurs dents ne purent entamer son corps, comme s’il eût été de pierre, ou de fer, ou de quelque autre matière plus dure. Le jeûne avait donné au corps du Saint une trempe de nature à émousser les dents de ces animaux féroces , qui n’entreprirent pas même de le dévorer. Ainsi le jeûne éteint les flammes et adoucit les lions.

Le jeûne sert d’ailes à la prière pour s’élever en haut et pénétrer jusqu’aux cieux. Le jeûne est le soutien des maisons, le père de la santé, l’instituteur de la jeunesse, l’ornement des vieillards, l’agréable compagnon des voyageurs, l’ami sûr des époux. Un mari ne soupçonne pas la fidélité de sa femme, quand il la voit faire du jeûne ses délices: une femme n’est pas jalouse de son mari , quand elle le voit chérir et embrasser le jeûne. Le jeûne n’a jamais ruiné une maison. Comptez ce que vous avez de bien aujourd’hui ; comptez encore par la suite, et vous ne trouverez pas que le jeûne ait rien diminué de votre fortune. Lorsque l’abstinence règne, nul animal ne déplore son trépas : le sang ne coule nulle part, molle part une voracité impitoyable ne prononce une sentence cruelle contre les animaux : le couteau des cuisiniers se repose; la table se contente des fruits que donne la nature. Le sabbat avait été donné aux Juifs , pour qu’ils laissassent reposer leurs bêtes de somme et leurs serviteurs ( Exode. 20. 10.). Que le jeûne donne quelque relâche à ceux qui vous servent toute l’année, qu’ils respirent de leurs continuels travaux. Qu’on n’entende plus dans votre maison tout ce tumulte, que la fumée et l’odeur des viandes en soient bannies; que cette foule d’hommes diversement employés au service de la table, qui vont et qui viennent sans cesse tour exécuter les ordres du ventre, de ce maître dur et sans pitié, se tiennent enfin tranquilles. Les collecteurs des tributs laissent au moins quelques moments de repos à ceux qui sont sous leur juridiction: cille le ventre fasse au moins avec nous une trêve de cinq jours[[15]](#footnote-133), ce ventre insatiable, qui demande toujours et n’est jamais satisfait, qui a déjà oublié aujourd’hui ce qu’on lui donna hier , qui raisonne star la tempérance lorsqu’il est rempli, et ne sonne plus à ses beaux préceptes dès qu’il a digéré.

### 8.

Le jeûne ne connaît pas l’usure ; ces intérêts accumulés, qui se replient comme des serpents, sont ignorés à la table de l’homme sobre. Ses enfants non plus ne recueillent pas le triste héritage de ses dettes. Le jeûne d ailleurs est propre à inspirer la joie et la satisfaction. On boit avec plaisir quand on a soif, la faim assaisonne tous les mets: ainsi l’abstinence, qui interrompt le cours de la bonne chère, réveille l’appétit, et donne du goût aux viandes. Si donc vous voulez trouver agréable ce que vous mangez, faites diversion par le jeûne. La satiété des délices en émousse le goût, et l’excès du plaisir le fait disparaître. Les meilleures choses fatiguent par la continuité de la jouissance. On jouit avec empressement de ce qui ne s’offre que de loin à loin. c’est ainsi que le Créateur nous a ménagé par la vicissitude un plus vif agrément dans les faveurs journalières dont il nous comble. Le soleil paraît plus brillant après la nuit, le réveil est plus agréable après le sommeil , la santé est plais douce après la maladie ; la table de mène est plis satisfaisante après le jeûne, pour le riche dont la table est somptueuse, comme pour le pauvre dont la nourriture est simple et frugale.

### 9.

Craignez le malheur de ce riche de l’Evangile , que les délices ont plongé dans les enfers ( Luc. 16. 19 et suiv. ). Ce n’est point pour ses injustices , mais pour sa vie molle qu’il a été condamné à un feu éternel. Pour éteindre ce feu , il faut de l’eau. Ce n’est pas seulement pour la vie future que le jeûne est utile; il contribue encore à la santé dans cette vie. Un excessif embonpoint est sujet à bien des retours, parce que la nature qui succombe ne peut en soutenir le poids. lotis dédaignez maintenant de boire de l’eau; prenez garde d’avoir par la suite , comme le mauvais riche , à en désirer une seule goutte. L’eau n’a jamais enivré personne ; l’eau ne charge pas la tète elle ne lie ni les pieds ni les mains quand on boit de l’eau , on n’a jamais besoin pour marcher du secours d’autrui. Les mauvaises digestions, suite de l’intempérance , occasionnent des maladies fâcheuses. L’extérieur de l’homme qui jeûne n’a rien que de vénérable. Son teint n’est pas fleuri, ni coloré d’un rouge insolent , mais décoré d’une pâleur modeste; ses yeux sont doux, sa démarche gave, son air réfléchi : il ne se permet pas un ris immodéré ; son langage est aussi tranquille que son âme est pure.

Rappelez-vous les saints des siècles passés , dont le monde n’était pas digne, qui erraient couverts de peaux, manquant de tout, persécutés, affligés (Heb. 11. 37 et 38). Imitez leur conduite, si vous voulez obtenir leur gloire. Qu’est-ce qui a fait reposer Lazare dans le sein d’Abraham? N’est ce pas le jeûne ? Toute la vie de Jean-Baptiste n’était-elle pas un jeûne continuel? il n’avait ni lit, ni table, ni terre labourable, ni boeuf pour labourer, ni grains, ni serviteur pour les moudre, en un mot aucune des choses nécessaires à la vie. C’est pour cela que parmi ceux qui sont nés des femmes, il n’en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste (Math. 11. 11.). Entre toutes les tribulations dont se glorifiait Paul, c’est surtout le jeûne qui l’a transporté au troisième ciel. Enfin Jésus-Christ notre Seigneur, après avoir fortifié , par le jeûne , la chair qu’il a prise pour nous, a voulu soutenir dans cette même chair les attaques du démon, afin de nous apprendre comment nous devons nous disposer et nous exercer aux combats des tentations. comme la divinité du Fils de Dieu le rendait inaccessible à l’esprit tentateur, il s’est assujetti à nos besoins, afin de lui donner occasion de l’attaquer par cette apparence de faiblesse. Près de monter aux cieux, s’il a pris de la nourriture, ce n’était que pour fournir des preuves de sa résurrection.

Et vous, vous ne cesserez pas d’engraisser votre corps à l’excès, tandis que vous ne vous embarrasserez nullement de laisser dessécher votre esprit en négligeant de le nourrir d’une doctrine salutaire et vivifiante! Dans la mêlée, secourir un parti ,c’est faire succomber l’autre: ainsi se ranger du parti de la chair, c’est combattre contre l’esprit; comme passer du côté de l’esprit, c’est assujettir la chair: car ce sont deux puissances opposées. Si donc vous voulez fortifier l’esprit, il vous faut dompter la chair par le jeûne. C’est-là ce qui a fait dire à l’apôtre : Plus l’homme intérieur se détruit en nous, plus l’homme extérieur se renouvelle ; et ailleurs : Lorsque je suis faible, c’est alors que je suis fort (2. Cor. 4. 16. - 12. 10.). Ne mépriserez-vous pas des viandes corruptibles? ne désirerez-vous pas la table du royaume céleste, que vous préparera le jeûne d’ici-bas, ignorez-vous que l’intempérance vous engendre une foule de vers rongeurs ? Qui jamais dans les délice, continuelles d’une table abondante, mérita de participer aux grâces spirituelles ? Il fallut que Moïse se disposât par un second jeûne à recevoir une seconde fois les préceptes de la loi ( Exode. 34. 28.). Les Ninivites n’auraient pur échapper à la ruine totale dont ils étaient menacés s’ils n’eussent fait jeûner jusqu’à leurs animaux. Quels sont les Juifs dont les corps sont restés étendus dans le désert (Heb. 3. 17.) ? ne sont-ce pas ceux qui demandaient à manger de la chair ? Tant qu’ils se commuèrent de la manne et de l’eau du rocher, ils vainquirent les Egyptiens, ils passèrent la mer à pied sec, il n’y avait pas de malades dans leurs tribus (Ps. 104. 37.) ; mais lorsqu’ils regrettèrent les chairs de l’Egypte ( Exode. 16. 3. ), qu’ils se transportèrent dans ce pays par leurs désirs , ils fuirent privés du bonheur de voir la terre promise. Cet exemple ne vous fait-il pas trembler? ne craignez-vous pas que votre amour pour des viandes terrestre ne vous prive des biens éternels ? Le sage Daniel n’eût pas eu des visions aussi merveilleuses, sil n’eût purifié et éclairé son âme par le jeûne. Les vapeurs et les fumées qui s’élèvent d’une nourriture grossière , sont comme un nuage épais qui offusque les lumières par lesquelles l’Esprit-Saint éclaire nos intelligences. Si les anges prennent quelque nourriture, ce n’est que du pain selon le témoignage du Prophète: L’homme a mangé le pain des anges ( Ps. 77. 25.)[[16]](#footnote-136). Ils ne connaissent ni la chair, ni le vin, ni rien de ce que désirent avec tant d’ardeur les esclaves du ventre. Le jeûne est une arme qui nous fait triompher de l’armée des démons. Cette sorte de démons, dit Jésus-Christ, ne se chasse que par la prière et par le jeûne. Tels sont les grands avantages que le jeûne nous procure. L’intempérance est la source des plus affreux désordres. Les mets délicats et les vins exquis nous portent à des passions brutales. Les délices irritent la concupiscence et allument dans les hommes des désirs furieux qui les rendent semblables à des chevaux indomptés. Les excès dit vin nous font renverser l’ordre de la nature, pervertir et corrompre l’usage des différents sexes. Le jeûne au contraire entretient la modestie et la continence dans le mariage; il fait qu’on se retranche même les choses permises, et que deux époux se les interdisent de concert pendant quelque temps pour vaquer plus librement à l’oraison.

### 10.

Prenez garde néanmoins de borner l’avantage du jeûne à l’abstinence des viandes. Le jeûne véritable est de s’abstenir des vices. Rompez tout lien d’iniquité( Is. 58. 4 et. 6.) : pardonnez à votre prochain la peine qu’il a pu vous faire, remettez-lui ses dettes; ne jeûnez plus pour faire des procès et des querelles. Vous ne mangez point de chair , mais vous dévorez votre frère. Vous vous abstenez de boire du vin, mais vous ne modérez aucune des passions qui vous emportent. Vous attendez le soir pour manger, mais vous consumez, tout le jour dans les tribunaux. Malheur à ceux que, non le vin , mais leurs passions enivrent ( Is. 51. 21. ). La colère est une ivresse de l’âme; elle la trouble et la transporte comme le vin. La tristesse est aussi une ivresse, puisqu’elle enveloppe et ensevelit la raison. La crainte est une autre ivresse, quand elle nous fait trembler mal-à-propos. Délivrez mon âme, dit David au Seigneur, de la crainte de mon ennemi,( Ps. 63. 2. ). En général, toute passion violente qui trouble et dérange la raison, peut être appelée ivresse. A oyez un homme emporté par la colère: cette passion le rend ivre; il n’est plus maure; de lui-même, il ne se connaît plus, il ne connaît aucun de ceux qui sont présents; il se jette sur tous ceux qu’il rencontre, comme dans un combat nocturne ; il parie au hasard, il ne peut se contenir, il invective, il frappe, il menace, il crie, il s’emporte en jurements , il se livre à toute sa rage. Evitez une pareille ivresse.

Fuyez aussi celle que cause le vin. Ne vous préparez pas à boire de l’eau en buvant du vin avec excès. Que l’ivresse ne vous introduise pas dans les mystères du jeûne. Ce n’est pas l’ivresse qui conduit au jeûne, comme ce n’est pas la cupidité qui conduit au désintéressement, ni l’intempérance à la sagesse, ni en général le vice à la vertu. Il est un autre chemin qui conduit au jeûne; la frugalité mène au jeûne comme l’ivresse mène aux dissolutions. Les athlètes se préparent au combat par des exercices; on se dispose au jeûne en s’exerçant à l’abstinence. Ne cherchez pas à éluder la loi, et à vous dédommager d’avance, par la débauche, d’un jeûne de cinq jours[[17]](#footnote-138). C’est en vain que vous mortifiez votre corps, si vous ne rendez pas cette mortification utile en renonçant au vice. Vous confiez des provisions à un cellier perfide : vous versez du vin dans un tonneau percé. Le vin s’écoule par le passage qu’il trouve ouvert, et le péché demeure. Un esclave fuit le maître qui le frappe; et vous ne vous éloignez pas du via qui attaque tous les jours votre tête. La meilleure mesure dans l’usage du vin, c’est de n’en prendre que pour le besoin du corps. Si vous passez aujourd’hui les bornes, vous aurez demain la tête pesante, vous serez ennuyé, étourdi, vous exhalerez une odeur désagréable, vous croirez que tous les objets qui vous environnent tournent autour de vous. L’ivresse cause un sommeil qui approche de la mort, et un réveil qui ressemble à un assoupissement.

### 11.

Ne songez-vous plus à celui que vous devez recevoir C’est celui qui nous fait cette promesse consolante : Mon Père et moi nous viendrons, et nous ferons en lui notre, demeure (Jean. 14. 23.). Pourquoi donc recevez-vous d’abord l’ivresse, et fermez-vous par-là l’entrée au Seigneur? pourquoi invitez-vous l’ennemi à s’emparer des avenues de votre âme? L’ivresse ne reçoit pas le Seigneur, l’ivresse bannit l’Esprit-Saint. L’intempérance chasse la grâce, comme la fumée chasse les abeilles. Le jeûne est l’ornement de la ville, le soutien du forum, la paix des maisons, la sûreté des fortunes. Voulez-vous comprendre quelle est sa dignité ? comparez le jour où nous sommes avec le jour suivant: vous verrez le bruit et le tumulte se changer en un calme profond. Je voudrais que nous fussions aussi sages aujourd’hui que nous le serons demain , et que demain il régnât la même joie qu’aujourd’hui.

Que le Seigneur qui fait succéder les temps les uns aux autres, nous accorde, après nous être exercés comme de braves athlètes, et avoir pratiqué constamment la tempérance, d’arriver au jour oit seront distribuées les couronnes: qu il nous accorde, après nous être conformés dans cette vie au Sauveur souffrant, de recevoir dans la vie future la récompense de nos travaux, de la main du souverain Juge, à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE SUR CES PAROLES DE MOÏSE : Prenez garde à vous. Deut. 15. 9.

%%% Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Zweite Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr.2)

### SOMMAIRE.

L’orateur, après quelques réflexions sur la parole en général, et en particulier sur les paroles de l’Ecriture sainte , explique ce passage : Prenez garde à vous , et ne recelez point dans votre coeur une mauvaise pensée. Il s’arrête ensuite à ces premiers mots : Prenez garde à vous , et il en tire une morale frappante pour chaque homme dans les différentes circonstances de sa vie , dans les diverses affections qu’il éprouve , pour les hommes de tous les biges et de tous les états. Il finit par engager ses auditeurs à se considérer eux-mêmes, leur âme et leur corps , afin que les merveilles qui sont en eux les élèvent à la connaissance de l’Etre suprême. De-là une belle description de l’âme et de ses facultés, du corps et de ses parties principales.

### 1.

Le Dieu qui nous a créés nous a donné l’usage de la parole, afin que nous nous révélions mutuellement les pensées de nos coeurs , et que , tirant nos idées secrètes du fond de nos âmes, oit elles sont comme en réserve, nous en fassions part aux autres par une suite du penchant qui nous porte à ce commerce mutuel. Si nous étions de purs esprits , nous communiquerions ensemble par la seule pensée; mais comme notre âme ne conçoit ses idées qu’au milieu de l’enveloppe charnelle dont elle est inséparable, elle a besoin de mots et vie paroles pour les manifester au-dehors. Lorsque nos pensées empruntent la voix pour se produire, portées sur la parole comme dans une espèce de nacelle , elles traversent l’air, et passent de celai qui parle à celui qui écoute. Si elles trouvent un calme profond et tranquille , le discours repose clans les oreilles des auditeurs comme dans un port paisible, à l’abri des orages; il fait, pour ainsi dire , naufrage , et se dissipe au milieu de l’air , si le bruit, de la part des auditeurs, excite comme une tempête violente. Procurez donc par le silence le calme à mes discours, dont vous pourrez tirer quelque avantage important.

La vérité n’est pas facile à saisir, et elle peut échapper sans peine à des auditeurs peu attentifs, parce que l’Esprit-Saint a donné aux paroles de l’Ecriture de la brièveté et de la précision , pour qu’elles renferment beaucoup de choses en peu de mots , et que par-là on les retienne plus aisément. Le grand mérite d’un discours, est de n’être ni tellement succinct que la brièveté le rende obscur, ni tellement diffus qu’il s’égare en idées vagues et, inutiles. Tel est le passage qu’on vient de vous lire , qui est tiré du livre de Moïse. Pour peu que vous ayez été attentifs à la lecture , vous pouvez vous le rappeler, à moins qu’il ne vous ait échappé , parce qu’il est conçu en peu de paroles. Voici le passage : Prenez garde à vous , et ne recelez point dans votre coeur une mauvaise pensée ( Deut.. 9. ). Nous sommes fragiles et nous péchons facilement par pensées; c’est pour cela que Dieu, qui a formé nos coeurs, sachant que les mouvements de notre volonté nous font tomber dans plusieurs désordres , nous recommande de conserver dans une grande pureté la partie raisonnable de l’âme, celle qui gouverne : il veut que nous donnions la plus grande attention et le plus grand soin à la partie qui nous fait pécher le plus promptement. Les médecins habiles qui connaissent le tempérament des corps faibles , prescrivent des remèdes de précaution propres à les fortifier : ainsi le Père commun des hommes , le Médecin véritable des âmes , nous donne des moyens pour fortifier en nous la partie qui est la plus faible et la plus portée au mal. Les actions qui dépendent du corps , demandent du temps, du travail , du secours, des occasions commodes, et toutes les ressources convenables ; mais les mouvements de la pensée s’accomplissent en un moment, sans peine, sans embarras , sans attendre l’occasion qui est toujours prête. Souvent un homme, dont tout l’extérieur est grave et sévère, qui montre au-dehors toutes les apparences de la sagesse , souvent, dis-je, au milieu même de l’assemblée qui admire et respecte sa vertu, il se porte , par la pensée, dans le fond le plus secret de son âme, oit il trouve matière à un péché grave : son imagination lui représente l’objet d’un amour illicite, il se figure un commerce peu honnête; enfin , travaillant en quelque sorte et peignant au-dedans de lui-même un plaisir sensible, il commet un péché dont il n’a nul témoin, qui reste inconnu à tout le monde , jusqu’à ce que vienne celui qui montrera au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres , et qui dévoilera les pensées les plus secrètes (1 . Cor. 4. 3. ). Prenez donc garde de recéler dans votre coeur une mauvaise pensée. Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir , a déjà commis l’adultère dans son coeur ( Matth. 5. 28. ). Je le répète, les actions qui dépendent du corps trouvent beaucoup d’obstacles ; au lieu que celui qui pèche par la volonté, consomme le péché aussi promptement que la pensée se conçoit. Comme donc la chute est prompte , on vous a donné un prompt remède. On vous recommande de ne point receler dans votre cœur une pensée mauvaise.

### 2.

Mais plutôt reprenons les premières paroles du passage: Prenez garde à vous ; le Dieu créateur de l’univers a donné à chaque animal tout ce qui est nécessaire à sa conservation; et pour peu qu’on y réfléchisse, on verra que la plupart des brutes, sans avoir eu de maîtres , savent rejeter ce qui peut leur nuire , et que, par un penchant naturel, elles se portent à ce qui leur est utile. Ainsi Dieu, qui prend soin de nous instruire , nous donne un précepte important, afin que ce que les animaux ont par le seul instinct et saris aucune réflexion qui précède , nous le fassions, nous , avec le secours de la raison et d’après une attention réfléchie; afin que nous soyons fidèles à pratiquer les préceptes que Dieu nous donne , fuyant le péché comme les bêtes fuient les pâturages qui leur sont funestes, et recherchant la justice comme elles recherchent les herbes qui leur sont propres. Prenez donc garde à vous , afin que vous puissiez discerner ce qui vous est nuisible de ce qui vous est salutaire. il est deux sortes d’attentions : premièrement, on se sert de ses yeux pour bien examiner les objets visibles ; secondement , on emploie les lumières de l’esprit pour contempler les choses spirituelles. Si le précepte qui nous ordonne de prendre garde à nous , ne devait s’entendre que ces yeux du corps, nous en conclurions aussitôt que la pratique en est impossible. Car comment un homme se verrait-il tout entier ? L’œil ne saurait se voir lui-même, il n’atteint pas à la tête, il ne connaît ni le dos, ni le visage , ni les entrailles. Or ce serait anse impiété de dire que les préceptes de l’Esprit-Saint sont impossibles. Il reste donc que le précepte soit entendu de l’action de l’esprit. Prenez garde à vous, c’est-à-dire, faites de sérieuses réflexions sur vous-même; que les yeux de votre âme ne se reposent jamais, qu’ils veillent sans cesse à votre garde. Vous marchez au milieu des pièges ( Eccl. 9. 20. ). Votre ennemi vous dresse de tous les côtés des embûches cachées. Examinez donc autour de vous, afin que vous soyez sauvé comme la chèvre ou comme l’oiseau qui échappent aux filets ( Prov. 6. 5. ). La chèvre a le regard si perçant, qu’elle ne peut être prise dans le filet que ses yeux aperçoivent toujours; si l’oiseau est attentif , la légèreté de ses ailes trompe l’espoir du chasseur. Ne le cédez pas à des animaux , en attention à vous garder vous-même. Craignez d’être pris dans les filets du démon, de devenir sa proie, et d’être mené par lui à son gré ( 2 Tim. 2. 26. ).

### 3.

Prenez garde à vous, c’est-à-dire, prenez garde à votas seul, et non à ce qui est à vous ; car nous sommes bien distingués de ce qui est à nous ou autour de nous. L’âme et l’intelligence , voilà ce qui est nous , et c’est par-là que nous avons été faits à l’image du Créateur. Le corps et les sens corporels sont à nous. Autour de nous sont les richesses, les arts, toutes les commodités de la vie. Quel est donc le sens de l’Ecriture ne prenez point garde à la chair, ne recherchez point avec empressement ce qui lui est agréable , la santé ,la beauté , la jouissance des plaisirs , une longue vie. Ne soyez pas ébloui put les richesses, par la gloire, par la puissance ; n’ayez pas une assez grande idée de tout ce qui contribue au bonheur d’une vie passagère, pour y donner tous vos soins et négliger ce qui concerne votre vie principale. Prenez garde à vous, c’est-à-dire , prenez garde à votre unie. parez-la, prenez soin d’elle, ayez attention à la nettoyer de toutes ics souillures et de toutes les taches du vice, à l’embellir et à la décorer de tous les ornements de la vertu. Examinez ce que vous êtes, connaissez votre nature , sachez que votre corps est mortel et votre âme immortelle ; que nous avons une double vie , l’une propre à la chair, qui dure peu, l’autre conforme à l’âme, qui ne connaît point de limites. Prenez donc garde à vous: ne vous attachez pas aux choses mortelles , comme si elles étaient éternelles; ne méprisez pas les éternelles, comme si elles étaient passagères. Dédaignez la chair qui passe, ayez soin de l’âme qui est immortelle. Observez envers vous-même les règles d’une exacte justice , pour dispenser à l’âme et au corps ce qui leur convient. Donnez à l’un des aliments et des habits; réservez pour l’autre des maximes de piété, une éducation honnête, la pratique de la vertu, le calme des passions violentes. A engraissez pas trop le corps et ne vous occupez pas avec inquiétude de nourritures charnelles. Comme la chair et l’esprit ont des désirs contraires et qu’ils sont opposés l’un à l’autre (Gal. 5. 17.) , ne vous attachez pas à la chair, et n’augmentez pas la force de l’être inférieur. Dans les balances , si loti charge un des bassins , on rend nécessairement l’autre plus léger. Il en est de même de l’âme et du corps, la puissance de l’un diminue nécessairement la puissance de l’autre. Si le corps a trop d embonpoint et vit dans une trop grande aisance , par une conséquence nécessaire, l’esprit est faible et languissant dans ses opérations : au contraire , si l’âme est en bon état , et si elle s’élève à sa grandeur naturelle par la contemplation des choses célestes, il s’ensuit que le corps perd de son embonpoint et de sa force.

### 4.

Le précepte dont nous parlons est aussi utile aux malades que parfaitement propre à ceux qui se portent lien. Les médecins recommandent a leurs malades de prendre garde à eux-mêmes, et de ne rien négliger de ce qui petit les conduire à la santé. Le médecin de nos âmes, par un court précepte comme par un remède fort simple , guérit notre âme que le péché a rendue infirme. Prenez donc garde à vous-même , et faites en sorte de proportionner le remède à la qualité dut mal. A ous avez commis un péché grave: il faut avoir recours à la confession , verser des larmes amères , veiller et jeûner sans cesse. Votre offense est légère: la pénitence doit être proportionnée à l’offense. Appliquez-vous seulement à connaître la santé et la maladie de votre âme. Plusieurs, faute d’attention, ne savent pas même s’ils sont malades , quoiqu’ils le soient dangereusement. Le précepte de prendre garde à soi est utile à ceux qui sont en santé comme à ceux qui n’y sont pas : il guérit les uns et perfectionne les mitres.

Amis tous qui avons été instruits par la vérité, nous sommes chargés chacun de fonctions particulières qui nous sont marquées suivant l’Evangile. L’Eglise est comme une grande maison qui renferme , non-seulement des vases de toute espèce, d’or, d’argent, de bois, de terre ( 2. Tim. 2. 20. ) , mais encore toutes sortes de professions et d’arts. On trouve dans la maison de Dieu, qui est l’église dit Dieu visant ( I Tim. 3. 5.), des chasseurs, des voyageurs, des architectes, des laboureurs, des pasteurs , des athlètes, des soldats. Vous êtes un chasseur envoyé par le Seigneur qui vous dit : J’envoie un grand nombre de chasseurs, et ils les poursuivront sur toutes les montagnes ( Jér. 16. 16. ). Prenez donc garde que la proie ne vous échappe ; tâchez de prendre avec la parole de vérité , pour les amener au Sauveur , ceux que le vice a rendus féroces. Vous êtes un voyageur, semblable à celui qui disait à Dieu : Dirigez mes pas (Ps. 33.) ; prenez garde de vous écarter du vrai chemin, de vous détourner à droite ou à gauche ; marchez dans la voie royale[[18]](#footnote-146). Que l’architecte ait soin de jeter le fondement de la foi, qui est Jésus-Christ. Qu il amasse ses matériaux, non du bois, non de la paille, non de 1 herbe sèche, mais de l’or , de l’argent , des pierres précieuses. Pasteur, remplissez tous les devoirs de votre emploi : et quels sont ces devoirs ? ramenez ceux qui sont égarés, guérissez ceux qui sont malades , bandez les plaies de ceux qui sont blessés. Laboureur (Luc. 13. 6. et suiv. ) fouissez autour du figuier stérile, et apportez-y tout ce qu’il faut pour le rendre fécond. Soldat , acquittez-vous de toutes les fonctions d’une milice sainte , combattez pour l’Evangile (1. Tim. 1. 18.— 2. Tim. 1. 8.) , combattez contre les esprits de malice, contre les passions de la chair; revêtez-vous de toutes les armes de Dieu ( Eph. 6. 11. ); ne vous embarrassez point dans les affaires du siècle, afin de plaire à celui qui vous a enrôlé (2. Tim. 2. 4. ). Athlète , prenez garde vous , et observez scrupuleusement toutes les lois athlétiques ; car personne n’est couronné , s’il n’a combattu légitimement ( 2. Tim. 5. ). Imitez Paul qui s’occupait, à la fois, de la course, de la lutte , du pugilat ; de même vous, comme un athlète habile à combattre avec le geste, fixez les yeux de votre esprit sur votre adversaire , et ayez l’attention de couvrir les parties du corps qui peuvent recevoir des blessures mortelles. Dans les courses , allez toujours en avant , courez de manière à remporter le prix ( 1. Cor. 9. 24. ). Dans la lutte, tenez ferme contre les esprits invisibles en un mot , l’Ecriture veut que, dans la vie, vous ne soyez ni lâche, ni endormi, hais éveillé et attentif sur vous-même.

### 5.

Le jour me manquerait si je voulais expliquer tous les devoirs qui regardent les ouvriers de l’Evangile, si je voulais donner toute son étendue au précepte, et montrer comment il convient à tous.

Prenez garde à vous, ayez de la circonspection et de la prudence; conservez le présent, prévoyez l’avenir. M’abandonnez point, par lâcheté, ce que vous avez entre les mains, et ne vous repaissez point d’espérances chimériques qui , peut-être, ne se réaliseront jamais. C’est la faiblesse des jeunes gens : la légèreté de leur esprit leur persuade qu’ils possèdent déjà ce qu’ils espèrent. Dans la solitude et le sommeil , ils se forgent mille visions qui les abusent; leur imagination mobile leur représente mille choses à la fois. Ils se promettent une vie célèbre, d’illustres mariages, une brillante famille, une vieillesse heureuse, des honneurs qui viennent de tous côtés. Ils ne s’en tiennent pas là leurs espérances vont plus loin, et leur esprit exalté s’élève à ce qu’il y a de plus grand parmi les hommes. Ils se bâtissent des maisons superbes qu’ils remplissent de biens et de richesses : ils prennent sur tout le globe autant de terrain que leur en donne la vanité de leurs pensées : ils en renferment les récoltes dans des greniers imaginaires ; ils ajoutent à tout cela de nombreux troupeaux, une foule de serviteurs, des dignités et des charges, des gouvernements de nations , des commandements de troupes, des guerres, des trophées, des monarchies et des empires. Les vaines illusions d’un esprit échauffé leur font parcourir toutes ces prospérités; et dans leur folie extrême, ils croient Jouir des choses qu’ils espèrent, comme s’ils les avoient déjà, comme si elles étaient entre leurs mains. C’est le propre d’un esprit malade et oisif d’avoir des songes étant éveillé. C’est pour arrêter ces pensées extravagantes , pour réprimer ces écarts de l’imagination, pour modérer ses saillies , comme avec un frein , que l’Ecriture nous donne ce grand et sage précepte : Prenez garde à vous-même ; au lieu de vous promettre ce que vous n’avez pas, employez à votre avantage ce que vous avez.

Je crois que le divin Législateur a encore usé de cet avertissement pour retrancher de la société un vice fort commun. Comme la curiosité nous porte naturellement à nous occuper de ce qui regarde autrui , plutôt que de songer à nous-mêmes ; pour que nous ne tombions pas dans ce défaut , cessez , nous dit-on, de vous inquiéter des fautes de tel homme ; ne permettez à votre esprit d’examiner les vices des autres. Prenez garde à vous , c’est-à-dire, tournez les yeux de votre aine vers l’examen de vous-même. Plusieurs, suivant la parole du Fils de Dieu, voient une paille dans poil de leur frère , et n’aperçoivent pas une poutre dans leur propre oeil. Ne cessez donc pas de penser à ce qui vous regarde, d’examiner si votre vie, est conforme aux préceptes de l’Évangile. Ne portez pas les yeux au-dehors, pour voir si vous trouverez quelque chose à reprendre , comme ce Pharisien superbe et présomptueux , qui , se tenant debout, se justifiait lui-même et méprisait le Publicain. Demandez-vous sans cesse si vous avez péché par pensée , si votre langue e prévenu votre réflexion, si vos mains se sont portées à quelque action mauvaise ; et si vous trouvez clans votre vie beaucoup de fautes , ce qui est inévitable à la faiblesse humaine , dites à Dieu avec le Publicain : Mon Dieu, soyez-moi propice, parce que je suis un pécheur.

Prenez donc garde à vous. Si vous jouissez d’une prospérité brillante , et que tout vous réussisse selon vos désirs , cette parole sera près de vous comme un utile et excellent conseiller, pour vous faire souvenir de l’inconstance des choses humaines. Si vous vous trouvez accablé de malheurs, c’est un remède aussi efficace contre l’abattement et le désespoir, que contre l’orgueil et l’arrogance. L’étendue des richesses , l’éclat dei nom, la splendeur de la patrie, la beauté du corps, les honneurs accordés de toutes parts , vous inspirent-ils de la présomption et de la fierté, prenez garde à vous ; songez que vous êtes poussière , et que vous vous en retournerez en poussière. Considérez ceux qui, avant vous, ont été comblés des mêmes avantages. Que sont devenus ces hommes si puissants dans leurs villes , ces orateurs dont l’éloquence était invincible , et qui fixaient l’attention des grandes assemblées ? que sont devenus ces citoyens qui entretenaient des coursiers superbes, ces généraux, ces satrapes, ces rois et cas princes ? tout cela n’est qu’une vile poussière, tout cela n’est qu’une fable : de toute cette vie éclatante , il ne reste que quelques ossements. Entrez dans les sépulcres , et distinguez, si vous pouvez , l’esclave d’avec le maître , le pauvre d’avec le riche, celui qui languissait dans une prison d’avec celui qui était assis sur un trône, le faible d’avec le fort , le laid d’avec le beau. Souvenez-vous de votre nature , et vous ne vous laisserez jamais enorgueillir : or vous vous souviendrez de vous-même si vous prenez garde à vous.

### 6.

osas êtes d’une naissance obscure , pauvre et né de parents pauvres , sans force, sans ville, sans maison, manquant du plus étroit nécessaire , tremblant devant la puissance , exposé par votre indigence à mille insultes : ( l’indigent, dit le sage, ne peut résister aux menaces (Prov. 13. 8, ) ; ne vous découragez point pour cela; et parce que tout vous manque dans le moment, ne perdez point toute espérance. Rappelez en votre mémoire les biens que vous avez déjà reçus dru Seigneur, ceux qu’il vous promet et qu’il vous réserve pour la suite. mous êtes homme , le seul des êtres vivants qui ait été formé de la main de Dieu même , de la main du Créateur de l’univers. Ce privilège , si vous pensez sagement , ne suffit-il pas pour vous remplir de joie et de confiance ? Fait à limage de celui qui voues a créé, vous pouvez , par vos vertus , vous élever jusqu’à la dignité des anges. Vous avez été doué d’une urne intelligente, par laquelle vous pouvez connaître Dieu , raisonner sur la nature des êtres, cueillir les fruits agréables de la science. Tous les animaux terrestres, sauvages et domestiques, tous ceux qui vivent sous les eaux ou qui volent dans l’air , vous sont soumis et assujettis. N’est-ce pas vous qui avez inventé les arts , fondé des villes, imaginé tout ce qui peut servir à la commodité et aux plaisirs de la vie ? ne pouvez-vous point, gr ace à votre raison, traverser les plaines liquides ? la terre et la mer ne fournissent-elles pas à votre subsistance ? le ciel et les choeurs des astres n’étalent-ils pas à vos regards leurs beautés et leur ordre admirable ? Pourquoi donc vous affliger, parce que vous n’avez pas un cheval avec un frein d’or vous avez le soleil qui, pendant tout le jour, fournit sa course rapide, et porte devant vous le flambeau. L’or et l’argent ne brillent pas dans votre maison mais vous avez la lune qui , pendant la nuit, vous prodigue la lumière. Vous n’êtes pas traîné dans des chars tout éclatants d’or ? mais vous avez des pieds fermes , voiture naturelle qui est née avec vous. Pourquoi donc porter envie à ceux chez qui l’argent regorge , et qui ont besoin de pieds étrangers pour se transporter d’un lieu à un autre ? Vous ne reposez pas sur un lit d’ivoire ? mais vous avez la terre plus précieuse que l’ivoire, sur laquelle vous pouvez vous étendre , et , libre d’inquiétude, y goûter à l’instant les douceurs d’un sommeil agréable. Vous n’êtes pas à couvert sous des lambris dorés? mais vous avez le ciel tout brillant d’une infinité d’étoiles qui le décorent. Tels sont vos avantages humains ; en voici d’un ordre supérieur : un Dieu fait homme pour vous, l’effusion des grâces de l’Esprit-Saint, la destruction de l’empire de la mort , l’espérance de la résurrection , les préceptes divins qui perfectionnent votre vie, la faculté d’aller à Dieu par l’observance des commandements, le royaume des cieux et les couronnes de justice réservés à quiconque ne fuit pas les peines attachées à la pratique de la vertu.

### 7.

Si vous êtes attentif sur vous-même, vous trouverez en vous ces avantages , et de plus grands encore. Vous jouirez avec reconnaissez ce de ce que vous avez , sans vous attrister de ce que vous n’avez pas.

Le précepte de prendre garde à vous, vous sera d’un grand secours dans les situations diverses où vous vous trouverez. Par exemple , la colère s empare de votre esprit, elle vous porte à dire des paroles extravagantes, à faire des actions dures et féroces : si vous prenez garde à vous, vous dompterez par la raison votre colère, comme on dompte avec le mors un jeune cheval indocile et impatient du frein ; vous modérerez votre langue, et vois ne porterez pas les mains sur celui qui vous a irrité. La concupiscence excite en vous-même des mouvements déréglés et peu honnêtes : si volts prenez garde à vous , si vous pensez qu’une satisfaction très-courte sera suivie de peines amères ; que le plaisir qui chatouille maintenant votre corps , engendrera un ver empoisonné qui vous rongera à jamais dans l’enfer, et que le feu allumé dams vos membres fera naître des flammes éternelles, les criminels désirs seront mis sur-le-champ en fuite par cette réflexion ; et un calme admirable règnera dans votre âme , comme on voit des servantes insolentes qui se querellent , s’apaiser tout-à-coup à la vue d’une maîtresse respectable. Prenez donc garde à vous , et sachez qu’aune partie de l’âme est intelligente et raisonnable, que l’autre est sujette à des passions folles et brutales[[19]](#footnote-150) ; que l’une doit naturellement commander, que l’autre doit obéir à la raison et lui être soumise. Ne souffrez donc pas que votre intelligence assujettie devienne esclave des passions ; ne permettez pas à celles-ci de s’élever contre la partie raisonnable, et d’usurper un empire qui ne leur appartient pas.

Enfin, une connaissance exacte de vous-même suffira pour vous conduire à la connaissance de Dieu. Oui, si vous vous considérez attentivement, vous n’aurez pas besoin de la structure de l’univers pour vous élever jusqu’à l’Ouvrier suprême; vous verrez en vous, comme dans un petit monde, la grande sagesse de celui qui vous a créé. L’âme incorporelle qui vous anime, vous apprendra que Dieu est incorporel : vous saurez qu il n’est pas limité par un lieu, puisque, par elle-même, votre âme n’occupe point de place, et quelle n’est attachée à un lieu que par son union avec le corps. Croyez que Dieu est invisible, en pensant que volet âme ne peut être saisie par les yeux du corps, elle qui n’a ni couleur, ni figure , ni aucune des marques qui circonscrivent le corps, enfin qui n’est connue que par ses opérations. Ne cherchez donc pas à connaître Dieu par une vue corporelle; mais, appuyant votre foi sur l’esprit , ayez de lui une idée spirituelle. Admirez comment le grand Ouvrier a uni la puissance de rame avec le corps ; comment cette âme, répandue dans toutes les parties du corps, fait tendre à un même but et conspirer à une même fin des membres entièrement séparés et différents. Considérez les impressions que l’âme donne au corps, et la part qu’elle prend aux peines de celui-ci ; comment le corps reçoit de l’âme la vie, comment l’âme reçoit du corps le principe de la douleur ; voyez dans quelles cellules l’âme renferme les sciences, comment les dernières connaissances n’effacent pas les premières ; comment elles restent tout imprimées dans la mémoire, bien distinctes, sans confusion, et se conservent gravées dans la partie principale de l’âme , comme sur une table d’airain ; voyez encore comment l’âme , s’abaissant aux désirs charnels, perd sa beauté propre , et comment, se purifiant de la tache du vice, elle reprend par la vertu sa ressemblance avec le Créateur.

### 8.

Après avoir contemplé votre âme, examinez votre corps, et admirez comment l’Ouvrier suprême en a lait un domicile qui convient à une âme raisonnable. L’homme est le seul animal qui ait été formé avec une structure droite, afin que cette conformation vous apprenne que votre origine vient d’en-haut. Tous les quadrupèdes regardent la terre et sont penchés vers leur ventre : l’homme peut aisément lever les yeux vers le ciel, afin qu’il ne soit pas occupé du v entre et des passions brutales, mais que ses désirs se portent vers le séjour céleste. La tête est dans le lieu le plus élevé ; c’est le siège des sens les plus nobles, de la vue, de l’ouïe, du goût, de l’odorat : c’est-là qu’ils sont placés fort près l’un de l’autre, sans que leur voisinage empêche leurs fonctions particulières. Les yeux sont comme en sentinelle au-dessus des autres parties du corps, afin qu’elles ne puissent point leur faire obstacle : au-dessous des sourcils qui les mettent à couvert, ils dirigent droit leur vue comme d’une guérite. L’organe de fouie n’est point ouvert en ligne droite: il reçoit, par un conduit tortueux, les sons que l’air lui apporte ; cette disposition est pleine de sagesse. Ainsi la voix passe sans obstacle, et même retentit davantage étant réfléchie par les détours : d’ailleurs la rencontre de corps étrangers ne peut nuire par-là à ce sens. Considérez la nature de la langue, combien elle est molle et flexible, combien clic est propre à tous les usages de la parole par la diversité de ses mouvements. Les dents sont à la fois des organes de la voix, en donnant à la langue un ferme appui, et des instruments de nutrition, étant destinées, les unes à couper la nourriture, les autres à la broyer. L’air qui passe par les poumons, la chaleur qui se conserve dans le coeur, servent à la digestion, et aident le sang à couler dans les veines. Les réflexions que vous ferez sur toutes ces merveilles vous feront connaître la sagesse infinie de votre Créateur , et vous vous écrierez avec le Roi-Prophète: La science de votre nature a été en moi admirable d’après l’étude de moi-même (Ps. 138. 6. ). Prenez donc garde à vous, considérez-vous attentivement, afin de vous élever à la connaissance de Dieu, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE CONTRE LES RICHES.

%%% Exegetischsparänetische Predigten (Reden)

Sechste Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr.6)

### SOMMAIRE.

CETTE homélie renferme de très-belles instructions données aux riches. L’orateur commence par montrer assez au long combien le jeune homme qui avait demandé à Jésus-Christ ce qu’il devint l’aire pour obtenir la vie éternelle , et qui en avait reçu cette réponse : Vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, avait tort d’être affligé du précepte que lui donnait le Sauveur du monde. Il expose en détail les divers usages que la vanité et le luxe font faire aux riches de leurs richesses ; il s’élève avec véhémence contre les avares qui enferment un or dont ils devraient faire part à leurs frères indigents. Il rapporte et réfute les divers prétextes qu’emploient les riches pour ne pas faire l’aumône. Il peint des traits les plus forts et menace des plus grandes peines l’homme cupide qui amasse toujours sans dire jamais : C’est assez; qui commet mille injustices pour envahir le bien d’autrui. Il fait voir la folie de ceux qui grossissent leur fortune, et qui veulent, disent-ils, laisser un riche héritage à leurs unaus. Il finit par attaquer les riches qui ne donnent rien aux pauvres pendant leur vie, et qui les constituent héritiers dans leurs testaments. Il montre tout le vice et souvent l’inutilité de ces dernières dispositions.

### 1.

Nous avons parlé dernièrement du jeune homme dont il est question aujourd’hui, et l’auditeur attentif se rappelle les observations que nous avons faites. D’abord, que ce n’était pas le même que le docteur de la loi dont il est fait mention dans saint Luc ( Luc. 10. 28. ). Car l’un n’interrogeait Jésus-Christ que pour le tenter, et lui faisait des questions captieuses. L’autre le questionne de bonne foi, mais ne sait pas profiter des avis qu’il lui donne. En effet, s’il l’eût interrogé par mépris, il n’eût pas été si affligé de ses réponses. L’Ecriture nous le représente avec un caractère moitié bon, moitié mauvais; louable d’un côté, malheureux et désespéré de l’autre. Reconnaître Jésus-Christ pour vraiment maître; et, dédaignant le faste des Pharisiens, l’orgueil des docteurs de la loi, la foule des scribes, ne donner le nom de maître qu’à celui qui est le seul vrai et bon Maître, voilà ce qui méritait d’être loué dans le jeune homme. Le désir qu’il témoigne d’apprendre par quels moyens il pourra obtenir la vie éternelle, est également digne de louanges. Mais ce qui annonce la disposition d’un coeur qui recherchait moins le véritable bien que ce qui plaît à la multitude, c’est qu’après avoir reçu du vrai Maître des conseils salutaires, au lieu de les graver dans son âme et de les mettre en pratique, il s’est retiré fort triste, aveuglé par l’amour des richesses. Voilà ce qui décèle un caractère équivoque et point d’accord avec lui-même. Quoi ! vous l’appelez maître, et vous ne remplissez pas le devoir de disciple ! vous convenez qu’il est bon, et vous négligez ce qu’il vous offre ! toutefois, un être bon ne peut donner que de bonnes choses. Vous l’interrogez sur la vie éternelle, et vous montrez que vous êtes livré tout entier aux avantages de la vie présente !

Les conseils du Maître vous paraissent-ils exagérés , trop durs et trop difficiles ? Vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ( Matth. 19. 1. ).

S’il vous condamnait aux fatigues de ceux qui labourent la terre, ou à courir les périls auxquels s’exposent les commerçons, ou à toutes les peines que se donnent ceux qui ont envie de s’enrichir, vous auriez raison d’être attristé et rebuté de la difficulté des conseils : mais si le chemin qu’il vous montre pour arriver à la vie éternelle est aisé, s’il n’est point semé de ronces et d’épines, et que cette facilité de faire votre salut, au lieu de vous inspirer de la joie, vous attriste et vous afflige, vous perdez tout le mérite de vos bonnes oeuvres. En effet, si, comme vous dites, vous n’avez tué personne, si vous n’avez ni commis d’adultère, ni dérobé le bien d’autrui, ni porté de faux témoignage, vous rendez inutile le soin que vous avez pris de pratiquer la loi, faute d’ajouter ce qui reste et ce qui seul peut vous ouvrir l’entrée du royaume de Dieu. Si un médecin s’engageait à redresser quelqu’un de vos membres qui serait estropié par nature ou par accident, vous seriez satisfait sans doute : et lorsque le grand Médecin des âmes veut vous rendre parfait en ajoutant ce qui vous manque d’essentiel , vous êtes triste et mécontent. Il est clair que vous êtes bien éloigné du précepte de l’amour du prochain, et que vous vous êtes rendu faussement le témoignage de l’aimer comme vous-même. La proposition que vous fait le Sauveur, est une preuve convaincante que vous manquez de la vraie charité. Car s’il était vrai , comme vous l’avez assuré, que vous avez rempli dès votre jeunesse le précepte de l’amour du prochain, et que vous avez donné à chacun autant qu à vous-même, comment auriez-vous une pareille abondance de richesses ? Le soin des pauvres entraîne de grandes dépenses, pour que chacun ait ce qui est nécessaire, pour que tous les hommes partagent également les biens de la terre et puissent fournir à leurs besoins. Celui donc qui aime son prochain comme lui-même, ne doit rien avoir plus que son prochain : or, il est constant que vous avez des possessions très-étendues. D’où vient cette inégalité, si ce n’est de ce que vous préférez vos propres jouissances au soulagement des autres. Ainsi, plus vous abondez en richesses, plus vous manquez de charité. Si vous aviez aimé votre prochain, il y a long temps que vous auriez songé à lui faire pari de vos biens. Mais vous êtes attaché à ces biens comme à une partie de vous-même, et leur privation vous causerait autant de douleur que la perte d’un membre essentiel. Si vous vous étiez fait un devoir de vêtir celui qui est lia, de donner du pain à celai qui a faim, d’ouvrir votre maison aux étrangers; si vous étiez le père des orphelins, si vous aviez compassion de tous les misérables, auriez-vous tant de peine à vous défaire de vos richesses ? Si vous vous étiez occupé il y a longtemps à distribuer aux pauvres ce que vous avez, il ne vous en coûterait pas d’abandonner ce qui vous reste. Les commerçants ne font nulle difficulté de donner leurs effets pour en avoir d’autres ; et moins ils donnent pour recevoir en échange des choses d’un grand prix, plus ils se réjouissent comme ayant fait une bonne affaire : et vous, vous vous affligez lorsque vous donnez de l’or, de l’argent, des possessions terrestres, c’est-à-dire, des pierres et de la boue, pour acheter un bonheur éternel.

### 2.

A quoi vous serviront vos richesses ? vous en porterez des vêtements plus magnifiques ? mais une robe de deux coudées peut suffire et vous servir autant que les habits les plus somptueux. Vous chargerez votre table de mets plus succulents ? mais du pain suffit pour vous rassasier. De quoi donc vous affligez-vous ? qu’est-ce qu’on vous enlève ? la gloire que procurent les richesses ? mais si vous méprisez la gloire d’ici-bas, vous en trouverez une véritable et éclatante qui vous accompagnera dans le royaume des cieux.

Mais, dira-t-on , il est agréable de posséder des richesses , quand nième on n’en tirerait aucun avantage. Outre que tout le monde conviendra qu’il y a de la folie à aimer un argent inutile, ce que je vais dire surprendra peut-être, quoiqu’il soit très-véritable et conforme aux maximes du Fils de Dieu. On conserve ses richesses en les répandant, on les perd en les retenant. Si vous les gardez, elles vous échapperont ; si vous les répandez, elles vous resteront. Il a répandu ses biens avec libéralité sur le pauvre, dit David ; sa justice demeure dans tous les siècles (Ps. III. 9. ). Ce n’est, dit-on, ni pour se nourrir plus délicatement, ni pour se vêtir plus superbement, que la plupart souhaitent d’être riches ; et cependant le démon, leur suggère mille moyens de faire des dépenses : il emploie mille artifices pour leur persuader que les choses inutiles et superflues sont absolument nécessaires, et que leur fortune n’est jamais suffisante. Ils destinent leurs biens aux besoins présents et à venir : ils en réservent une partie pour eux et une partie pour leurs enfants. Ensuite ils les partagent en mille dépenses diverses. Ecoutez quelles sont leurs destinations différentes. Il faut, disent-ils, qu’une partie de nos richesses soit pour notre usage, et que l’autre soit mise en réserve. On ne se tient point dans les bornes de la pure nécessité. Cette partie est pour la magnificence du dedans, cette autre est pour le faste du dehors. L’une est pour l’appareil des voyages, l’autre pour l’éclat et la splendeur de la maison. Rien de plus surprenant que de voir toutes les inventions du luxe. C’est une multitude de chars enrichis d’argent et d’airain pour traîner les hommes ou les bagages. C’est un nombre infini de chevaux, dont on apprécie les races comme celles des hommes. Les uns sont destinés à traîner pompeusement par la ville les personnes délicates , les autres sont gardés pour la chasse, les autres pour les voyages : leurs mors et leurs brides sont d’or et d’argent, leurs housses sont de la plus belle pourpre ; on les pare plus magnifiquement que de jeunes époux. C’est une foule de mulets distingués par la couleur, qui ont devant et derrière eux des hommes pour les conduire. Quels essaims de valets de toutes les espèces étalent partout la grandeur du maître , servent à ses besoins ou à ses plaisirs ! intendants, officiers de bouche, échansons , chasseurs, peintres, et mille autres. On voit des troupes de chameaux, dont les uns voyagent, les autres restent dans les champs. On voit des haras de chevaux, des troupeaux de tous genres, des hommes qui. les conduisent et qui les gouvernent. Les terres sont suffisantes pour les nourrir et pour augmenter les revenus. Nos riches fastueux ont des bains à la ville, des bains à la campagne. Le marbre brille dans toutes leurs maisons : on l’apporte de Phrygie, de Lacédémone, de Thessalie. Telle est l’exposition de leurs divers domiciles, que les uns sent chauds en hiver, les autres frais en été. Les planchers inférieurs sont parquetés diversement : des lambris dorés décorent les planchers supérieurs. Toutes les surfaces qui ne sont pas ornées clé reliefs offrent les plus belles peintures.

### 3.

Lorsqu’ils ont consumé leurs revenus par tant de dépenses inutiles, ils enfouissent le reste et le mettent en lieu sûr. L’avenir est incertain, disent-ils, il faut se précautionner contre les nécessités imprévues. Il est incertain si vous aurez besoin de l’argent que vous enfouissez, mais il est certain que vous serez puni de votre cruauté envers les pauvres. Quoi ! parce que vous n avez pu, malgré tant de moyens, épuiser votre or, vous allez cacher ce qui vous reste dans la terre ? Quelle folie ! vous creusez ses entrailles pour en tirer l’or ; et vous allez l’y remettre après l’en avoir arraché. De-là il arrive que vous enterrez votre coeur avec votre argent. Où est votre trésor, dit Jésus-Christ , là est votre coeur ( Matth. 6. 21. ). Voilà pourquoi les commandements de Dieu paraissent si durs aux riches. La vie leur semblerait odieuse s’ils n’étaient pas occupés de dépenses superflues. Le jeune homme de notre évangile et ceux qui lui ressemblent sont précisément dans le cas d’un homme qui voyagerait par curiosité pour voir une ville, et qui, après avoir fait courageusement le chemin, arrivé au pied des murs, s’arrêterait dans une hôtellerie, aurait la paresse de ne pas aller plus loin, perdrait par-là tout le fruit de ses peines, et se priverait du plaisir de connaître les raretés de la ville. C’est-là le tableau fidèle de ceux qui observent tous les commandements, et qui refusent de se dépouiller en faveur des misérables. J’en ai vu plusieurs qui jeûnaient, qui priaient, qui gémissaient, qui pratiquaient toutes les oeuvres de piété où l’on ne débourse rien, et qui n’auraient pas donné une obole aux pauvres. A quoi leur servent toutes leurs vertus qui ne peuvent leur ouvrir le royaume des cieux ? Un câble , dit Jésus-Christ, entrerait plus facilement par le trou d’une aiguille, qu’un riche par la porte du ciel ( Luc. 18. 25. ). La sentence est claire, celui qui la prononcée est incapable de mentir ; mais qu’il est peu de gens à qui elle fasse impression!

Comment vivrai-je, dira le riche, si j’abandonne tout ce que j’ai ? et que deviendra la ligure de ce monde, si tous les hommes vendent leurs biens et les abandonnent ? Ne me demandez pas l’explication des commandements du Seigneur. Celui qui a porté la loi saura l’adapter à ce qui paraît impossible. Votre coeur est comme en balance ; il ne sait s’il doit s’attacher aux vains amusements de la vie présente , ou aux avantages solides de la vie future. Les humilies raisonnables doivent croire qu ils possèdent des biens pour les dispenser avec sagesse, et non pour en jouir dans le sein des délices ; et lorsqu’ils sen dépouillent en faveur des pauvres, ils doivent se réjouir comme s’ils abandonnaient un bien d’autrui, et non s’attrister comme s’ils perdaient un bien propre. Pourquoi vous affliger et vous laisser abattre parce qu’on vous dit : Vendez ce que vous avez ? Quand même vos richesses vous suivraient dans l’autre monde , vous ne devriez pas vous attacher à des biens qui seront effacés par d’autres infiniment plus précieux. Mais si elles doivent nécessairement rester ici-bas, pourquoi ne les vendrions-nous point, pour en tirer un gain immense ? Lorsque vous donnez de l’or pour avoir un cheval , vous n’en ressentez aucune peine : et lorsque vous abandonnez des biens corruptibles pour acquérir le royaume des cieux vous pleurez, vous rebutez le pauvre qui vous demande, vous refusez de donner, vous qui imaginez mille sujets de vaines dépenses !

### 4.

Que répondrez-vous à votre Juge ? Quoi ! vous revêtez des murailles , et vous n’habillez pas un homme ? vous décorez des chevaux, et vous ne Nous embarrassez pas que votre frère soit couvert de baillons ? vous laissez pourrir votre blé, et vous ne nourrisses pas des malheureux qui périssent de faim ? vous enfouissez votre or, et vous dédaignez un misérable qui est pressé par l’indigence ? Si vous avez une femme vaine et fastueuse, ce sera bien pis encore. Elle enflammera votre goût pour les plaisirs et pour les délices ; elle excitera vos désirs insensés ; elle ne s’occupera que de perles, de diamants, de pierres précieuses, de l’or qui brillera sur ses habits et dans ses bijoux : en un mot, elle augmentera votre maladie par l’amour de mille superfluités. Elle ne se contentera pas d’y songer en passant ; les jours et les nuits seront sacrifiés à ces soins frivoles. Mille flatteurs qui s’étudient à entretenir ses passions lui amènent des marchands et des artisans de toutes les espèces. Elle ne laisse pas respirer un moment son époux par les continuels sacrifices qu’elle exige de lui. Les plus grandes richesses , des fleuves d’or ne pourraient satisfaire les désirs d’une femme qui fait acheter les parfums des contrées les plus lointaines, comme si c’était l’aile qu’on vend au marché. Les pourpres les plus brillantes que les mers puissent fournir, sont aussi communes chez elle que si c’étaient de simples étoffes tissues de la laine de brebis. Elle fait enchâsser dans l’or les pierres précieuses qu’elle recueille de toutes parts. Les unes ornent son liront, les autres entourent son cou, d’autres enrichissent sa ceinture, d’autres lui lient les pieds et les mains : les femmes somptueuses se plaisent à être enchaînées, pourvu que leurs chaînes soient d’or. Un mari esclave de tous les caprices de sa femme, pourra-t-il avoir soin de son salut ? Comme les ondes, pendant la tempête, engloutissent aisément des vaisseaux mal radoubés : ainsi les inclinations vicieuses des femmes viennent aisément à bout d’entraîner les âmes folles de leurs maris. Or des richesses dissipées de la sorte par un mari et une femme qui cherchent mutuellement à se surpasser par l’invention de folles dépenses, ne doivent trouver aucune voie pour soulager les misères d’autrui. On vous attriste quand on vous dit: Vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, afin de pouvoir acquérir la vie éternelle; et quand on vous dit : Donnez de l’argent pour fournir au faste de votre épouse, pour payer des ouvriers et des artistes de toutes les professions , vous vous réjouissez comme si pour votre or on devait vous donner en échange des effets plus précieux. Ne voyez-vous pas que les murailles de Césarée, minées par le temps, sont tombées en ruine ? on n’en voit plus que des restes, comme des écueils qui dominent sur toute la ville. Que de pauvres l’empressement d’élever ces murailles n’a-t-il pas fait négliger par les riches d’alors ? que sont devenus tous ces superbes ouvrages ? oit est celui qui les a ordonnés et dont on admirait la puissance ? Les ouvrages ont disparu comme ces châteaux que les enfants élèvent sur le sable: leur auteur est enseveli dans les enfers, où il expie l’orgueil qui lui a fait construire de vains édifices.

Ayez une grande âme ; et des murs grands ou petits seront pour vous la même chose. Lorsque passant devant la maison d’un homme opulent et fastueux à l’excès, je vois les ornements divers qu’elle étale de tous cotés, je suis persuadé que le maître n’a rien de mieux que ce qui frappe mes regards, et qu’il décore des objets inanimés tandis qu’il néglige la parure de son âme. Quel plus grand service , dites-moi , tirez-vous de siéges d’ivoire, de lits et de tables d’argent, pour que vos richesses employées à ces frivolités ne puissent passer dans les mains des pauvres? Votre porte est assiégée de misérables qui réclament votre pitié du ton le plus pathétique. Vous les re-butez, vous dites que votre bien ne pourrait suffire à ceux qui vous demandent : votre bouche le proteste en jurant, mais votre main dans son silence vous confond. Oui, la bague précieuse qui brille sur votre doigt publie votre parjure. Combien pourrait-on payer de dettes du prix de votre diamant? combien pourrait-on rétablir de familles ruinées? votre seule garde-robe suffirait à vêtir tout un peuple qui meurt de froid. Cependant vous avez la barbarie de renvoyer le pauvre sans lui faire la plus modique aumône. Vous ne craignez pas le courroux de votre Juge, ni le châtiment dont il doit punir votre dureté. Vous n’avez pas eu compassion des autres ; on n’aura point compassion de vous. Vous avez fermé votre porte; la porte du ciel ne vous sera pas ouverte. Vous avez refusé du pain; vous n’obtiendrez pas la vie éternelle.

### 5.

Vous dites que vous êtes pauvre; j’en conviens avec vous. Celui-là est pauvre qui a beaucoup de besoins: or vous avez beaucoup de besoins, parce que vos désirs sont insatiables. Vous voulez ajouter dix talents à dix autres que vous avez déjà: quand vous en aurez vingt, vous voudrez en avoir encore un pareil nombre ; et votre bien qui grossit ne fait qu’allumer votre convoitise loin de l’éteindre. Plus un homme ivre boit, plus il veut boire: ainsi plus un homme nouvellement enrichi amasse de biens , plus il désire d en amasser, et sa maladie augmente avec ses trésors. L’amour des richesses produit dans le coeur des riche s des effets contraires à leurs désirs. Ils ne sont pas aussi réjouis de ce qu’ils possèdent, qu’affligés de ce qui leur manque, ou plutôt de ce qu’ils croient leur manquer. Leur esprit est déchiré par mille inquiétudes, parce qu’ils sont jaloux de surpasser toujours ce qui est au-dessus d’eux. Ils devraient se réjouir et remercier le Seigneur de ce qu’ils sont plus à l’aise que tant d’autres: ils s’affligent et se désespèrent d’être moins riches que deux ou trois personnes. Quand ils sont parvenus à atteindre un homme qui était plus riche, ils font aussitôt de nouveaux efforts pour égaler la fortune d’un autre qui les surpasse. Quand ils ont égalé celui-ci, leur émulation se porte vers un troisième. Et comme ceux qui montent les degrés d’une échelle vont toujours d’échelons en échelons jusqu’à ce qu’ils soient parvenus au dernier: ainsi les hommes cupides ne s’arrêtent dans leur folle passion que lorsque, montés au plus haut degré de la fortune, ils s’exposent eux-mêmes à une chute plus fâcheuse. Le Créateur de l’univers a rendu l’oiseau seleucis[[20]](#footnote-159) insatiable pour l’utilité des hommes: et vous, vous vous rendez-vous-même insatiable pour le malheur des autres. L’homme avide dévore des yeux tout ce qu’il voit: il ne se lasse point de prendre, comme l’oeil ne se lasse point de regarder (Eccl. 1. 8.); semblable à la mort ,il ne dit jamais: C’est assez (Prov. 27.20. — 30. 16.). Malheureux, quand vous servirez-vous de ce que vous avez acquis? quand jouirez-vous enfin sans vous tourmenter continuellement pour faire de nouvelles acquisitions ?

Malheur, dit le Prophète, malheur à ceux qui, pour faire tort à leur prochain, joignent maison à maison et champ à champ (Is. 5. 8. ). Que faites-vous autre chose, vous qui inventez mille prétextes pour envahir ce qui appartient à votre prochain? La maison de ce voisin, dites-vous, offusque la mienne ; c’est une maison de bruit et de tumulte; c’est un refuge de vagabonds. Quel prétexte n’alléguez-vous pas pour inquiéter un voisin qui vous gêne? vous ne lui donnez aucun repos, vous le persécutez sans relâche, vous ne cessez pas de le tourmenter et de le vexer jusqu’à ce que vous l’avez contraint de chercher une autre retraite. Qu’est-ce qui a fait périr Naboth (3. Rois. 21.) ? N’est-ce point l’avidité d’Achab qui voulait, s’emparer de la vigne de cet infortuné Israélite ? L’homme cupide est un mauvais voisin à la ville comme à la campagne. La mer respecte les bornes qui lui ont été assignées; la nuit observe toujours les mêmes règles: l’homme cupide ne connaît ni temps, ni mesure; incapable de suivre des degrés, il ressemble au feu qui saisit et dévore tout. Les fleuves qui n’ont que de petits commencements, croissent peu-à-peu , se débordent enfin avec impétuosité , et entraînent tout ce qui s’oppose à leur passage. C’est ainsi que ceux qui ont établi leur puissance sur les ruines de plusieurs qu’ils ont opprimés, s’enhardissent à des injustices nouvelles, et se servent des premières victimes de leur cupidité comme d’un instrument pour en accabler d’autres. C’est des excès même de leurs crimes qu’ils tirent les moyens d’augmenter leur puissance. Les premiers qu’ils ont rendus malheureux, ils les contraignent de les seconder dans leurs injustes projets , de leur prêter du secours pour faire à d’autres tout le mal qu’ils pourront. Est-il un voisin, est-il un ami , est-il un associé qui soit à l’abri de leurs fureurs? Rien ne résiste à la violence des richesses; tout cède à leur tyrannie, tout redoute cette puissance énorme. Quand on a souffert: d’un riche, on est moins occupé à s’en venger qu’à prendre des mesures pour n’en pas souffrir de nouveau. Ln riche inique accouple ses boeufs; il laboure , sème, re-cueille ce qui ne lui appartient pas. Si vous lui résistez, il vous charge de coups: si vous vous plaignez , vous serez accusé de l’avoir insulté, vous serez traîné devant les tribunaux, jeté en prison. On trouvera des faux témoins qui mettront votre vie en péril. Vous serez trop heureux de donner encore de l’argent pour vous délivrer de cette persécution.

### 6.

Suspendez un peu , ô riche , le cours de vos iniquités, prenez quelque temps pour réfléchir, considérez à quoi aboutira enfin tout cet empressement de grossir votre fortune. Vous avez tant d’arpents de terre propres au labour , tant d’autres plantés d’arbres : vous avez des collines , des plaines, des prés , des fontaines , des fleuves. Quel sera le terme de tout cela ? Trois coudées de terre seulement vous attendent; un tombeau de quelques pierres suffira pour garder votre misérable cadavre. Pourquoi donc prenez-vous tant de peines ? pour qui commettez-vous tant d’injustices ? pourquoi recueillez-vous des fruits inutiles ? que dis-je ? inutiles; ils seront l’aliment d’un feu éternel. Ne reviendrez-vous jamais de cette ivresse ? ne reprendrez-vous pas de meilleurs sentiments ? ne rentrerez-vous pas en vous-même ? ne vous représenterez-vous pas le tribunal du Fils de Dieu ?

Que pourrez-vous répondre lorsque vous serez environné des anciennes victimes de vos injustices qui solliciteront la vengeance du Juge suprême? Que ferez-vous alors quels défenseurs payerez-vous ? Quels témoins subornerez-vous ? comment corromprez-vous un Juge qu’on ne peut séduire ? Il n’y aura pas là d’orateur habile, de discours artificieux propres à faire illusion au Juge et à lui dérober la vérité. Vos flatteurs , votre argent, vos dignités, ne vous suivront point. Sans amis, sans secours , sans défenseur , sans défense, confus , honteux, triste , abattu, timide, vous serez laissé seul avec vos crimes. De quelque côté que vous portiez les yeux, vous verrez les témoignages évidents de ces crimes, les larmes de l’orphelin, les gémissements de la veuve, les pauvres que vous aurez outrages, les serviteurs que vous aurez maltraités , les voisins que vous aurez irrités. Tout s’élèvera contre vous. Vos mauvaises actions, triste compagnie , vous entoureront. L’ombre suit le corps; les péchés suivent les âmes et se montrent sans cesse à elles. Aussi ne pourra-t-on nier alors ce qu’on aura fait; les plus impudents ne pourront ouvrir la bouche. Les actions de chacun déposeront contre lui , non en élevant la voix, mais eu se montrant telles qu’elles ont été faites. Comment puis-je vous décrire toutes les circonstances d’un jugement terrible ? Si vous écoutez nies paroles, si elles vous touchent, pensez à ce jour où éclatera du haut des cieux la colère du Seigneur ( Rom. 1. 18.). Songez au glorieux avènement de Jésus-Christ, où les bons ressusciteront pour la vie éternelle, et les méchais pour entendre l’arrêt de leur condamnation (Jean. 1. 29.).

Alors les pécheurs seront couverts d’une confusion éternelle; alors une flamme ardente dévorera les ennemis de Dieu (Héb. 10. 27. ). Cumulent vous ferai-je impression ? que vous dirai-je? Si vous ne désirez pas le royaume céleste, si vous ne redoutez pas l’enfer , oit trouver un remède pour guérir votre âme ? Si les punitions les plus humbles ne vous effraient pas , si les récompenses les plus magnifiques ne vous invitent pas , nous parlons à un coeur de pierre.

### 7.

Considérez, ô homme, quelle est la nature clos richesses. Pourquoi l’éclat de l’or vous éblouit-il de la sorte ? L’or , l’argent, le jaspe , l’agate, l’hyacinthe, l’améthyste , en un mot, les pierres les plus précieuses ne sont réellement que des pierres. Voilà ce que les richesses ont de plus brillant. Vous renfermez une partie de ces pierres , et vous condamnez leur éclat aux ténèbres. Vous en portez quelques-unes aux doigts , vous vous glorifiez de leur splendeur et de leur prix. A quoi vous sert, je vous le demande , de montrer votre main, parce qu’un beau diamant y brille ? Ne rougissez-vous pas d’avoir tant d’empressement pour une pierre , et de faire paraître la même faiblesse qu’une femme enceinte, qui par un goût bizarre ronge quelquefois des cailloux ? n’avez-vous pas honte de ramasser avec tarit de soin des pierres et des diamants de toutes les espèces? Quel homme fier de sa parure a pu prolonger sa vie d’au jour ? quel est celui dont la mort ait respecté les richesses ? quel est celui que les maladies aient épargné à cause de son argent ? Jusques à quand l’or sera-t-il le piège des âmes, l’hameçon de la mort, l’appât du péché? Jusques à quand les richesses seront-elles une source de guerres ? jusques à quand forgera-t-on pour elles des armes , aiguisera-t-on des glaives ? C’est pour les richesses que lus pareras foulent aux pieds la nature, que les frères. se regardent d’un oeil qui respire le meurtre ; c’est pour les richesses que les déserts sont remplis d’assassins, les mers couvertes de pirates , les villes pleines de calomniateurs. Quel est le père du parjure et du mensonge ? quel est l’artisan des plus fausses accusations ? n’est-ce pas l’or et le désir d’avoir de l’or? Que les hommes sont malheureux de faire de leurs biens l’instrument de leurs maux ? L’argent vous a été donné pour subvenir aux besoins de votre vie, et non pour vous porter au crime; pour être la rançon de votre âme, et non l’occasion de votre perte.

Il faut, dites-vous, que je conserve mes biens pour mes enfants. Tel est le prétexte spécieux de la cupidité. Vous objectez des enfants, et vous satisfaites votre coeur. e vous en prenez pas a celui qui n’est pas cause de votre passion. Il a un autre père , un autre maître que vous. C’est de Dieu qu’in a recru la vie, c’est de Dieu qu’il en attend le soutien. Est-ce que cette maxime de l’Evangile ne regarde point les gens mariés : Si vous voulez être parfait , vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres. Lorsque vous demandiez à pieu de bénir votre mariage et de vous donner des enfants, avez-vous ajouté à votre prière ces mots : Donnez-moi des enfants, afin que je désobéisse à vos préceptes ; donnez-moi des enfants afin que je n’arrive pas au royaume des cieux? Avez-vous une caution de la vertu de vos enfants? avez-vous quelqu’un qui vous assure qu’ils feront un bon usage des biens que vous leur laisserez ? Les richesses sont pour bien des jeunes gens un moyen de débauches et d’infâmes désordres. N’entendez-vous pas l’Ecclésiaste qui dit : J’ai vu une jolie prodigieuse , des richesses amassées pour un enfant dont elles ont fait le malheur (Eccl. 5. 12.) ; et ailleurs encore : Je laisse à un homme après moi des biens amasses avec de grandes peines ; qui peut savoir s’il sera sage ou insensé (Eccl. 2. 18.) ? Prenez donc garde que ces richesses amassées par vous avec de si grandes peines ne deviennent un jour la matière des crimes de vos enfants , et que vous ne soyez puni pour vos péchés personnels, et pour ceux que vous aurez fait commettre à un autre. Votre âme vous est plus proche que vos enfants, vous tenez à elle par un lien plus étroit: elle a le droit d’aînesse ; il faut quelle soit la première partagée. Procurez-lui d’abord une vie abondante , une vie éternelle; après cela vous distribuerez à vos enfants leur subsistance. Des enfants qui n’ont rien reçu de leur père se sont fait souvent une fortune par leur propre industrie ; mais si vous abandonnez le soin de votre ante , qui en aura compassion ? Ce discours s’adresse à ceux qui ont des enfants ; ceux qui n’en ont pas, comment pourront-ils justifier leur avarice ?

### 8.

Je ne vends pas ce que j’ai , dit un avare, et je ne le donne pas aux pauvres, parce qu’on a mille besoins dans la vie. Ce n’est donc pas du Seigneur que vous recevez des leçons , ce n’est pas l’Evangile qui doit régler votre conduite? mais vous êtes à vous-même votre législateur et votre maître. Voyez à quel péril vous vous exposez en raisonnant de la sorte. Si vous rejetez comme impossibles les commandements que Dieu vous donne comme nécessaires, vous présumez d’eue plus sage que le Législateur suprême. Mais , dites-vous, je jouirai de nies biens pendant ma vie, et, après ma mort, je ferai les pauvres mes héritiers par mou testament. C’est-à-dire, que vous deviendrez charitable envers les hommes quand vous ne serez plus parmi les hommes: c’est lorsque je vous verrai parmi les morts que je vous dirai ami de vos frères. On vous saura beaucoup de gré d’être devenu libéral et magnifique quand vous serez couché dans le tombeau et réduit en poussière. Pour quel temps, dites-moi , demanderez-vous à être récompensé ? est-ce pour celui de votre vie, ou pour celui qui a suivi votre mort? Pendant que vous viviez , livré aux plaisirs et plongé dans les délices , vous ne daigniez point jeter un regard sur le pauvre. Après le trépas, quelles actions peut-on faire ? de quelles actions peut-on demander le prix ? Faites paraître de bonnes oeuvres , et demandez-en la récompense. On ne négocie plus après que le marché est fermé; on ne couronne point celui qui n’entre dans la lice qu’après les combats ; on n’attend point la fin de la guerre pour signaler son courage: ainsi , après la vie , on ne fait plus d’actions méritoires. Vous promettez d’être bienfaisant par écrit et sur une tablette! Qui donc vous annoncera le moment de votre départ? qui vous répondra du genre de votre mort ? combien ont été enlevés subitement; par un accident imprévu , sans pouvoir prononcer une parole avant de mourir? à combien la fièvre n’a-t-elle pas causé un délire total ? pourquoi donc attendez-vous le temps où vous ne serez plus à vous-même , oit vous serez plongé dans une nuit profonde , accablé par le mal, où personne ne viendra à votre secours, où vous aurez à vos côtés un héritier avide qui ne songera qu`à pourvoir à ses intérêts et à rendre inutiles vos bonnes résolutions ? Regardant autour de vous et vous voyant abandonné , vous reconnaîtrez alors votre imprudence , vous déplorerez votre folie , d’avoir attendu à accomplir le précepte du Seigneur que l’usage de la voix vous fût presque ôté; que votre main tremblante ne pût former aucun caractère ; que vous ne pussiez manifester vos intentions , ni par la parole , ni par l’écriture. Mais je suppose que vous avez fait un testament bien clair , où tous les articles soient bien nettement énoncés : une seule lettre transposée suffira pour détruire tous vos projets ; il ne faudra qu’un seul nom falsifié, que deux ou trois témoins subornés, pour faire passer votre héritage à d’autres.

### 9.

Pourquoi vous abuser vous-même, en vous servant de vos richesses pour vivre dans le luxe, et en promettant polir l’avenir de donner ce dont vous ne serez plus le maître ? Votre conduite, comme nous l’avons démontré , est aussi absurde que criminelle. Je jouirai pendant ma vie des plaisirs , j’accomplirai les commandements après ma mort. Abraham vous dira: Vous avez reçu vos biens pendant votre vie ( Luc. 16. 25. ). Le chemin qui mène à la vie éternelle est étroit; vous n’y pouvez passer si vous n’avez déposé le fardeau de vos richesses. Vous êtes sorti du monde avec ce fardeau; vous avez négligé de vous en défaire comme vous l’ordonnait le Seigneur. Lorsque vous viviez, vous vous êtes préféré vous-même à ses préceptes: ce n’est qu’après votre mort et votre dissolution que vous les avez préférés à vos ennemis. Que le Seigneur, dites-vous , reçoive mes biens , afin qu’un tel ne les ait pas. N’est-ce point là vous venger de vos ennemis plutôt que témoigner de la bienveillance à vos frères ? Lisez votre testament. Je voudrais vivre encore, dites-vous à-peu-près, et jouir de mes biens. C’est à la mort qu’on a obligation de ce que vous donnez , et non pas à vous. Si vous eussiez été immortel, vous n’auriez guère songé aux préceptes du Seigneur. Ne vous trompez pas, on ne se moque point de Dieu (Gal. 6. 7. ). On ne conduit pas à l’autel un être mort: offrez une victime vivante. Celui qui n’offre que les choses dont il n’a plus besoin, ne saurait être agréé. Eh quoi ! vous n’offrez au Bienfaiteur suprême que ce que la mort va vous arracher malgré vous. Vous n’oseriez pas recevoir des hôtes illustres avec les restes de votre table; et vous prétendez apaiser Dieu avec les restes de votre fortune !

Voyez , ô riches, le terme de l’attachement aux biens de ce mande, et cessez enfin de sous passionner pour eux. Plus vous aimez vos richesses, plus vous devez être jaloux de ne rien laisser de ce qui vous appartient. Prenez tout pour vous ; emportez tout : ne laissez pas votre fortune à d’autres. Peut-être que vos serviteurs vous refuseront jusqu’à la dernière parure[[21]](#footnote-164), et que, pour plaire désormais à vos héritiers , ils ne se mettront guère en peine de vous faire d’honorables funérailles. Peut-être même qu’ils se permettront contre vous ces raisonnements philosophiques : C’est une folie, diront-ils , de parer un mort , d’inhumer avec tant de faste un cadavre insensible. N’est-il pas plus à propos de laisser aux vivants cet habit précieux et magnifique que de l’enterrer et de le laisser pourrir avec un mort ? à quoi bon cette riche sépulture, ce monument si superbe, et tous ces frais inutiles ? ceux qui survivent feront un meilleur usage de cet argent. Voilà ce qu’ils diront pour satisfaire à vos dépens d’avides héritiers. Prenez les devins, et construisez-vous vous-même un tombeau. La piété est une belle sépulture. Sortez de ce monde revêtu de tous vos biens. Faites-vous une parure de vos richesses; ayez-les avec vous. Suivez les avis d’un excellent conseiller, de Jésus-Christ qui vous aime , qui s’est rendu pauvre à cause de nous, afin que nous nous enrichissions par sa pauvreté ( Cor. 8. 9. ), qui s’est livré lui-même pour être le prix de notre rédemption ( 1. Tim. 6. ). Obéissons-lui comme à un être souverainement sage , qui voit mieux que nous ce qui nous est utile ; écoutons-le comme un être bon qui nous aime ; témoignons-lui notre reconnaissance comme à notre bienfaiteur. Observons fidèlement les préceptes qu’il nous donne, afin que nous soyons héritiers de la vie éternelle en Jésus-Christ lui-même, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DES QUARANTE MARTYRS.

%%% Heiligen-Predigten (Panegyrische Reden)

Zwanzigste Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr. 19)

### SOMMAIRE.

Après quelques réflexions sur le panégyrique des martyrs en général, et eu particulier de ceux dont il entreprend de faire l’éloge , l’orateur parle de la patrie dont les panégyristes profanes faisaient un des sujets de leurs louanges il trace un tableau dus persécutions, il représente les quarante martyrs qui tous étaient des guerriers courageux confessant hardiment qu’ils étaient chrétiens. En vain le juge cherche à les gagner par des promesses, à les épouvanter par des menaces ils persistent dans leur confession. Le discours que St. Basile leur met dans la bouche est plein de force et de générosité. Ils sont condamnés à être exposés nus au milieu de la ville , au fort de l’hiver, pendant une nuit où le froid était rigoureux. Ils supportent leur supplice avec constance , ils s’exhortent mutuellement à tenir fermes. On avait placé près d’eux un bain d’eau chaude , et un garde pour recueillir ceux qui cèderaient à la souffrance. Un seul abandonna son poste et courut au bain mais il fut remplacé par un des bourreaux. Ou les mit tous dans un char pour être conduits au bûcher. Un d’entr’eux , plus robuste que les autres, avait tenu contre le froid ; il respirait encore, et les bourreaux le laissaient dans l’espérance qu’il changerait de sentiment. Sa mère le prit entre ses bras , et le mit elle-même dans le char. Toutes ces circonstances sont décrites avec beaucoup d’intérêt, accompagnées de beaux mouvements et de pensées frappantes. L’orateur exhorte ceux qui l’écoutent à recourir avec confiance à ces saints martyrs , et à implorer leur intercession.

### 1.

QUAND on a du zèle pour ia gloire des martyrs, peut -on se lasser de célébrer leur mémoire ?

Les honneurs que nous rendons aux serviteurs de Dieu, sont un témoignage de notre attachement, pour le Maître commun. Louer les hommes pleins de courage, c’est annoncer que, dans l’occasion on pourra les imiter. Exaltez donc avec ardeur celui qui a souffert le martyre, afin que vous deveniez martyr par la volonté, et que, sans être en butte aux persécutions, aux flammes et aux fouets, vous obteniez les mêmes récompenses que les généreux athlètes de notre Religion. Nous avons aujourd’hui à admirer, non un seul martyr, non deux, ni même dis, mais quarante, qui, ayant une même âme dans différents corps, animés du même esprit de la foi, ont montré la même patience dans les tourments, ont soutenu le parti de la vérité avec la même constance. Parfaitement semblables entre eux, leurs sentiments et leurs combats ont été les mêmes ; et voilà pourquoi ils ont remporté une même couronne de gloire. Quel discours pourvoit les louer dignement ? Ce ne serait pas assez de quarante bouches pour célébrer le courage de torts ces hommes héroïques. Un seul d’entre eux, proposé à notre admiration, surcroît pour étonner la faiblesse de notre éloquence ; que sera-ce d’une si grande multitude, d’un bataillon de généreux soldats , d’une troupe d’hommes invincibles, aussi supérieurs en courage pendant leur vie, qu’au-dessus de toute louange après une mort glorieuse?

### 2.

Nous allons donc, en rappelant leur mémoire, les faire paraître au milieu de cette assemblée, et représenter, comme dans un tableau, leurs actions mémorables pour l’utilité de ceux qui nous écoutent. Les orateurs, par l’éloquence, les peintres, par le pinceau , savent mettre au jour les actions fameuses des guerriers illustres, pour inspirer aux autres des sentiments de courage. Les faits pie présente la parole en les faisant retentir à l’oreille, la peinture en silence les offre à l’oeil par la vérité des couleurs : ainsi, rappelons la fermeté de nos saints martyrs ; mettons, pour ainsi dire, leurs actions en spectacle, pour engager à les imiter les chrétiens qui approchent le plus deux par le courage, qui leur sont le plus étroitement tuais par les sentiments. L’éloge des martyrs est d’exhorter à la vertu les fidèles assemblés près de leurs tombeaux.

Les discours prononcés en l’honneur des saints ne s’asservissent pas aux règles des éloges ordinaires. Les panégyristes profanes tirent leurs louanges de qualités mondaines ; mais comment ces qualités pourvoient-elles illustrer des hommes pour qui le monde a été crucifié ? Les saints que nous célébrons n’avaient pas la même patrie ; ils s’étaient rassemblés de plusieurs endroits différents. Quoi donc ? dirons-nous qu’ils étaient sans villes, ou citoyens de l’univers Les effets d’une même communauté appartiennent également à tous ceux qui ont mis leurs biens en commun : ainsi, les bienheureux , tels que nos martyrs, se regardent tous comme d’un même pays ; quoique sortis de divers lieux, ils se communiquent chacun la patrie qui leur est particulière. Mais pourquoi parler de leur patrie terrestre, lorsque nous pouvons élever nos vues jusqu’à la cité qu’ils habitent maintenant ? La patrie des martyrs est la cité de Dieu ; cette cité dont Dieu est le fondateur et l’architecte, la Jérusalem d’en-haut ( Héb. 12. 22. ), cette ville libre, la mère de Paul et de tous ceux qui lui ressemblent. L’origine temporelle est différente pour tous les hommes ; mais tous n’ont qu’une même origine spirituelle. Dieu est leur père commun ; ils sont tous frères, non point nés d’un homme et d’une femme, mais unis ensemble par la charité, fruit de l’adoption divine. Le choeur auquel les saints doivent se réunir est toujours prêt : c’est une grande troupe d’êtres qui glorifient le Seigneur depuis le commencement dit monde, qui ne se sont pas rassemblés à un, mais qui ont été transportés tous ensemble. Et comment s’est fait ce transport ?

Nos quarante martyrs se sont distingués dans leur temps, par la hauteur de la stature, par la vigueur de la jeunesse, par la grandeur du courage.

### 3.

Inscrits pour servir, leur science et leur bravoure leur méritèrent les premiers grades de la part des princes, et leur acquirent dans le monde une grande réputation. On publia un édit injuste et coupable qui défendait sous les peines les plus graves, de confesser Jésus-Christ. On menaçait les fidèles de tous les supplices, les juges signalaient contre eux leur fureur et leur rage ; on employait, pour les surprendre, les ruses et l’artifice ; on disposait tous les genres de tortures, et ceux qui présidaient à ces tortures étaient inexorables. On allumait des feux , on aiguisait des épées , on plantait des croix, on préparait des cachots, des roues, des fouets. Parmi les fidèles, les uns prenaient la fuite, les autres cédaient lâchement, les autres étaient ébranlés. Quelques-uns, avant le combat, étaient effrayés par les seules menaces ; d’autres se décourageaient à la vue des supplices ; d’autres, au milieu du combat, ne pouvant résister jusqu’au bout à la douleur , abandonnaient la partie ; et, semblables à ceux qui sont surpris par une tempête au milieu de la mer, ils perdaient, par un triste naufrage, ce qu’ils avaient amassé par la patience. Ce fut alors que nos généreux et invincibles soldats de Jésus-Christ, paraissant en public, après avoir entendu la lecture de l’édit de l’empereur et l’ordre d’y obéir, confessèrent qu’ils étaient chrétiens, avec une intrépide assurance, sans être épouvantés par aucunes menaces, sans être intimidés par l’appareil des supplices. O bienheureuses langues, saints organes de paroles qui sanctifièrent l’air ou elles furent reçues, auxquelles les anges applaudirent, qui confondirent les démons, et que le seigneur lui-même écrivit dans le ciel !

### 4.

Chacun de ces martyrs paraissant devant le tribunal , disait : Je suis chrétien. Ceux qui entrent dans la lice pour combattre disent leurs noms, et aussitôt passent du côté des combattants : nos saints athlètes, oubliant le nom qu’on leur avait imposé à leur naissance, s’annonçaient tous sous un nom pris du Sauveur commun. Tous, l’un après l’autre, prenaient le même nom, et sans songer à celui sous lequel ils étaient connus dans le monde, ils s’appelaient tous chrétiens.

Quel parti le juge prit-il alors ? il était habile et rusé : il cherchait tantôt à les gagner par la douceur, tantôt à les frapper par les menaces. Il commença d’abord à leur parler doucement pour tâcher d’ébranler leur foi. Vous êtes jeunes, leur disait-il , ne vous perdez point dans la lieur de votre âge ; ne précipitez point votre mort en renonçant aux agréments de la vie. Ce serait une chose indigne, que des hommes accoutumés aux grandes actions de la guerre mourussent de la mort des malfaiteurs. Il leur promit ensuite de grandes sommes d’argent. Il leur offrait de la part du prince des honneurs et des grades militaires ; il les attaquait par mille propositions : mais, comme ils résistaient à cette épreuve, il tenta une autre voie. Il menaça de leur faire subir les plus horribles supplices, de les faire périr par les plus cruels genres de mort. Voilà ce que fit le juge ; et les martyrs, que firent-ils ? Ennemi de Dieu, lui dirent-ils avec confiance, pourquoi cherches-tu à nous gagner pais tep, promesses prétends-tu que nous renoncions ait service du Dieu vivant pour nous assujettir aux démons, auteurs de notre ruine ? crois-tu pouvoir nous donner autant que tu nous ôtes ? je hais des présents qui causeraient ma perte ; je n’accepte point des honneurs qui entraîneraient mon infamie. Tu ne nous offres que des trésors qui passent, qu’une gloire qui se flétrit. Tu veux nous rendre amis de l’empereur, mais tu nous enlèves l’amitié du Souverain de l’univers. Pourquoi nous présentes-tu quelques faibles portions d un monde que nous méprisons tout entier ? Les objets qui frappent nos regards ne peuvent équivaloir aux espérances qui remplissent notre âme. Vois ce ciel ; que sa beauté et sa grandeur sont admirables ! Vois l’étendue de la terre et combien elle renferme de merveilles. Tout cela n’est rien en comparaison de la félicité des justes ; tout cela passe, et cette félicité reste. Il est un seul présent que je désire , c’est la couronne de justice ; il est mie seule gloire après laquelle je soupire, c’est celle du royaume des cieux. Je brûle d’obtenir les honneurs du ciel, je redoute les supplices de l’enfer; ses feux sont pour moi à craindre , ceux dont tu nous menaces ne sont rien, ils respectent les contempteurs des idoles. Je regarde tes coups comme des traits lancés par un enfant. Tu frappes le corps ; or plus le corps résiste, plus il sera glorifié ; sil succombe promptement, il sera plus tôt délivré de la violence de ses juges iniques, qui, après avoir exercé un cruel empire sur les corps, prétendent dominer sur les âmes. Si nous ne vous préférons pas à Dieu , vous êtes indigné comme si vous éprouviez de notre part le plus sanglant outrage ; vous nous menacez des plus affreux supplices , n’ayant d’autre crime à nous reprocher que la piété ; mais vous ne trouverez pas en nous des hommes timides, des hommes attachés à la vie, et qui, se laissant aisément effrayer, renoncent à leur amour pour Dieu. Nous sommes prêts à souffrir les roues, les chevalets, les flammes, toutes les espèces de tourments.

### 5.

Le tyran superbe et barbare ayant entendu ces paroles des martyrs, fut outré de leur sainte hardiesse; et se livrant à toute sa fureur, il cherche un moyen de leur faire subir une mort aussi cruelle que longue. Voici ce qu’il invente; voyez jusqu’où il porte la barbarie. Le climat était naturellement très-froid; on était au fort de l’hiver, il choisit le temps de la nuit où le froid redouble, et où le vent de nord soufflait : il commande qu’on dépouille les martyrs , qu’on les expose nus à l’air au milieu de la ville, et qu’on les laisse mourir de froid. Si vous avez jamais senti un froid excessif , vous pouvez imaginer combien ce supplice était rigoureux; il n’y a que celui qui en a fait l’expérience qui puisse avoir une juste idée de ce tourment. Le corps pénétré de froid devient livide, parce que le sang se fige ; il tremble et il frémit; les dents battent les unies contre les autres, les nerfs se retirent, toutes les parties du corps se rétrécissent avec violence. Une douleur aiguë, une douleur qu’on ne peut exprimer, cause au malheureux transi de froid un mal insupportable. Les extrémités se détachent comme si le feu les avait brûlées, parce que la chaleur, se réfugiant au-dedans, laisse mortes les parties qu elle abandonne, en munie temps qu’elle fait souffrir celles où elle se rainasse; enfin, la mort s’avance peu à peu avec le froid qui gagne sans cesse. Nos saints guerriers furent donc condamnés à passer la nuit à l’air dans la saison la plus rigoureuse, lorsque l étang qui environne la ville, changé par la glace et devenu une plaine solide, laissait un passage aux hommes et aux chevaux; lorsque les fleuves avaient cessé de couler , et que l’eau naturellement fluide avait pris la dureté de la pierre; lorsque les vents qui soufflaient étaient si piquants qu’ils faisaient périr les animaux.

### 6.

Admirez, je vous prie, le courage invincible des martyrs, lesquels ayant entendu l’arrêt de leur condamnation, quittèrent avec joie leurs vêtements, et coururent à la mort qu’ils allaient souffrir par le froid, s’exhortant les uns les autres comme s’ils eussent marché à une victoire certaine. Ce ne sont pas, disaient-ils, nos vêtements que nous dépouillons, mais le viril homme, qui se corrompt en suivant l’illusion de ses désirs (Eph. 4. 22.). Nous vous rendons grâces, Seigneur, de ce qu’avec nos habits nous déposons le péché. Le serpent antique nous les avait fait prendre, nous les quittons pour Jésus-Christ. Laissons-les pour recouvrer le paradis que nous avons perdu. Quelle reconnaissance témoignerons-nous au Seigneur (Ps. 113. 12.) ? Il s’est vu dépouillé lui-même de ses habits (Matth. 27. 28 et suiv.) : quelle merveille si le serviteur soutire ce que le Maître a souffert, ou plutôt c’est nous-mêmes qui l’avons dépouillé; ç’a été le crime des soldats; ce sont eux qui ont ôté au Sauveur ses habits et qui les ont partagés entre eux. Effaçons donc par nous-mêmes l’accusation consignée contre nous dans l’Evangile. L’hiver est rude, mais le paradis et agréable ; la gelée est piquante, mais le repos est doux. Attendons un peu, et nous serons réchauffés dans le sein du patriarche Abraham. Une seule nuit de souffrance nous procurera un bonheur éternel. Que le froid glace nos pieds, afin qu’ils tressaillent sans cesse dans le choeur des anges. One nos mains gelées tombent, afin que nous fuissions lis lever avec confiance vers le Maître commun. Combien de nos compagnons ont péri dans les combats pour garder la fidélité à un prince mortel ! et nous n’abandonnerions pas notre vie pour rester fidèles au Souverain du monde ! que de malfaiteurs pris en flagrant délit ont subi la mort! et nous craindrions de mourir pour la justice! Ne perdons pas courage, chers compagnons; ne fuyons pas devant le démon; ne ménageons pas notre chair. Puisqu’il faut absolument mourir, mourons pour vivre éternellement. Que notre sacrifice se consomme devant vous, Seigneur (Dan. 3. 40.), et daignez l’agréer. Recevez-nous comme une hostie vivante agréable, comme une offrande magnifique (Rom., 12, 1), comme un holocauste d’une nouvelle espèce, consumé par le froid, et non par le feu.

C’est ainsi que les martyrs s’exhortaient mutuellement et s’animaient dans leurs souffrances. Ils passèrent toute la nuit comme dans une sentinelle militaire, supportant généreusement leurs maux, se soutenant par l’espérance de l’avenir et insultant au démon leur adversaire. Ils adressaient tous au ciel les mêmes voeux: Seigneur, nous sommes entrés quarante dans la lice, soyons couronnés quarante. Qu’il n’en manque pas un seul à ce nombre; ce nombre précieux, que vous avez honoré vous-même par un jeûne de quarante jours ( Matth. 4. 2.), ce nombre par lequel la loi est entrée dans le monde (Exod. 34. 28.). Le Prophète Elie, après avoir cherché le Seigneur par un jeûne de quarante jours, eut l’avantage de le voir (3. Rois. 19. 8.). Telle était la prière de nos saints. Un seul de la troupe, se laissant abattre par les maux, abandonna son poste, et causa une douleur infinie à ses compagnons; mais le Seigneur ne laissa pas leur prière sans effet, et les dédommagea de cette perte. Ils étaient surveillés par un garde qui se chauffait dans un gymnase voisin. Cet homme avait ordre d’observer ce qui se passerait, et d’accueillir ceux des soldats qui, succombant au froid, voudraient se retirer; car on avait imaginé de placer près de là un bain d’eau chaude, lequel offrait un prompt secours à ceux qui changeraient de parti. C’était le juge qui avait inventé cet artifice, afin d’ébranler la constance des martyrs, afin que ceux qui n’auraient pas la force de persévérer jusqu’au bout, pussent trouver un prompt remède à leurs maux; mais cette invention ne fit que montrer dans tout son jour la patience des martyrs. Car c’est moins celui qui manque du nécessaire, qui est ferme et patient, que celui qui supporte les peines au milieu des plaisirs qui s’offrent à lui en foule.

### 7.

Lorsque nos soldats intrépides étaient an fort du combat, leur gardien qui en observait l’issue, fut témoin d’un spectacle extraordinaire; il vit des anges qui descendaient du ciel, et qui distribuaient de grandes récompenses aux combattants, comme de la part du Roi suprême. Ils négligèrent d’en donner à un seul qu’ils jugèrent indigne des honneurs célestes. Ce malheureux ne pouvant tenir davantage contre le froid, passa aussitôt du côté des ennemis. Triste spectacle pour les justes, de voir un soldat déserteur, un brave fait prisonnier , une brebis de Jésus-Christ dévorée par le loup! Et ce qu’il y eut de plus triste encore , c’est qu’ayant perdu la vie éternelle, il ne trouva pas même la vie temporelle ; car dès qu’il fut entré dans le bain d’eau chaude, sa chair tomba en dissolution. L’amour de la vie lui fit commettre un crime dont il ne tira aucun fruit. Le bourreau l’ayant vu perdre courage, abandonner son poste et courir au bain, quitta ses vêtements pour aller se mettre à sa place ; il se mêla parmi les martyrs, s’écriant avec eux: Je suis chrétien. Ce changement soudain les surprit, compléta leur nombre, et les consola en quelque manière de la perte de leur compagnon qu’il remplaçait. Ainsi dans la mêlée on voit des soldats prendre aussitôt la place de ceux qui meurent à la première ligne, polir remplir les rangs et empêcher qu’ils ne s’affaiblissent; c’est ce que fit notre néophyte. Le prodige céleste lui ouvrit les yeux; il reconnut la vérité, eut recours au Seigneur, et fut mis au nombre des martyrs. Il renouvela l’exemple des apôtres. Judas déserta, Mathias prit sa place ( Act. 1. 26.). Il fut imitateur de Paul qui, hier persécuteur, était aujourd’hui évangéliste (Act. 9. 21.). Sa vocation vint aussi d’en-haut. Il fut appelé non de la part des hommes, ni par un homme (Gal. 1. 1.). Il crut au nom de Jésus-Christ notre Seigneur: il fut baptisé en lui, non par un ministère étranger , mais par sa propre foi; non dans l’eau, mais dans son propre sang.

### 8.

Dès que le jour parut, les martyrs qui respiraient encore furent livrés au feu, leurs cendres furent jetées dans le fleuve, afin que tous les éléments servissent à leur triomphe. Après avoir été éprouvés sur la terre, ils furent exposés à l’air, ensuite jetés dans le feu, et l’eau reçue: leurs cendres. On pointait donc leur appliquer ces paroles du Roi-Prophète : Nous avons passé par l’eau et le jeu , et vous nous avez enfin conduits dans un lieu de rafraîchissement ( Ps. 65. 1.).

Ce sont les protecteurs de notre pays et de notre ville ; semblables à de fortes tours, ils nous défendent coutre les attaques de nos ennemis. Ils ne se sont pas renfermés dans un même lieu, mais ils servent d’ornement à plusieurs contrées dans lesquelles ils se sont répandus. Ce qu’il y a de surprenant, c’est qu’ils marchent étroitement unis ensemble, sans se séparer pour ceux qui les adoptent pour patrons. ils ne sont jamais ni en moindre nombre, ni en plus grand nombre : divisez-les en cent, ils ne seront pas plus de quarante ; réunissez-les en un, ils ne seront pas moins de quarante[[22]](#footnote-175). Ils imitent la nature du feu, lequel passe à celui qui l’allume, se partage entre plusieurs, et se donne tout entier à chacun. C’est une grâce abondante et inépuisable, c’est un secours toujours prêt pour les chrétiens, que cette assemblée de martyrs , cette armée de triomphateurs, ce choeur d’hommes qui glorifient Dieu. Quelle peine ne prendriez-vous pas pour trouver un seul saint qui voulût intercéder pour vous auprès du Très-haut? En voici quarante qui élèvent pour vous leurs voix de concert. En quelque lieu que deux ou trois personnes soient assemblées au nom du Seigneur, il est au milieu d’elles (Matth. 18. 20.) ; peut-on douter qu’il ne soit au milieu de quarante ? Que celui qui est dans la peine, comme celui qui est dans la joie, ait recours aux saints dont nous célébrons la mémoire, afin que l’un soit délivré de ses maux, et que le bonheur de l’autre dure toujours. Ils écoutent les prières d’une femme pieuse, qui leur recommande ses enfants, qui leur demande le retour ou la santé de son mari. Melons nos prières avec celles de nos saints martyrs. Que les jeunes gens les imitent ; que les pères souhaitent d’avoir de pareils enfants ; que les mères prennent pour modèle la mère courageuse d’un de nos généreux athlètes. Cette femme voyant que les autres étaient presque morts, et que son fils, qui , plus robuste, avait tenu contre le froid, était laissé par les bourreaux dans l’espérance qu’il pourrait changer de sentiment, le prit elle-même entre ses bras, et le mit sur le char qui conduisait les antres au bûcher. Vraiment mère d’un martyr , elle ne versa pas d’indignes larmes, elle ne tint pas de discours rampants , qui pussent déshonorer cette grande cérémonie. Va, mon fils, lui dit-elle, achève ta glorieuse carrière avec ceux de ton âge, avec tes compagnons. Ne quitte point ton rang, ne parois point après les autres devant le Seigneur. ll heureux rejeton d’une bonne racine ! Cette mère généreuse lit bien voir qu’elle avait eu encore plus de soin d’alimenter son fils de saintes maximes, que de le nourrir de son lait. Ce fut ainsi qu’après l’avoir saintement élevé, une mère pieuse conduisit son fils au triomphe. Le démon se retira confus. Il avait soulevé contre les martyrs tout ce qu’il y a de plus affreux, une nuit horrible , le vent le plus piquant, le froid le plus âpre, la nudité des corps, la rigueur du climat ; mais il trouva que leur vertu avait triomphé de tout. Choeur sacré , saint bataillon, armée invincible, astres du monde , ornements des églises, protecteurs du genre humain, puissants intercesseurs, prenez part à nos peines et appuyez nos prières. La terre n’a pas renfermé vos corps dans son sein, mais le ciel vous a reçus ; les portes du paradis vous ont été ouvertes. C’était un spectacle digne de l’armée des anges, digne des patriarches , des prophètes , des justes, un spectacle , en un mot, pour le monde , pour les anges et pour les hommes, que des jeunes gens qui. , dans la fleur de l’âge, lorsqu’on espère le plus de vivre, ont méprisé la vie temporelle, ont aimé le Seigneur plus que leurs parents et leurs enfants, ont glorifié Dieu dans leurs membres. Par leur constance admirable, ils ont relevé ceux qui étaient tombés, rassuré ceux qui balançaient, redoublé l’ardeur des fidèles ; et, élevant tous ensemble un trophée à la Religion, ils ont reçu tous ensemble la couronne de justice, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles !

Ainsi soit-il.

## PANÉGYRIQUE DU MARTYR GORDIUS.

%%% Heiligen-Predigten (Panegyrische Reden)

Neunzehnte Predigt (Mauriner-Ausgabe Nr.18)

### SOMMAIRE.

Après quelques réflexions générales sur les éloges des Saints comparés aux éloges profanes, l’orateur entre en matière. Un mot sur le pays dont Gordius était originaire (Césarée était sa patrie); un tableau frappant des persécutions; Connus , centurion , abandonnant le service où il s’était distingué par sa force et par son courage , et se retirant dans le désert pour échapper aux persécuteurs ; le même saint, après un certain nombre d’années , prenant le parti de revenir dans sa ville pour y confesser Jésus-Christ et y subir le martyre ; son arrivée, lorsque tout le peuple était assemblé pour voir une course de chevaux ; description de sa personne ; sentiment des Chrétiens , des Juifs et des Gentils en le voyant; menaces et promesses qu’emploie le juge pour ébranler ce coeur qui reste inébranlable ; conseils que lui donnent ses anis pour échapper à la mort ; réponse magnanime de ce brave centurion , de ce généreux martyr ; manière dont il meurt : tout cela , développe avec éloquence , compose le panégyrique du bienheureux Gordius.

### 1.

C’EST pour les abeilles une loi de la nature de ne jamais sortir de leurs ruches si leur roi ne les précède. Puis donc que je vois aujourd’hui pour la première fois le peuple du Seigneur accourir vers les fleurs célestes, vers les martyrs, je me le suis demandé à moi-même : Qui est-ce qui est son chef qui est-ce qui a excité tout ce nombreux essaims qui est-ce qui a changé un hiver sombre en un printemps agréable C’est aujourd’hui pour la première fois que le peuple, abandonnant ses maisons comme les abeilles quittent leurs ruelles, vient visiter en foule l’ornement du faubourg[[23]](#footnote-179) , cette lice auguste et brillante des martyrs. Puis donc que la merveille d’un martyr nous a appelés nous-mêmes en nous faisant oublier notre faiblesse, élevons la voix autant qu’il est en nous, et faisons entendre, pour ainsi dire , un doux murmure autour de la fleur des actions d’un homme généreux. Ce sera une action pleine de piété, et satisfaisante pour les chrétiens ici présents.

Les louanges qu’on donne au juste, nous disait tout-à-l’heure le sage Salomon, réjouissent le peuple ( Prov. 29. 2. ). Toutefois j’examinais en moi-même quel pouvoir être le sens caché des paroles de l’auteur des proverbes. Veut-il dire que le discours fleuri et pompeux d’un orateur éloquent, lequel flatte les oreilles des auditeurs , réjouit le peuple qui admire la beauté des pensées, l’ordre dans lequel on les présente, et l’arrangement harmonieux des paroles ? Ce n’est pas là, sans doute, ce que veut dire Salomon, qui ne s’est jamais servi de ce genre de discours ; et il ne nous engagerait pas à célébrer les louanges des saints en termes magnifiques , lui dont les écrits sont simples, sans faste et sans appareil. Quel est donc le sens de ses paroles ? Il veut dire assurément que le peuple est rempli d’une spirituelle au seul souvenir des actions mémorables des justes, que la simple exposition qu’on lui en offre allume en lui une sainte émulation qui l’excite à imiter ce qu’ils ont fait de bien. Oui, une simple histoire de ceux qui se sont signalés par la foi, sert de flambeau aux fidèles pour les faire entrer dans le chemin de la piété. Aussi dès que nous entendons le récit de la vie de Moïse, tracé par l’Esprit-Saint lui-même , nous nous sentons saisis , pour la vertu de ce grand homme, d’une admiration qui nous fait trouver heureuse et digne d’envie la douceur de son caractère. Quand on loue les princes et les héros du monde, on se fait une loi d’embellir et d’enfler leur éloge: quant aux justes, il suffit de la vérité des faits pour montrer l’excellence de leur vertu. Lors donc que nous exposons la vie de ceux qui se sont distingués par leur religion, nous glorifions avant tout le Maître par ses serviteurs ; nous honorons les justes en rendant témoignage à leurs mérites ; nous réjouissons le peuple en lui racontant leurs actions vertueuses. La vie de Joseph nous exhorte à la sagesse, l’histoire de Samson anime notre courage.

### 2.

L’école sacrée ne connaît point les règles des éloges ordinaires ; une exposition naturelle des actions des saints tient lieu d’éloge : il n’en faut pas davantage pour célébrer de pieux personnages et pour édifier les chrétiens qui désirent d’avancer dans la vertu.

La loi des éloges veut qu’on recherche la patrie de celui qu’on loue, qu’on remonte à son origine, qu’on raconte son éducation: pour nous, notre règle, en louant les saints, est de rejeter tout ce qui est étranger, et de ne faire mention que de leurs vertus personnelles. Je vous le demande , en suis-je plus illustre, si la ville où je suis né a terminé des guerres difficiles et importantes, a remporté d’éclatantes victoires sur les ennemis ? Et si cette même ville est assez bien située pour n’avoir à souffrir ni des froids de l’hiver, ni des chauds de pété ; si elle compte une grande multitude d hommes ; si elle peut nourrit de nombreux troupeaux ; si enfin les chevaux y sont meilleurs qu’en aucun pays du monde , quelle utilité me revient-il de tout cela ? tout cela peut-il nous donner plus de verni et de mérite ? Ce serait s’abuser que de croire qu’on puisse louer un homme en racontant comment les sommets d’une montagne voisine s’élèvent au-dessus des nues et s’étendent au loin dans les airs. Lorsque les justes ont méprisé le monde entier, ne serait-ce pas le comble du ridicule de les louer par quelques parties de ce même monde qu’ils ont dédaigné ? Le seul souvenir des saints suffit donc pour édifier continuellement l’Eglise : ils n’ont nul besoin de nos louanges, nais nous avons besoin de nous rappeler leurs actions pour nous servir de modèles. Comme le feu produit la lumière, et comme les parfums rendent une odeur agréable, ainsi une vie sainte procure nécessairement de grands avantages.

Toutefois, il serait important de pouvoir saisir avec exactitude la vérité des faits passés. Ce n’est: qu’une renommée assez incertaine qui nous ii transmis le courage d’un illustre martyr dans les combats pour la foi ; et nous ressemblons en quelque sorte à un peintre qui , faisant la copie d’un tableau , doit s’éloigner beaucoup de l’objet original. De même, nous qui n’avons pas été témoins des actions du bienheureux Gordius , il est à craindre que nous n’altérions la vérité en les racontant. Mais puisque nous sommes arrivés au jour qui nous rappelle le souvenir d’un homme courageux, lequel a combattu avec distinction pour rendre témoignage à Jésus-Christ, disons ce que nous avons pu apprendre de son histoire.

Il était originaire de Césarée ; et c’est ce qui doit nous le faire chérir davantage, parce qu’il a servi d’ornement à notre patrie. Les arbres qui portent de bons fruits relèvent le prix du terroir ou ils sont plantés : ainsi Gordias, sorti du sein de notre ville, fait rejaillir une partie de sa gloire sur le pays qui lui a donné la naissance, et le fait jouir des fruits de sa piété. De quelque pays que viennent les fruits, on les trouve bons s’ils sont nourrissants et flatteurs au goût : cependant nous préférons ceux qui naissent dans nos contrées à ceux qui viennent de loin , parce qu’outre le plaisir qu’ils nous donnent , il semble encore qu’ils nous fassent honneur. Le bienheureux martyr se signala dans le métier des armes ; il eut des emplois considérables, et fut chef dune compagnie de cent hommes: il se distingua parmi les guerriers de son temps par sa force et par son courage.

L’empereur qui régnait alors[[24]](#footnote-181) voulut étendre la dureté de son caractère tyrannique jusque sur l’Eglise à laquelle il suscita une violente persécution: il leva un bras sacrilège contre une religion fondée sur la parole divine. Des défenses sévères étaient affichées dans la place publique de Césarée et dans les quartiers principaux contre le culte rendu à Jésus-Christ : on menaçait de faire mourir quiconque adorerait le Fils de Dieu. Ou ordonnait de se prosterner devant les idoles , d’honorer comme des divinités des pierres et des bois taillés en figures; tous ceux. qui contreviendraient devaient subir les derniers supplices.

Toute la ville était en trouble et en tumulte. On ravageait les maisons des fidèles , on pillait leurs biens ; leurs corps étaient abandonnés aux bourreaux qui les déchiraient : les femmes étaient traînées dans les rues ; on n’avait nulle pitié pour la jeunesse, nul respect pour la vieillesse ; des hommes innocents étaient traités comme des malfaiteurs. Les prisons regorgeaient de prisonniers. Les maisons les plus opulentes étaient désertes, les déserts étaient remplis de chrétiens qui s y réfugiaient. On ne leur reprochait point d’autre crime que leur foi. Le fils dénonçait son père, le père livrait son fils, le frère se déchaînait contre son frère, l’esclave se soulevait contre son maître. Toute la société était plongée dans une nuit profonde : la malice du démon aveuglait tellement les hommes, qu’ils ne se reconnaissaient plus les uns les autres. Les maisons de prières étaient renversées , les autels abattus , on n’offrait plus ni encens ni sacrifices ; il n’y avait pas même de lieu pour les y offrir. Une consternation morne régnait partout. Les serviteurs de Dieu se voyaient chassés , toutes les assemblées pieuses se trouvaient dispersées. Les démons triomphaient. Tout était souillé de l’odeur et du sang des victimes.

Ce fut alors que notre généreux centurion , prévenant la sentence des tribunaux , jeta son baudrier[[25]](#footnote-182) , se condamna à un exil volontaire, renonça aux. honneurs du monde, à ses biens, à ses parents , à ses amis , à ses serviteurs , aux jouissances de la vie , à tout ce que les hommes ont de plus précieux , pour aller se cacher dans le désert le plus profond, le plus inaccessible airs

humains: il préféra le compagnie des bêtes à celle des idolâtres; en cela fidèle imitateur du grand Elie. Ce Prophète voyant que l’idolâtrie régnait tous les jours de plus en plus à Sidon , se retira sur la montagne de Choreb, où il s’enferma dans une caverne, tout occupé de Dieu , conversant avec l’Etre suprême autant qu’il est possible à un mortel.

### 3.

Semblable au prophète , Gordius fuyant le bruit et le tumulte de la ville , l’agitation de la place publique , le faste des magistrats , les tribunaux, les calomniateurs, les acheteurs, les vendeurs, les menteurs , les parjures, les paroles déshonnêtes , les mauvaises plaisanteries , en un mot, torts les abus et tous les désordres qu’entraînent les grandes villes ; Gordius, après avoir purifié ses yeux, ses oreilles , et surtout son coeur, pour se mettre en état de voir Dieu et de jouir de ce bonheur dès ici-bas , eut l’avantage de jouir de visions célestes, qui lui découvrirent des mystères cachés, sans le ministère des hommes , et l’esprit de vérité lui servant de maître.

Ayant réfléchi combien la vie présente est vaine, frivole , aussi peu solide qu’une ombre et un songe, il connut un ardent désir de la félicité éternelle. Il sentit , comme un athlète, qu’il était suffisamment préparé pour le combat, parles jeûnes, les veilles, les prières, par une méditation continuelle des saintes Ecritures ; il choisit donc le jour où toute la ville était rassemblée pour voir une course de chevaux faite en l’honneur de Mars, ou plutôt du démon ami de la guerre. Tout le peuple assistait au spectacle ; on y voyait les Juifs et les Gentils; un grand nombre de Chrétiens, peu attentifs sur eux-mêmes , se mêlaient parmi les profanes; et , sans se mettre en peine de se séparer de la société des méchants, ils considéraient avec les autres la vitesse des chevaux et l’adresse de leurs conducteurs. Les esclaves étaient ce jour-là en liberté, les enfants avaient interrompu leurs études, des femmes obscures et sans nom étaient confondues avec les hommes. Tout le cirque était rempli de spectateurs qui regardaient attentivement le combat des chevaux. Alors notre héros magnanime accourt du haut des montagnes vers l’amphithéâtre, sans être effrayé de la foule du peuple , sans faire attention à combien de bras ennemis il se livrait. Avec un coeur intrépide et des sentiments élevés, il traverse tous les rangs des spectateurs , comme si c’eût été une file de rochers ou d’arbres , et paraît au milieu du cirque , justifiant cette sentence des Proverbes : Le juste est courageux comme un lion (Prov. 28. 1.).

Son intrépidité fut telle , que , se montrant dans l’endroit de l’amphithéâtre le plus remarquable , il cria de toutes ses forces et prononça d’un ton assuré ces paroles que plusieurs d’entre nous se souviennent encore d’avoir entendues : Ceux qui ne me cherchaient pas m’ont trouvé ; je suis venu me présenter à ceux qui ne m’interrogeaient pas (Is. 65. 1.). Il voulait par-là signifier qu’il venait se présenter au combat sans y être contraint, saris être épouvanté du péril; à l’exemple de son divin Maître, qui se manifesta de lui-même aux Juifs, dont il n eût pu être connu durant les ténèbres d’une nuit obscure.

### 4.

Un spectacle aussi extraordinaire attirait les yeux de toute l’assemblée. Le long séjour que Gordius avait fait sur les montagnes , lui avait donné un air sauvage : les cheveux hérissés, une barbe longue , un habit déchiré , la maigreur de tout sou corps, un bâton qu’il portait, une besace qui couvrait toutes ses épaules, imprimaient sur toute sa personne je ne sais quoi d’horrible, en même temps que la grâce divine qui brillait au-dedans de lui se répandait au-dehors et le rendait vénérable. Dès qu’on sut qui il était , il s’éleva des cris confus de la part des sectateurs de la foi et des ennemis de la vérité : les uns applaudissaient de joie en voyant un de leurs compagnons, les antres animaient le juge contre lui, et le condamnaient d’avance à la mort. Tout était plein de cris et de tumulte. On ne songeait plus ni aux chevaux, ni it leurs conducteurs ; l’appareil des chars n’était plus qu’un vain fracas. Tous les regards étaient arrêtés sur Gordias ; on ne voulait voir que lui, on ne voulait entendre que lui. Un murmure, tel que le vent en excite, se répandait dans tout l’amphithéâtre et étouffait le bruit de la course des chevaux. Lorsque les héraults eurent imposé silence, les instruments cessèrent de retentir; on n’écoutait que Gordius, on ne regardait que Gordius : on le traîna sur-le-champ devant le tribunal du juge qui présidait au spectacle, D’abord celui-ci interrogea Gordius avec assez de douceur; il lui demanda qui il était , et d’où il était Gordius déclara quelle était sa patrie, sa famille , l’emploi qu’il avoir eu dans l’armée, la cause de sa fuite, le motif de son retour: Je viens, ait-il, pour montrer combien peu je redoute vos édits, et pour signaler ma fui dans le pieu en qui j’ai mis mon espérance. J’ai entendu dire que vous étiez le plus cruel des hommes ; j’ai donc cru. que c’était l’occasion la plus favorable de remplir mes désirs. Ces paroles enflammèrent la colère du juge , et lui firent décharger sur Gordius tout le poids de sa fureur. Qu’on appelle , dit-il, des bourreaux. Où sont les lames de plomb? où sont les fouets ? qu’on l’étende sur la roue, qu’on le tourments sur le chevalet ; qu’on prépare un cachot, les bêtes féroces, les flammes , un glaive, une croix. Que ce scélérat, ajouta-t-il, est heureux de ne pouvoir mourir qu’une fois! Au contraire, répliqua Gordius, que je suis malheureux de ne pouvoir mourir plusieurs fois pour Jésus-Christ! Le juge, déjà féroce de son naturel, le devint davantage en voyant la confiance de cet homme. Il regarda comme un mépris la liberté de ses discours , la fierté de sentiments ; et plus il le voyait intrépide, plus il s’aigrissait , plus il était jaloux de triompher de sa constance en imaginant des tourments nouveaux.

### 5.

Mais Gordius levant les yeux au ciel, et affermissant son âme par les paroles sacrées des psaumes, disait avec David : Le Seigneur est mon secours ; je ne craindrai point les effets des hommes ( Ps. 117. 6.) , et encore : Je n’appréhenderai aucuns maux, ô mon Dieu! parce que vous êtes avec moi (Ps. 22. 4. ). Ces paroles et d’autres semblables qu’il avait apprises dans les divines Ecritures , animaient son courage. Il était si éloigné de craindre les supplices dont, on le menaçait, qu’il provoquait même les bourreaux. Que tardez-vous ? leur disait-il; qu’attendez-vous ? Déchirez mon corps , disloquez mes membres, faites-moi subir les tourments que vous voudrez ; ne m’enviez pas un bienheureux espoir. Plus vous me ferez souffrir , plus vous me procurerez une grande récompense. Il y a un contrat entre le Seigneur et moi. Pour les plaies dont vous allez couvrir mon corps , il le revêtira d’une lumière éclatante au jour de la résurrection : pour les affronts, j’aurai des couronnes: pour la prison, j’aurai un paradis: pour la peine d’être confondu avec les malfaiteurs, j’aurai la société avec les anges. Sentez beaucoup en moi , afin que je recueille davantage. Comme donc on voyait qu’il était impossible de le fléchie par la crainte des supplices, on eut recours aux caresses. Le démon pour l’ordinaire épouvante le lâche , amollit l’homme ferme. Le juge usa da même artifice. m’ayant pu effrayer Gordias par les plus violentes menaces , il essaya de le surprendre par des flatteries artificieuses. Il lui lit des promesses magnifiques, l’assura que le prince lui accorderait de plus grandes faveurs encore, un grade distingué dans l’armée , des biens immenses , tout ce qu’il voudrait.

### 6.

Ces promesses ne purent fléchir le bienheureux Gordius : il se moquait de la folie du juge qui croyait lui offrir des équivalents au royaume céleste. Voyant donc que tous ses efforts étaient inutiles , cet impie s’abandonne à toute sa fureur; il tire son épée, comme s’il eût représenté le bourreau; et souillant d’un meurtre son bras et sa langue[[26]](#footnote-187), il condamne le saint martyr. Tout le peuple abandonna l’amphithéâtre, et vint en foule devant le tribunal. Tous ceux qui étaient restés dans les maisons en sortirent pour voir ce grand et superbe spectacle; spectacle qui causait de l’admiration aux anges et à toutes les créatures, de la douleur et de la terreur aux dénions. La ville se trouva déserte , parce que tous les habitants vinrent fondre comme des flots au lieu du martyre. Les hommes et les femmes de toute condition accouraient à l’envi. Les maisons demeurèrent sans gardiens, les boutiques des marchands restèrent sans être fermées, et les marchandises exposées dans la place publique. La ville n’était en sûreté que parce que tout le monde en était sorti , de sorte qu’il n’y avait personne qui pût faire de mauvaises actions. Les esclaves abandonnaient le service de leurs maîtres. Les citoyens et les étrangers étaient présents. Les vierges même eurent la hardiesse de se montrer aux regards des hommes. Les vieillards et les malades , malgré leur faiblesse , sortirent hors des murs. Cependant le bienheureux martyr , qui ne respirait que pour la vie éternelle dont la mort allait lui ouvrir rentrée, était entouré d’une foule de ses amis et de ses proches, qui l’embrassaient en gémissant, qui lui faisaient leurs derniers adieux, et qui, versant des larmes amères sur son sort, le concluraient de ne pas sacrifier la fleur de sa jeunesse , de ne pas renoncer à la lumière du jour , cette lumière si agréable. Quelques-uns cherchaient à l’éblouir par des raisons spécieuses. Reniez seulement de bouche, lui disaient-ils, et croyez au fond du coeur ce que vous voudrez. Ce n’est point aux paroles que Dieu fait attention, mais aux sentiments. Par-là vous adoucirez le juge sans offenser le Seigneur.

### 7.

Notre pieux héros restait ferme et inflexible, sans pouvoir être entamé par aucune attaque. Rien ne pouvait ébranler sa constance. L’était la maison du sage bâtie sur le roc ( Matth. 7. 24.), que ni les vents qui souillent avec impétuosité, ni les pluies qui tombent du ciel, ni les torrents qui se précipitent des montagnes, ne sauraient renverser. Tel était Gordius, dont la foi en Jésus-Christ était appuyée sur un fondement inébranlable. Il voyait des yeux de l’esprit le démon qui cherchait à le séduire, qui excitait l’un à verser des larmes, qui suggérait à l’autre des paroles persuasives; il adressait à ses amis qui pleuraient, cette parole du Sauveur: Ne pleurez pas sur moi (Luc. 23. 28.); pleurez sur les ennemis de Dieu qui persécutent les chrétiens avec tant de fureur; qui , par les bûchers qu’ils allument contre nous, amassent contre eux-mêmes des trésors de flammes éternelles: Cessez de pleurer et d affliger mon coeur ( Act. 21. 13. ). Je suis prêt, non-seulement à mourir une fois pour le nom de Jésus-Christ, mais à subir mille morts s’il était possible. Il répondit à ceux qui lui conseillaient de renier Jésus-Christ seulement de bouche : Une langue créée par Jésus-Christ ne peut se résoudre à blasphémer celui dont elle tient l’être. Nous croyons de coeur pour être justifiés, mais nous confessons de bouche pour être sauvés ( Rom. 10. 10 ). Le salut des guerriers est-il donc désespéré ? Aucun centurion n’a-t-il été trouvé fidèle ? Je me rappelle d’abord celui qui, au pied de la croix de Jésus-Christ, reconnaissant sa divinité par les prodiges qu il opérait , lorsque l’attentat des Juifs était encore tout récent, ne redouta point leur fureur, ne balança l’oint à annoncer la vérité, confessa sans crainte que Jésus-Christ était vraiment le fils de Dieu (Matth. 27. 54.). Je sais qu’un autre centurion, durant le cours de la vie mortelle du Seigneur, reconnut qu’il était Dieu, souverain des puissances célestes; que, par un simple ordre adressé aux ministres de ses volontés, il pouvait envoyer des secours à ceux qui en avaient besoin (Matth. 6. 8. ). C’est au sujet de cet homme que le Seigneur disait qu’il n’avait point trouvé une foi aussi grande dans tout Israël. Le centurion Cornélius eût l’avantage de voir un ange (Act. 10. 3. ) , et d’obtenir enfin le salut par l’entremise du prince des apôtres. Ses aumônes et ses prières trouvèrent grâce auprès de Dieu. Je voudrais être le disciple de ces centurions. Comment renierai-je le Dieu que j’ai adore dès mou enfance? un tel blasphème ne ferait-il pas trembler le ciel, ne couvrirait-il pas les astres de ténèbres ? la terre voudrait-elle après cela me porter ? Ne vous y trompez pas , on ne peut se moquer de Dieu ( Gal. 6. 7.). Il nous juge par notre propre bouche ( Luc. 19. 22.); c’est par nos paroles qu’il nous justifie, c’est par nos paroles qu’il nous condamne. N’avez-vous pas lu cette terrible menace du Seigneur? Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux ( Matth. 10. 33.).

### 8.

Pourquoi ne conseillez-vous d’user de dissimulation? pourquoi voulez-vous que j’aie recours à un tel artifice ? Est-ce pour gagner quelques jours? mais je perdrais l’éternité toute entière. Est-ce pour fuir les douleurs du corps ? mais je serais privé de voir les biens des justes. C’est une folie manifeste de se perdre avec art, d’employer l’artifice et la ruse pour se procurer des peines éternelles. Pour moi, voici le conseil que je vous dorme: si vous pensez mal, revenez à des sentiments de piété; si vous dissimulez pour vous accommoder à la conjoncture, renoncez au mensonge , et parlez selon la vérité (Eph. 4.25.). Dites que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père (Phil. 2. 10 et 11. ). Cette parole sera prononcée par toutes les langues, lorsque tout genou fléchira au nom de Jésus, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Tous les hommes sont mortels, peu sont martyrs. N’attendons pas l’heure de notre mort, mais passons de la vie à la vie. Pourquoi attendre un trépas naturel, qui est sans fruit, sans avantage, commun aux hommes et aux brutes ? Tout titre qui vient à la vie par la génération, est usé par le temps, détruit par la maladie, emporté par une mort inévitable. Puis donc qu’il vous faut absolument mourir, procurez-vous la vie par la mort. Faites-vous un mérite de la nécessité. N’épargnez pas une vie qu’il faudra nécessairement perdre. Quand les biens terrestres serment éternels, on devrait toujours en faire le sacrifice pour obtenir les biens célestes. Mais s’ils sont passagers et d’une nature bien inférieure, c’est une folie de témoigner pour eux tant d’empressement, et de nous priser par-là du bonheur que nous avions droit d’espérer.

Après que le saint martyr eut parlé de la sorte, et qu’il se fut muni du signe de la croix, il s’avança au supplice sans changer de couleur, sans que la sérénité de son visage fut aucunement altérée. On eût dit qu’il allait , non tomber en la puissance des bourreaux, mais se déposer lui-même entre les mains des anges, pour qu’ils reçussent son âme au sortir de son corps, et qu’ils la transportassent, comme celle de Lazare, dans la vie bienheureuse. Qui pourrait exprimer les cris de tout le peuple! Le tonnerre fit-il jamais entendre un bruit aussi horrible que celui qui s’éleva alors dans le ciel: C’est ici la lice où combattit ce généreux athlète. C’est aujourd’hui le jour où il offrit cet admirable spectacle, dont le temps n’a pu encore effacer la mémoire, dont l’habitude n’a pu affaiblir l’idée, dont les événements postérieurs n’ont pu surpasser le mérite. Plus on regarde le soleil, plus on l’admire: ainsi le souvenir de Godius est pour nous toujours récent. La mémoire du juste sera éternelle (Ps. 111. 7.), et parmi les habitants de la terre tant que la terre subsistera, et dans le royaume des cieux, et auprès du juste Juge, à qui soient la gloire et l’empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-24)
2. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-38)
3. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-53)
4. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-57)
5. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-83)
6. Il m’a été impossible de rendre ici l’orateur, dont les idées tiennent à sa langue , et ne peuvent être transportées dans une autre. [↑](#footnote-ref-84)
7. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-87)
8. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-94)
9. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-111)
10. Il m’a été impossible de rendre ici l’orateur, dont les idées tiennent à sa langue , et ne peuvent être transportées dans une autre. [↑](#footnote-ref-112)
11. Ces divertissements anti-chrétiens ressemblaient beaucoup aux anciennes bacchanales, ou fêtes en l’honneur de Bacchus [↑](#footnote-ref-113)
12. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-124)
13. Il m’a été impossible de rendre ici l’orateur, dont les idées tiennent à sa langue , et ne peuvent être transportées dans une autre. [↑](#footnote-ref-126)
14. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-131)
15. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-133)
16. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-136)
17. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-138)
18. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-146)
19. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-150)
20. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-159)
21. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-164)
22. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-175)
23. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-179)
24. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-181)
25. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-182)
26. Son bras, en tirant son épée , comme s’il eût voulu le percer lui-même; sa langue, en prononçant la sentence. [↑](#footnote-ref-187)